UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04049 5624

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/saintegenevive00lese

Sainte Geneviève

XI

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. Henri JOLY.

VOLUMES PARUS :

Sainte Geneviève, par M. l'abbé Henri Lesètre, curé de Saint-Étienne du Mont.

Saint Nicolas Ier, par Jules Roy.

Saint François de Sales, par Amédée de Margerie. *Deuxième édition.*

Saint Ambroise, par le Duc de Broglie, de l'Académie française. *Troisième édition.*

Saint Basile, par Paul Allard. *Deuxième édition.*

Sainte Mathilde, par E. Hallberg. *Troisième édition.*

Saint Dominique, par Jean Guiraud. *Troisième édition.*

Saint Henri, par M. l'abbé Henri Lesètre, curé de Saint-Étienne du Mont. *Troisième édition.*

Saint Ignace de Loyola, par Henri Joly. *Troisième édition.*

Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. Horn. *Deuxième édition.*

Saint Louis, par Marius Sepet. *Troisième édition.*

Saint Jérôme, par le R. P. Largent. *Troisième édition.*

Saint Pierre Fourier, par Léonce Pingaud. *Troisième édition.*

Saint Vincent de Paul, par le Prince Emmanuel de Broglie. *Sixième édition.*

La Psychologie des Saints, par H. Joly. *Cinquième édition.*

Saint Augustin de Cantorbéry, et ses compagnons, par le R. P. Brou (S. J.). *Troisième édition.*

Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy. *Troisième édition.*

Sainte Clotilde, par G. Kurth. *Cinquième édition.*

Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld. *Cinquième édition.*

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Sainte Odile, par Henri Welschinger.

Saint François d'Assise, par Henry Cochin.

Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, par le Marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française.

Chaque volume se vend séparément. Broché. **2 fr.**
Avec reliure spéciale. . . **3 fr.**

40956. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

" LES SAINTS "

Sainte Geneviève

par

HENRI LESÊTRE
CURÉ DE SAINT-ÉTIENNE DU MONT

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1900

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 20 octobre 1899.

† Franciscus, Card. RICHARD,

Archiep^us Parisiensis.

PRÉFACE

La vie de sainte Geneviève a été écrite en latin, dix-huit ans après sa mort, par un biographe dont le nom est resté inconnu. Ce biographe était, selon toute apparence, un clerc de l'Église de Paris. Il avait dû connaître la sainte, au moins durant les dernières années de sa longue vie. En tout cas, il fut en relations avec un grand nombre de personnes qui avaient été témoins des événements dont il a entrepris le récit. Son écrit constitue donc un document de premier ordre. C'est la principale et, à vrai dire, la seule source d'informations détaillées que nous possédions sur la sainte; car les autres écrivains de l'époque ne font d'elle que de rapides et trop succinctes mentions.

L'œuvre originale nous est parvenue dans

de très nombreux manuscrits dont les plus anciens remontent au XIIe, peut-être même au Xe siècle. Ces manuscrits comportent des variantes qui ont permis de les grouper en quatre familles différentes. Certains d'entre eux ont de plus subi des interpolations dont l'origine ne saurait être antérieure au IXe siècle.

Le texte des manuscrits, avec leurs variantes, a été soigneusement étudié et édité par l'abbé Saintyves, des prêtres de la Miséricorde (*Vie de sainte Geneviève*, Paris, 1846), par C. Kohler (*Étude critique sur le texte de la vie latine de sainte Geneviève*, Paris, 1881) et par l'abbé Narbey (*Quel est le texte de la vie authentique de sainte Geneviève?* Paris, 1884).

A l'étranger, certains critiques se sont refusés à admettre l'antiquité que se donne le biographe. Au XVIIIe siècle, le protestant suédois Wallin (*De sancta Genovefa*, Wittenberg, 1723) ne voulut voir en lui qu'un faussaire, plus récent de deux cents ans qu'il ne le dit; il alla même jusqu'à douter que sainte Geneviève ait jamais existé. De notre temps, Bruno Krusch a repris la même thèse. S'appuyant sur quelques passages interpolés au IXe siècle, il a décidé que tout l'écrit datait de cette époque, que par conséquent le biographe ne mérite aucune créance quand il prétend composer

son œuvre en l'an 530, et que la vie de sainte Geneviève n'est qu'un roman (*Die Fälschung der vita Genovefæ*, dans le *Neues Archiv*, t. XVIII, p. 11-50; t. XIX, p. 444-459, 1893, 1894). Le critique allemand a reproduit les mêmes assertions en éditant le texte latin de la vie de sainte Geneviève dans le tome III des *Scriptores rerum merovingicarum*, 1897. Un autre écrivain allemand, Wattenbach (*Deutschlands Geschichtsquellen*, t. II, p. 491), s'est empressé d'adopter ces conclusions.

Ces critiques ont trouvé à qui parler. M. l'abbé Duchesne, dont la haute compétence fait loi en pareille matière, a vengé de ces attaques l'écrit du biographe (*La Vie de sainte Geneviève*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1893, t. LIV, p. 209-224; *Bulletin critique*, 5 sept. 1897, p. 473-476). Il reprend par le détail les principaux arguments du critique allemand, dont l'érudition est d'ailleurs coutumière de témérités surprenantes et de jugements qu'une science sérieuse a le devoir de réformer. Il montre qu'au lieu de dater la vie d'après les passages ajoutés au IXe siècle, sans lien nécessaire avec le contexte et absents de toute une famille importante de manuscrits, il est plus logique de supprimer simplement les interpolations et de retrouver ainsi le texte

primitif. Ses conclusions sont que l'écrit du biographe « doit être maintenu au nombre des documents historiques relatifs au pays et au temps qu'il concerne », et que d'ailleurs « aucun des faits consignés dans cet écrit n'offre, soit en lui-même, soit par la façon dont il est raconté, la moindre objection contre la date que s'attribue l'auteur, c'est-à-dire les environs de l'année 520 ».

De son côté, M. Kohler (*La Vie de sainte Geneviève est-elle apocryphe?* dans la *Revue historique*, 1898, p. 282-320) a également entrepris la réfutation de la thèse allemande. Il réduit à néant les assertions du « fantaisiste » écrivain qui déploie, pour étayer son paradoxe, « une ingéniosité tellement supérieure à nos moyens ordinaires de critique, qu'elle semblerait vraiment tenir d'un don de seconde vue » et, en tout cas, l'a « conduit à des résultats que la simple raison n'eût probablement pas entrevus ».

Nous sommes donc à l'aise pour nous appuyer, en toute sécurité historique, sur l'œuvre du biographe du VIe siècle. Pour nous conformer aux exigences d'une saine critique, nous laisserons de côté les additions, en général peu importantes, dont des copistes trop zélés ont jugé à propos de parer leurs manuscrits.

La biographie de sainte Geneviève est relativement courte. Elle comprend de cinquante à soixante paragraphes, la plupart assez brefs. L'auteur y raconte les faits sans chercher à mettre beaucoup d'ordre dans son récit. Il s'en tient presque toujours à ce qui concerne personnellement la sainte et c'est à peine s'il fournit, de temps à autre, quelque point de repère avec l'histoire de la Gaule. Il en dit assez pourtant à ce sujet pour qu'il n'y ait aucune difficulté sérieuse à assigner leur vraie place aux événements principaux qu'il raconte. Il écrit simplement, honnêtement, sans prétention littéraire, bien que dans un style fort convenable, et surtout sans préoccupation de surfaire son personnage. Il dit ce qu'il a vu par lui-même et ce qu'il a recueilli auprès de témoins oculaires plus âgés que lui. Considérée en dehors de toute idée préconçue, son œuvre nous apparaît comme une œuvre de bonne foi.

Nous suivons son texte aussi fidèlement que possible, avec un souverain respect pour un écrivain qui a si bien mérité de l'Église et de la patrie française Nous avons cependant cherché à présenter les faits soit logiquement, soit chronologiquement, selon leur nature. Nous nous sommes surtout efforcé de replacer sainte Geneviève dans son cadre historique. Isolée

du milieu social et politique dans lequel Dieu l'a fait vivre et agir, elle présente encore une figure aimable et édifiante. Mais sa haute valeur morale et sa mission providentielle se détachent en un relief bien autrement puissant, si l'on voit se mouvoir autour d'elle tout ce monde de Gallo-romains et de barbares au milieu duquel s'est exercée son influence.

Des travaux assez récents ont mis plus sûrement au point l'histoire de ce ve siècle, qui vit le pays gallo-romain, abandonné peu à peu par les empereurs, passer sous la domination des Francs. M. G. Kurth a magistralement raconté tous les événements de ce temps dans son beau livre de *Clovis* (Tours, 1896). Il a écrit, pour cette collection même, une *Sainte Clotilde* dans laquelle il rend à la première reine de France sa véritable physionomie, altérée par la légende. Nous nous sommes inspiré de ces ouvrages pour reconstituer la société agitée dont sainte Geneviève a fait partie et dont jusqu'ici, semble-t-il, on l'avait trop isolée. Nous avons encore mis à profit, entre autres documents, l'*Histoire de sainte Geneviève et de son église royale et apostolique*, par Du Moulinet (en manuscrit à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, H fr. 21 in-fol.), et *L'Abbaye de Sainte-Geneviève et la Congrégation*

de France, de l'abbé P. Féret (2 vol., Paris, 1883).

Placé par la Providence auprès du tombeau de la sainte Patronne de Paris, témoin quotidien du pieux empressement avec lequel un peuple fidèle vient y prier et confident des faveurs incessantes qu'il y obtient, il nous a semblé qu'il nous appartenait plus qu'à tout autre d'écrire cette nouvelle vie de sainte Geneviève. Cette vie, telle quelle, ne saurait être superflue. Geneviève n'est-elle pas devenue à Paris comme une illustre inconnue? Quoi de plus populaire que son nom vénéré, que sa mémoire bénie? Mais quoi de plus oublié que la part active qu'elle a prise à la formation chrétienne de notre nation française et la maternelle protection dont elle l'a entourée dans tout le cours de notre histoire? Si sainte Geneviève était encore pour nous ce qu'elle a été pour nos pères, la sainte, la patronne, la mère de la patrie, avec quel respect, quelle confiance, quelle reconnaissance et quel amour tous les cœurs français ne se tourneraient-ils pas de son côté! A ses heures de crise, la vieille cité l'invoquerait comme sa meilleure sauvegarde et certes ne pourrait que se féliciter de sa puissante intercession. Dans les calamités publiques, on s'adresserait à elle

avec la même foi que nos ancêtres et l'on verrait se renouveler les faveurs dont ils ont tant de fois bénéficié. Aujourd'hui, après plus d'un siècle d'agitations et de bouleversements, un peuple intelligent pourrait revenir au culte de ses plus vieilles gloires nationales, sans avoir à rien renier des légitimes conquêtes du présent. Geneviève alors serait vengée par d'éclatants hommages des attentats sacrilèges, des profanations, des ingratitudes et de l'indifférence par lesquels, depuis plus de cent ans, l'on a répondu à ses antiques bienfaits. A oublier leurs multiples et passagères idoles pour se tourner à nouveau vers leur céleste Patronne, Paris et la France auraient tout à gagner.

C'est notre vœu, en écrivant cette vie de la sainte. Puisse-t-il être exaucé bientôt !

SAINTE GENEVIÈVE

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT DE NANTERRE

Après avoir traversé Paris, la Seine multiplie les sinuosités de son cours, comme si ses eaux s'éloignaient à regret du beau pays qu'elles arrosent. Elle se dirige d'abord vers le sud-ouest, remonte ensuite subitement vers le nord, puis revient à sa direction première et forme par ses capricieux détours la presqu'île de Gennevilliers. A l'extrémité occidentale de cette presqu'île et au pied de la plus saillante de ses collines, connue depuis sous le nom de mont Valérien, s'élevait déjà au IVe siècle le petit village de *Nemetodurum* ou Nanterre[1]. Les habitants de la bourgade vivaient de la culture des

1. *Nemetodurum* paraît signifier, dans la langue celtique, « temple sur la rivière ».

champs environnants, de l'élevage des troupeaux, de la pêche et peut-être aussi des transports par voie fluviale auxquels donnait lieu le commerce de l'époque.

Deux jeunes époux, Sévère et Gérontia, habitaient Nanterre au début du ve siècle. Leurs noms, dont l'un est latin et l'autre d'origine grecque, n'ont rien qui puisse étonner dans un pays gallo-romain. L'histoire a conservé le souvenir d'un soldat du nom de Gérontius, lieutenant de ce Constantin qui se fit proclamer empereur en Grande-Bretagne et périt en 411 sous les coups d'Honorius. La condition sociale de Sévère et de Gérontia ne nous est point connue. Ils ne furent, selon toute vraisemblance, ni les principaux personnages de Nanterre ni de trop humbles gens. Il ressort plutôt des récits qui se rapportent à l'enfance de leur fille, qu'ils étaient eux-mêmes de condition moyenne, possédant un petit avoir en champs et en troupeaux.

Mais telle était alors l'insécurité des temps, résultant, surtout dans le nord de la Gaule, de l'instabilité et de la faiblesse des représentants de l'autorité impériale, que les deux époux ne pouvaient guère compter sur la jouissance paisible de leur humble patrimoine. Jeunes encore, ils avaient dû connaître toutes les horreurs de l'invasion.

Sur la fin de l'année 406, en effet, d'innombrables hordes de barbares, passant par-dessus les

Francs qui gardaient alors les rives du Rhin, se ruèrent sur la Gaule et la ravagèrent pendant deux ans. Toutes les cités de quelque importance furent saccagées et ruinées, les campagnes pillées et dépeuplées. Attentif à toutes les commotions qui ébranlaient le vieux monde romain, saint Jérôme[1] écrivait du fond de la Palestine : « Des peuples sans nombre et d'une férocité extrême ont envahi toutes les Gaules. Tout le pays compris entre les Alpes et les Pyrénées, l'Océan et le Rhin, a subi les hostilités et les ravages des barbares, Quades, Vandales, Sarmates, Alains, Gépides, Hérules, Saxons, Burgondes, Alamans et Pannoniens. Quelques villes exceptées, tout a été dévasté; ces villes mêmes, menacées au dehors par le glaive, sont au dedans la proie de la faim. » A Reims, les Vandales, plus cruels encore que les autres envahisseurs, massacrèrent le pontife saint Nicaise au milieu de son troupeau. Ni la petite cité de Lutèce, ni les bourgades des environs ne durent échapper aux désastres causés par la sinistre avalanche. Les habitants du territoire parisien qui survécurent à l'invasion ne purent effacer de leur mémoire le souvenir des violences dont ils avaient été les témoins et les victimes.

Le flot dévastateur finit par s'écouler vers les contrées méridionales de la Gaule. Les Francs n'avaient

1. *Lettre* CXXIII, *à Ageruchia*, 16.

pas suivi les autres barbares. Ce n'est pas qu'eux aussi ne guettassent les provinces gauloises comme une proie désirable. Mais, établis sur la rive gauche du Rhin depuis la fin du IIIe siècle, ils eurent la sagesse de ne jamais perdre le contact avec la Germanie, leur pays d'origine. La Gaule les vit sous Constance Chlore, qui les combattit et transporta un certain nombre d'entre eux dans les terres désertes des environs d'Amiens, de Beauvais et de Troyes, afin de les coloniser. Constantin et ses fils, puis Julien eurent encore à les contenir les armes à la main. Mais les campagnes militaires se terminaient ordinairement par des traités qui laissaient aux Francs le territoire occupé par eux et les constituaient gardiens et défenseurs de la frontière romaine. C'est ainsi que peu à peu ces barbares en vinrent à être considérés comme des alliés de l'empire et purent s'infiltrer insensiblement parmi les populations gauloises qui occupaient tout le pays au nord de la Seine.

Ces vieux Gaulois, que César n'avait pu dompter jadis qu'à la faveur de leurs divisions, appartenaient à la race celtique et occupaient depuis près de vingt siècles le sol qu'ils n'ont jamais quitté depuis. On sait avec quelle souplesse ils se plièrent à la civilisation romaine, tout en gardant les traits particuliers de leur caractère national. Quand la civilisation chrétienne vint se superposer à la précédente, les

villes de la Gaule reçurent partout les missionnaires du Christ et fournirent à la foi nouvelle de dévoués adeptes et de généreux martyrs. Au début du ve siècle, les églises des Gaules étaient florissantes et parfaitement organisées. La pure foi catholique y réglait la croyance et les mœurs. Aussi, quand les barbares, qui professaient l'arianisme, paraissaient dans le pays, l'hérésie créait un antagonisme de plus entre eux et les envahis. L'antique paganisme avait longtemps conservé un dernier refuge dans les campagnes. Saint Martin venait de le poursuivre victorieusement, la croix à la main, et de le réduire à l'état de superstition décriée et honteuse d'elle-même. De simples villages, comme Nanterre, possédaient une église catholique, qui parfois n'était qu'un ancien temple païen, et la population s'y réunissait pour chanter les louanges du Christ et participer à ses sacrements. Ainsi s'étendait et s'affermissait, jusque dans les plus humbles bourgades de la vieille Gaule, cette religion qui devait être la seule chose durable dans un pays destiné à subir tant de changements politiques, et qui contribua, plus que tout autre institution, à lui assurer l'unité et la prospérité.

Sur la fin du règne de l'empereur Honorius, par conséquent au plus tard en 423, Sévère et Gérontia eurent une fille, la seule enfant qu'ils paraissent avoir obtenue du ciel. Pieux catholiques l'un et

l'autre, ils lui firent donner le baptême dans la petite église de Nanterre. La marraine de l'enfant, qui habitait la cité parisienne et semble avoir possédé une assez large aisance, imposa à sa filleule le nom de *Genovefa* ou Geneviève[1]. Les parents de l'enfant l'élevèrent dans les sentiments de religion qui les animaient eux-mêmes. Dieu se plut à verser dans l'âme de la petite fille des grâces exceptionnelles, en raison de la haute mission qu'il se proposait de lui confier un jour. Aussi se montra-t-elle bientôt capable d'un merveilleux discernement, à un âge où s'éveille à peine la raison dans les autres enfants. Geneviève ne comptait guère plus de sept ans en effet, quand deux saints évêques, Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, de passage à Nanterre, fixèrent sur elle leur attention.

Les deux évêques se rendaient alors dans la Grande-Bretagne pour y combattre l'hérésie. Un

1. On a cru pouvoir assigner à ce nom une étymologie tirée de la vieille langue des Gaulois, le celtique, qui a survécu dans le breton actuel. *Genovefa* viendrait de *geno*, « bouche » et de *eff*, « ciel », ce qui permettrait de donner au nom de la sainte le sens de « bouche du ciel ». Mais si le mot *Genovefa* était d'origine celtique, il se serait conservé sous sa forme primitive en breton, tandis qu'en cette langue, Geneviève s'appelle aujourd'hui *Guenézan* ou *Guénojan*. Il est plus probable que ce nom doit se rattacher à une origine germanique. Du reste, sa signification ne tire pas plus à conséquence que celle des noms du père et de la mère de Geneviève.

moine breton, nommé Pélage, s'était mis en effet, depuis quelque vingt ans, à enseigner de singulières doctrines. D'après lui, l'homme naît avec une nature intègre ; son intelligence et sa volonté lui suffisent pour s'affranchir du péché et tendre à la perfection. En conséquence, rien de plus inutile que l'intervention de Dieu dont la grâce léserait notre liberté, rien de moins indispensable que le baptême, puisqu'il n'y a pas de déchéance originelle à réparer. Aucune théorie ne pouvait caresser plus agréablement l'orgueil de la raison humaine et lui apprendre à se passer de Dieu. Pélage s'en alla propager successivement ses idées à Rome, en Afrique et jusqu'en Palestine. Saint Augustin et saint Jérôme prirent la plume contre lui, deux conciles africains le condamnèrent et un peu plus tard, en 431, le concile général d'Éphèse lui porta le dernier coup.

Il semble que les compatriotes du novateur aient pris à cœur, plus que d'autres, de soutenir une doctrine éclose dans leur pays. Bien que refoulés de plus en plus vers l'ouest de leur île par les barbares, ils s'éprirent d'un tel goût pour les erreurs de Pélage que les évêques bretons crurent devoir appeler à leur aide leurs collègues de la Gaule. Ceux-ci se réunirent et désignèrent Germain et Loup pour passer en Grande-Bretagne. Les deux délégués se mirent en route, avec l'approbation et les encouragements du pape Célestin. C'était en l'année 429.

Germain, né à Auxerre, avait fait son droit à Rome, puis s'était vu confier en Gaule diverses charges militaires. Il commandait les troupes de tout le pays qui s'étend de la Garonne à la Seine quand l'évêque d'Auxerre, saint Amateur, qui comptait l'avoir pour successeur, obtint du préfet des Gaules l'autorisation de l'ordonner prêtre. On aimait à cette époque à choisir les pasteurs de l'Église parmi les hommes qui avaient fait preuve de sagesse dans l'exercice des grandes charges de l'État. C'est ainsi que saint Ambroise était passé, en 374, de la préfecture à l'évêché de Milan. A la mort de saint Amateur, en 418, Germain fut élu pour lui succéder. Il se voua dès lors à la pratique des plus hautes vertus évangéliques, consacra toutes ses richesses au service de l'Église et des pauvres, vécut lui-même dans la pénitence et la prière et se multiplia pour visiter toutes les parties de son diocèse et prendre soin de son troupeau.

Loup était né à Toul. Marié d'abord à une sœur de saint Hilaire d'Arles, il alla se mettre après son veuvage sous la conduite de saint Honorat, au monastère de Lérins, revint ensuite à Mâcon, où il distribua tous ses biens aux pauvres et fut choisi, en 426, pour devenir l'évêque de Troyes.

Les évêques des Gaules ne pouvaient envoyer à leurs collègues bretons des représentants qui fussent plus illustres par leur situation personnelle,

leur science et leur vertu. Germain et Loup partirent ensemble de Sens, avec l'intention de passer par Paris. Une voie romaine un peu plus courte, il est vrai, aurait pu les conduire par Meaux, Beauvais et Amiens, jusqu'à Boulogne, où ils devaient s'embarquer. Mais les rivières, ces « chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller », offraient aux voyageurs des facilités et aussi une sécurité que l'on ne méprisait pas à cette époque. Les deux saints s'embarquèrent donc sur l'Yonne, puis descendirent la Seine en bateau jusqu'à Lutèce, dont les « nautes », déjà mentionnés du temps de Tibère, faisaient le service de la batellerie sur le fleuve assez loin en amont et en aval. De Lutèce, ils devaient poursuivre commodément leur voyage jusqu'au-dessous du confluent de l'Oise, en un point où s'amorçait sur la voie latérale à la Seine une autre voie romaine qui remontait directement à Boulogne par Beauvais et Amiens.

Sur la fin de l'hiver de l'année 429, la barque qui portait les deux évêques se détacha un matin des rives de l'île parisienne. Glissant rapidement sur les eaux, à la faveur du courant et sous l'effort des rameurs, elle atteignit vers le milieu du jour le modeste bourg de Catheuil, où les voyageurs s'arrêtèrent sans doute pour vénérer la tombe du martyr saint Denis, le premier apôtre de la région. Sur le soir, alors que le soleil éclairait encore de quelques

doux rayons un paysage dénudé par les frimas, la barque aborda auprès du village de Nanterre.

L'apparition des deux vénérables prélats mit aussitôt en émoi toute la population. En un instant, hommes, femmes, enfants, tous les entourèrent, avides de les voir, de les entendre, d'en recevoir une bénédiction. On s'agenouillait sur leur passage aux deux côtés du chemin qui conduisait à la petite église, vers laquelle, on le pensait bien, les hommes de Dieu allaient se diriger tout d'abord. Les bons évêques, touchés de cet accueil, souriaient, bénissaient, disaient un mot paternel à chacun, caressaient les plus jeunes enfants, à la grande joie des parents.

Soudain le visage de Germain devient plus grave. On dirait qu'une vision céleste a frappé son regard et qu'une illumination surnaturelle lui a révélé la raison providentielle de son arrêt à Nanterre. La petite Geneviève est là, perdue au milieu des autres enfants et venue sans ses parents au-devant des évêques. Germain l'a aperçue. Il demande qu'on la fasse approcher. Quand elle est auprès de lui, il dépose un baiser sur son front et interroge les assistants.

« Comment s'appelle cette jeune enfant? Quels sont ses parents?

— Elle s'appelle Geneviève », lui répond-on de tous côtés. En même temps quelques-uns s'empres-

sent d'aller chercher les parents, de les avertir que l'évêque s'est enquis d'eux, qu'il a eu des attentions particulières pour leur petite Geneviève. Sévère et Gérontia accourent aussitôt.

« Cette enfant est votre fille ? leur dit Germain.

— Oui, seigneur, répondent-ils.

— Heureux parents ! » reprend l'évêque qu'éclaire alors l'Esprit de Dieu, « heureux parents d'avoir donné le jour à une si respectable enfant ! A sa naissance, sachez-le, ce fut grande joie et mystérieuse allégresse parmi les anges du ciel. Elle sera grande aux yeux du Seigneur. Témoins de son admirable vie et de sa sainte consécration, beaucoup s'éloigneront du mal, renonceront à leur vie de péché et de honte pour se convertir au Seigneur et obtiendront du Christ la rémission de leurs fautes et les récompenses de l'éternelle vie. »

S'adressant alors à l'enfant :

« Ma fille Geneviève, lui dit-il.

— Votre servante vous écoute, père saint, répondit l'enfant; dites ce que vous ordonnez.

« Eh ! bien, reprend l'évêque, ne crains pas de le déclarer ; veux-tu te consacrer à la vie religieuse et devenir l'épouse du Christ, en te donnant à lui corps et âme ?

— Soyez béni, mon père, s'écrie la petite Geneviève. Vous me demandez mon assentiment pour la chose que je désire par-dessus tout. Oui, je le

veux, père saint, et je conjure le Seigneur de vouloir bien rendre ma consécration définitive.

— Aie confiance, ma fille, conclut Germain. Sois courageuse et efforce-toi de réaliser dans ta conduite ce que croit ton cœur, ce que disent tes lèvres. Gracieuse enfant, le Seigneur te donnera force et vaillance. »

Quelle maturité dans les pensées et la résolution de la jeune enfant de sept ans, alors même qu'il faudrait croire que le biographe a quelque peu défloré la naïveté et la candeur des paroles de Geneviève! Comment ne pas reconnaître sur les lèvres de la petite fille l'inspiration du Dieu qui « donne l'intelligence aux tout petits! »

Encore tout ému de ce qu'il venait de voir et d'entendre et sous le charme de la vision qui lui avait fait entrevoir les glorieuses destinées de Geneviève, saint Germain se rendit à l'église avec son compagnon de voyage. La foule du peuple les y suivit. Les deux évêques y récitèrent none et vêpres et, pendant tout le temps de sa prière, Germain tint la main étendue sur la tête de Geneviève. Dans le sanctuaire qui s'était assombri au déclin du jour, les anges du ciel furent seuls sans doute à comprendre le sens de ce qui se passait : l'ancien commandant des troupes de la Gaule, le vaillant évêque d'Auxerre, transmettait à une frêle enfant l'esprit qui l'animait lui-même et lui confiait à la

fois la tutelle du pays gallo-romain et la garde de la foi catholique.

Leur office terminé, les deux voyageurs s'en allèrent prendre leur repas. Sévère demeura près d'eux avec sa fille. Germain congédia ensuite l'un et l'autre en recommandant au père de lui ramener l'enfant le lendemain, de bon matin, avant son départ. Sitôt le soleil levé, Sévère se retrouva avec Geneviève auprès de l'évêque. Un reflet céleste brillait encore sur le visage de l'enfant, tant l'entrevue de la veille l'avait comblée de joie.

« Bonjour, ma fille Geneviève, lui dit aussitôt Germain. Te souvient-il de m'avoir promis hier soir de te consacrer corps et âme au Seigneur?

— Je m'en souviens, père saint, répondit la douce enfant. J'ai promis à Dieu et à vous de me vouer à son service corps et âme, et avec son secours je désire lui appartenir fidèlement jusqu'à la fin. »

A ce moment, l'évêque aperçut à terre une pièce de monnaie de cuivre. Elle portait l'empreinte d'une croix[1].

1. Cette croix n'était autre chose que le monogramme du Christ, que les successeurs de Constantin mirent sur leurs monnaies. Constance II, qui régna de 337 à 361, avait fait frapper, au revers de ses monnaies, le monogramme accosté des deux lettres grecques A et Ω. Valentinien II, qui régnait depuis 424, fit entourer le monogramme d'une couronne

Il la ramassa et la donna à Geneviève en lui disant :

« En souvenir de moi, suspends à ton cou cette pièce de monnaie percée et garde-la toujours. Ne souffre jamais qu'on mette à ton cou ou à tes doigts des bijoux d'or ou d'argent ni des perles. Si la moindre parure du siècle venait à séduire ton âme, c'en serait fait pour toi des éternelles et célestes splendeurs. »

L'enfant reçut avec reconnaissance l'humble présent de l'évêque. Elle renonça de bon cœur aux joyaux que portaient les jeunes filles aisées de son temps et que la condition de ses parents lui eût permis sans doute de désirer et d'obtenir. Elle attacha d'autant plus de prix à la modeste médaille de cuivre qu'elle y voyait le signe sacré du bien-aimé Sauveur, doux mémorial du vœu qu'elle avait fait et des bénédictions que lui avait promises le saint pontife.

Sa mission accomplie à Nanterre, Germain dit

de lauriers. Ces monnaies impériales avaient cours en Gaule en 429 De plus Magnence, ce soldat d'origine franque qui se fit proclamer empereur à Autun, en 349, en concurrence avec Constance II, et finit par se tuer à Lyon, en 353, avait fait frapper à Amiens des monnaies portant le même monogramme. Nos musées conservent beaucoup de ces monnaies impériales percées d'un trou et destinées à être suspendues au cou. C'est une de ces pièces que saint Germain vit à ses pieds.

adieu à Geneviève et l'adjura de se souvenir de lui et d'être tout entière au Christ. Puis il la recommanda à son père et remonta en barque avec l'évêque de Troyes. Le peuple suivit quelque temps du regard l'embarcation qui portait les hommes de Dieu jusqu'au moment où, inclinant vers la droite avec le cours de la Seine, elle disparut dans les brumes que perçaient à peine les premiers rayons du soleil.

Peut-être aura-t-on la pensée de s'étonner de l'attention prêtée par les vénérables évêques à une petite fille de sept ans. Ces hommes qui avaient occupé dans le monde une si haute situation, qui étaient alors les représentants les plus autorisés de la civilisation romaine et de la foi chrétienne dans leur province, qui, sur le mandat de leurs collègues des Gaules, s'en allaient combattre l'hérésie dans la grande île bretonne, qu'on verra un jour tenir tête intrépidement à la fureur des barbares et qui sauront les arrêter par la seule majesté de leur caractère religieux, n'oublient-ils pas la grandeur de leur rôle quand ils s'arrêtent à converser avec une modeste enfant de village ! Non, loin de l'oublier, ils la justifient plus que jamais. Saint Germain n'a rien fait de plus noble dans toute sa vie que cette reconnaissance et cette consécration de la vocation de Geneviève. A la lumière divine, il a discerné celle qui doit être un jour le salut et la gloire de son

peuple, il l'a vouée au Christ, son Seigneur, il l'a préparée à sa sublime mission. Rien n'était plus digne d'un grand évêque.

C'est avec Sévère, père de l'enfant, que saint Germain s'était entretenu de préférence, c'est à lui qu'il avait recommandé Geneviève en partant. Gérontia se trouva ainsi reléguée au second plan. Elle n'eut pas à s'en étonner. L'ancien droit romain, qui était encore en vigueur à cette époque et dont l'esprit évangélique n'avait pas eu le temps d'adoucir toutes les rigueurs, attribuait au père l'autorité souveraine dans la famille. Mais peut-être Gérontia fut-elle froissée que sa fille se fût engagée au service du Christ sans la consulter. Peut-être même ne se rendait-elle pas suffisamment compte des droits supérieurs de Dieu et ressentit-elle quelque chose de cette secrète et instinctive jalousie qu'éprouvent certaines mères, quand le souverain Maître intervient pour prendre une trop large place dans le cœur de leur enfant. Toujours est-il qu'après le départ des deux évêques elle garda quelque mauvaise humeur. L'occasion se présenta bientôt pour elle de la manifester.

C'était un jour de fête solennelle. Gérontia allait se rendre à l'office; mais, avant de partir, elle ordonna à Geneviève de demeurer à la maison, soit qu'elle jugeât l'enfant trop jeune encore pour l'astreindre à toutes les obligations religieuses, soit

qu'une autre raison dictât sa conduite. La petite Geneviève comptait sans doute sur cette fête pour commencer publiquement son service de dévouement et d'humble obéissance auprès du Christ, comme le lui avait prescrit le saint évêque. Elle s'attacha donc à sa mère qui partait, lui fit entendre ses cris et lui dit toute en larmes : « Mère, il faut que je tienne la promesse que j'ai faite à Dieu et au saint évêque Germain. Il faut que je sois assidue à l'église, pour mériter de devenir l'épouse du Christ. C'est le bienheureux pontife qui me l'a assuré. »

A cette humble supplication, Gérontia répondit par un soufflet. Le châtiment ne se fit pas attendre ; à peine la pauvre femme avait-elle porté la main sur Geneviève, qu'elle fut privée de l'usage de la vue. Par ce coup aussi sévère qu'imprévu, Dieu lui rappelait que les enfants lui appartiennent avant d'appartenir à leurs parents, que lui-même s'est réservé le droit de les choisir à son heure et que certains d'entre eux ont mission dès l'âge le plus tendre, à l'exemple de l'enfant Jésus, de « s'occuper des affaires du Père » céleste.

L'intervention de Dieu était manifeste. Gérontia fut bien obligée de le reconnaître et de rentrer en elle-même. Elle avait voulu conduire sa fille à son gré et contre le gré de Dieu ; elle en était maintenant réduite à solliciter la main de l'enfant pour se

faire conduire. L'humiliation de la mère fut grande; plus grande assurément fut la douleur de Geneviève en voyant frappée à son occasion celle qu'elle chérissait. Dieu permit que l'épreuve se prolongeât pendant vingt et un mois. Gérontia eut le temps de réfléchir. Elle se convainquit que ce que Dieu veut, il le veut bien. Elle repassa dans son esprit le témoignage que l'évêque avait rendu à sa fille, le soir de son arrivée à Nanterre. Peu à peu, elle sentit son cœur s'attendrir. La soumission et la confiance en Dieu y remplacèrent les sentiments trop humains. Elle comprit que les droits du Christ primaient les siens, que s'il voulait faire de Geneviève l'élue de son cœur divin, elle-même n'avait qu'à se rendre, à lui offrir son enfant, à se tenir magnifiquement honorée de la faveur dont sa famille devenait l'objet.

L'humiliation et l'épreuve patiemment acceptées inclinèrent Gérontia à se persuader que Dieu ne lui tiendrait pas indéfiniment rigueur. Un jour donc, elle appela Geneviève auprès d'elle et lui dit :

« Mon enfant, prends le vase à puiser, hâte-toi d'aller au puits et apporte-moi de l'eau. »

L'enfant docile y courut. Elle arriva à la margelle du puits, toute baignée de ces larmes qu'elle ne cessait de verser sur l'infortune de sa mère. Quand le vase fut plein, elle l'apporta. La pauvre Gérontia leva alors les mains vers le ciel pour invo-

quer, avec la plus respectueuse confiance, la miséricorde toute-puissante. Geneviève, avec plus d'ardeur que jamais, unissait ses supplications à celles de la chère aveugle. A la demande de sa mère, elle fit un signe de croix sur l'eau et la lui présenta. Gérontia s'en frotta les yeux. La vue commença à lui revenir. Elle continua l'application de cette eau et bientôt elle recouvra complètement l'usage de ses yeux.

Ce miracle consacrait définitivement la vocation de Geneviève, appelée à rendre plus tard la santé à tant d'infirmes, la vue à tant d'aveugles, la lumière de la foi à tant d'âmes égarées. A Nanterre, on entoure encore de respect le puits où la sainte enfant vint puiser l'eau et qu'elle féconda de ses larmes et de ses prières.

Le biographe ne nous dit absolument rien des occupations de la sainte pendant son enfance. La tradition locale supplée jusqu'à un certain point à son silence. Sévère et Gérontia, nous l'avons vu, vivaient probablement du produit de leur modeste domaine. Ils ne se mettent pas en avant à l'arrivée des évêques ; donc ils n'étaient pas les plus notables du pays. Germain défend à Geneviève de porter des bijoux d'or ou d'argent; donc ses parents auraient pu lui en procurer et par conséquent ne comptaient pas parmi les pauvres. Geneviève, selon la coutume des anciens temps, garda leur petit troupeau dans

le voisinage de la maison paternelle. C'est de cette manière qu'elle put être bergère durant ses jeunes années. On a conservé à Nanterre le souvenir d'un endroit où elle menait paître ses moutons et qu'on a appelé depuis le « parc de sainte Geneviève[1] ». Plus tard, deux des plus nobles enfants de la France, Jeanne d'Arc et Vincent de Paul commenceront comme elle par garder les brebis. On montre aussi, dans le village, une sorte de souterrain, voisin de la demeure de ses parents, dans lequel elle aimait à se retirer pour prier.

Sur les pentes boisées du mont Valérien, alors couronné par un petit temple païen abandonné, à travers les champs de la presqu'île ou le long des rives ombragées du beau fleuve, Geneviève allait, conduisant de sa douce petite main son docile troupeau. Et pendant qu'elle allait, son âme lisait dans le livre enchanteur de la nature. A ce cœur d'enfant, si simple et si pur, tout redisait le nom, la gloire, la puissance et surtout l'amour du Dieu auquel appartenait sa vie.

A d'autres heures, surtout quand les prêtres y venaient célébrer l'office, elle se rendait à l'église de Nanterre. Là elle entrait en communication plus directe avec son Seigneur bien-aimé ; là elle entendait parler de lui, là elle assistait à son auguste

1. Delaumosne, *Le pèlerin de Nanterre*, 1885, p. 1-23.

sacrifice et eut le bonheur d'y participer pour la première fois. Là enfin revivait, toujours douce et lumineuse, la vision du saint évêque tenant sur elle sa main vénérable pour la préparer à devenir la vierge du Christ[1].

1. La précocité que le biographe attribue à la piété de Geneviève enfant, les sentiments dont il met l'expression sur ses lèvres dans le récit de son entrevue avec saint Germain ont éveillé les susceptibilités de quelques critiques et suscité des doutes que ne sauraient partager ceux qui ont de l'hagiographie une connaissance un peu plus étendue. Dans des temps plus rapprochés de nous et sans sortir de notre pays, nous trouvons, par exemple, une bienheureuse Françoise d'Amboise qui fait preuve d'un tel discernement et d'une telle ferveur, qu'on l'admet à la sainte communion dès l'âge de cinq ans. La bienheureuse Marguerite-Marie montre une précocité surnaturelle non moins étonnante. Elle n'a pas encore quatre ans qu'elle se sent pressée de se vouer à Jésus-Christ et qu'elle s'engage à n'appartenir qu'à lui (Ch. Daniel, *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, Paris, 1866, p. 6). On pourrait multiplier ces exemples. Ce qui est raconté de l'enfance de sainte Geneviève peut donc être tenu pour indubitable.

CHAPITRE II

LA VIERGE DU CHRIST

Après tout ce qui s'était passé à Nanterre, Geneviève n'avait plus aucune opposition à craindre de la part de ses parents. Aussi, dès qu'elle eut dépassé l'âge de l'enfance, songea-t-elle à faire sa consécration définitive au Seigneur.

Un grand exemple venait d'ailleurs d'être proposé aux vierges chrétiennes dans la personne de l'auguste Marie, dont le concile d'Éphèse proclama, en 431, la virginité et la maternité divine. Le monde catholique applaudit à cette glorieuse définition. La joie universelle dut avoir son écho jusque dans la petite église de Nanterre et Geneviève n'en ressentit que plus d'impatience à suivre, au moins de loin, les traces de la Reine des Vierges.

Celles qui aspiraient à l'honneur de se consacrer au Christ avaient alors à passer par deux degrés successifs. Elles faisaient d'abord une simple promesse de n'appartenir qu'à lui, commençaient à

s'exercer aux vertus de leur futur état et dès lors étaient « vouées à Dieu ». Le temps qui s'écoulait jusqu'à leur consécration définitive constituait une sorte de noviciat préparatoire à la vie religieuse.

Nous avons vu la petite Geneviève « vouée à Dieu » par saint Germain, à un âge encore très tendre, par suite d'un dessein manifeste de la Providence. Les recommandations que l'évêque fit à l'enfant sur le genre de vie qu'elle devait mener désormais, sur la fréquentation plus assidue de l'église et sur le renoncement aux parures et aux plaisirs du monde, ne sont que le résumé des règles imposées aux jeunes filles qui se sentaient appelées à la virginité.

Quand ce noviciat était terminé et que la vierge présentait les garanties suffisantes de fidélité, on l'admettait à la consécration définitive. D'après un concile d'Hippone de 393, cette consécration ne pouvait se faire qu'à la vingt-cinquième année. L'usage ne devait pas différer beaucoup à Rome et en Gaule. Cependant on y dérogeait parfois pour de graves raisons. Un concile de Carthage de 418 avait même prévu les conditions dans lesquelles on pouvait devancer l'âge ordinairement requis. D'ailleurs, le grand Ambroise était d'avis qu'en pareil cas la qualité des mœurs importait beaucoup plus que le nombre des années. « Que le prêtre tienne

compte des années, sans doute, écrivait-il[1], mais des années de foi et de pureté. Qu'il regarde à la maturité de la modestie, qu'il examine si la gravité de la vierge est ancienne, si sa bonne conduite date de loin, si son innocence remonte au premier jour, si la chasteté est dans son cœur, si la garde maternelle a donné toute confiance, si la fréquentation des compagnes a été modérée. Ces conditions remplies, on peut dire que la vierge est d'âge assez avancé. »

L'évêque avait seul pleins pouvoirs pour admettre les vierges à la profession. C'était ordinairement un jour de fête solennelle qu'il procédait à leur consécration, afin que tout le peuple fût témoin de leurs engagements. A partir de ce jour, la vierge devenait « consacrée à Dieu ».

On n'attendit pas que Geneviève eût vingt-cinq ans pour lui imposer le voile. Sa vocation avait eu trop d'éclat, sa vie avait été trop exemplaire pour qu'on ne se hâtât pas de consacrer au Seigneur celle qu'il s'était choisie. D'une remarque du biographe, qui date de sa quinzième année le commencement de ses héroïques mortifications, on conclut que Geneviève avait à peu près cet âge quand elle se présenta devant l'évêque[2]. Deux compagnes plus âgées

1. *Traité de la Virginité*, VII, 39.

2. Les anciens manuscrits donnent à l'évêque qui consacra Geneviève le nom de Vilicus. Ce nom n'existe pas dans la

devaient recevoir le voile en même temps qu'elle. Elle-même se tenait modestement à la dernière place que semblait lui assigner son âge. Mais l'évêque connaissait les mérites de la jeune fille et les faveurs singulières qui l'avaient déjà signalée à l'attention de tous. Il n'hésita pas à la faire passer au premier rang. « Qu'on mette en avant, dit-il, celle qui marche la dernière ; car elle a déjà reçu du ciel sa consécration. »

Il procéda alors à la cérémonie selon le rite en usage dans les églises des Gaules[1]. Après avoir invité les assistants à appeler les bénédictions divines sur les trois vierges, il adressa lui-même à Dieu une supplication solennelle pour obtenir en leur faveur la grâce de la persévérance. Puis il imposa le voile à chacune en disant : « Reçois ce voile, ma fille, et porte-le sans tache jusqu'au tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il les exhorta enfin à garder fidèlement leur vœu et à porter dans l'innocence le vêtement de la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.

série des évêques de Paris ni des diocèses voisins. Il a dû être défiguré par les copistes. Les évêques de Paris sont à cette époque saint Marcel, 400-436, Vivien, 436-438, Félix, 438-440, et Flavien, 440-455. Il est fort peu probable que saint Marcel ait été le consécrateur ; Geneviève eût été bien jeune encore, et le biographe eût sans doute insisté sur le nom d'un si grand évêque. C'est plutôt le nom de Félix qui aura été changé en Vilicus.

1. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, p. 410-412.

Le voile était la seule marque extérieure de la consécration des vierges. Il n'avait d'ailleurs que fort peu d'ampleur et ne consistait parfois qu'en une bandelette de laine enroulée autour de la tête, si bien que saint Optat de Milève lui donne le nom de « mitre ». Saint Jérôme[1] l'appelle *flammeum*, voile d'un rouge vif; ailleurs il le suppose violet. La couleur et la forme importaient donc peu. Le voile de Geneviève dut avoir la même simplicité que ses rustiques vêtements. Conformément à la coutume des vierges de la Gaule, elle conserva sa chevelure.

Au IVe siècle, des monastères de femmes existaient déjà à Rome et à Milan. Sainte Paule en avait bâti un à Bethléem pour y recevoir les femmes et les vierges qui s'exilaient de Rome. Au siècle suivant, les monastères commencèrent à apparaître en Gaule, mais seulement à l'état d'exceptions. La plupart des vierges consacrées au Seigneur vivaient encore au milieu du monde, dans leur famille, strictement astreintes à leur vœu de chasteté, mais gardant la libre disposition de leurs biens, et n'ayant pas de supérieures pour leur commander. Plus tard on ne conçut la religieuse que cloîtrée, vivant en communauté, complètement séquestrée du monde et liée par les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. La vierge gauloise du Ve siècle se

1. *Lettre à Démétriade*, CXXX, 2.

rapprochait davantage du type, rêvé par saint François de Sales et réalisé par saint Vincent de Paul, de la vierge plus libre dans ses allures et joignant aux vertus religieuses les pratiques extérieures du zèle et de la charité.

Celles qui se vouaient à ce genre de vie étaient considérées comme l'honneur de l'Église. Aussi, loin de les cacher derrière des murs et des grilles, on aimait à les montrer dans l'assemblée des fidèles. On leur assignait des places particulières, on faisait mention d'elles après les clercs dans les prières publiques et on leur prodiguait les marques de respect. Leur devoir principal était la persévérance dans cette glorieuse virginité qui faisait d'elles les épouses du Christ. Les autres obligations chrétiennes leur étaient communes avec le reste des fidèles; seulement on exigeait des vierges une vie plus retirée du monde, une austérité plus soutenue, un renoncement plus complet aux jouissances même légitimes, en un mot, une pratique plus parfaite des vertus évangéliques.

Ces obligations n'étaient pas encore codifiées sous forme de règle religieuse. Mais les écrivains ecclésiastiques n'avaient pas laissé ignorer aux vierges la perfection que l'Église attendait d'elles. Le grand évêque de Milan, saint Ambroise, qui mourut vingt-cinq ans seulement avant la naissance de Geneviève, avait écrit sur la virginité des traités qu'on lisait dans les Gaules. Il s'y faisait une haute idée de la

vierge du Christ. « Que la modestie, y disait-il, que la sobriété, la retenue servent de lien à la chevelure de la vierge sacrée, afin qu'escortée du cortège des vertus, couronnée par le voile empourpré du sang du Seigneur, elle porte partout en son cœur la mortification du Seigneur Jésus. Qu'elle trouve le Jésus qu'elle aime, qu'elle le garde et ne le laisse pas échapper, jusqu'à ce qu'elle reçoive les salutaires blessures de l'amour. Toujours en alerte, la nuit et le jour, qu'elle veille de toute son âme, afin que le Verbe ne la trouve jamais endormie. Que la simplicité soit dans son cœur, la réserve dans ses paroles. Qu'elle garde la modestie envers tous, la piété à l'égard de ses proches, la miséricorde vis-à-vis des indigents et des pauvres. Qu'elle s'attache au bien et s'abstienne de tout ce qui a l'apparence du mal. Qu'en tous ses sentiments et en tous ses actes paraisse le Christ, qu'elle cherche à imiter le Christ, qu'elle soit l'image du Christ[1]. »

Cet idéal de la vie virginale, le docteur, toujours si positif en même temps que si élevé, ne le cherchait pas dans son imagination. Pour lui, la vierge par excellence, celle qui réalise concrètement la perfection créée, c'est la Vierge Marie. En elle, il voit la vierge telle qu'il la désire et il la décrit avec un minutieux détail.

1. *Sur l'Institution de la vierge*, XVII. 109-113.

« Quoi de plus noble que la Mère de Dieu ? C'était la vierge, non seulement de corps, mais aussi de cœur, dont le sincère amour ne fut altéré par rien qui sentît le partage. L'humilité était dans son cœur, la gravité dans ses paroles, la prudence dans son esprit. Elle parlait peu et lisait avec soin. Elle ne comptait pas sur les richesses inconstantes, mais sur les prières des pauvres. Appliquée au travail, modeste en ses discours, c'est à Dieu, non à l'homme, qu'elle soumettait son esprit. Elle ne nuisait à personne, voulait du bien à tous, se levait devant les vieillards, ne portait point envie à ses compagnes, se gardait de la jactance, suivait la raison, aimait la vertu. Parlerai-je de sa tempérance et de sa générosité au service de tous, celle-ci dépassant tout ce qu'inspire la nature, celle-là restant en deçà de ce qu'elle réclame ? Quand elle avait à réparer ses forces, elle se contentait des premiers mets venus, propres à écarter la mort sans procurer aucun plaisir. Le sommeil n'excitait ses désirs que quand la nécessité commandait ; et encore, lorsque son corps reposait, son cœur veillait.

« Elle ne savait sortir de chez elle que pour se rendre aux réunions religieuses, en compagnie de ses parents ou de ses proches. Toujours occupée dans le secret de son intérieur, elle ne paraissait au dehors qu'accompagnée. Sa meilleure garde cependant c'était elle-même. Elle commandait le respect par sa

démarche et sa tenue, elle semblait moins poursuivre sa route que gravir le sentier de la vertu. Voilà l'idéal de la virginité. Marie fut telle que sa vie à elle seule sert de modèle à tous[1]. »

En traçant ces lignes, le grand évêque visait une âme qui lui était chère entre toutes. Sa sœur aînée, sainte Marceline, avait reçu le voile virginal à Rome des mains du pape Libère, le jour de Noël de l'an 352. Elle ne vivait pas en communauté, mais dans sa maison particulière, par conséquent, dans des conditions analogues à celles que les circonstances imposèrent à Geneviève. Cette dernière, on est fondé à le croire, lut et médita les enseignements que saint Ambroise adressait à sa sœur. Du moins est-il certain qu'elle réalisa de point en point, dans le cours de sa longue vie, le portrait de la vierge chrétienne, tel que l'avait tracé l'évêque de Milan.

D'ailleurs les leçons de saint Ambroise n'étaient pas isolées dans l'Église occidentale, au commencement du ve siècle. On pouvait alors mettre aux mains des vierges l'écrit de Tertullien sur *le Voile des Vierges*, le traité de saint Cyprien sur l'*Imposition du voile aux Vierges*, les lettres de saint Jérôme aux vierges Eustochium et Démétriade, le traité de saint Augustin sur *la Sainte Virginité* et d'autres encore. L'aliment spirituel ne manquait donc pas à Geneviève

1. *Traité sur les Vierges*, II, II, 7-15.

pour l'aider à tendre à la perfection de son état : nulle mieux qu'elle n'en fit son profit.

Elle n'eut pas à donner longtemps à ses compatriotes de Nanterre le spectacle de ses vertus virginales. Peu de temps après sa consécration, elle perdit ses parents. Ce dut être une amère douleur pour une âme si tendre et si affectueuse. Mais Dieu ne la rendait orpheline que pour prendre lui-même plus immédiatement la conduite de sa vie. Un concile d'Hippone, de 393, réglait qu'après la mort de leurs parents les vierges devaient être confiées à des femmes recommandables par leur piété et leur sagesse. Une disposition analogue était sans doute en vigueur dans l'église des Gaules. Geneviève fut en conséquence recueillie par sa marraine, qui résidait à Paris. La vie des champs finit ainsi pour elle, aux environs de sa quinzième année ; une vie nouvelle commençait, plus propice au recueillement, à la contemplation et aux exercices spirituels.

Quand Geneviève arriva à Lutèce, la petite ville était comprise presque tout entière dans une île de la Seine, île d'ailleurs moins étendue qu'aujourd'hui, puisqu'on y a réuni depuis un îlot qui se trouvait en aval. Déjà protégée par les eaux du fleuve, l'île parisienne était entourée d'une ceinture de murailles, défense nécessaire contre les bandes de pillards qui ne cessaient de parcourir la Gaule. Deux ponts, munis de fortins, donnaient accès dans

l'île : le Petit-Pont, par lequel s'établissait la communication avec la rive gauche, et de l'autre côté, un peu plus en amont, le pont qui conduisait aux terrains boisés et marécageux de la rive droite.

A l'extrémité orientale de l'île s'élevait la cathédrale, dédiée à saint Étienne. On l'avait bâtie sur un emplacement jadis occupé par diverses effigies de divinités gauloises et par un autel de Jupiter. A ce premier édifice était attenante une autre église consacrée à Notre-Dame. Un concile avait été tenu dans la cathédrale dès 360. Sur le bord du fleuve, près du Petit-Pont, un bâtiment en forme de rotonde servait de baptistère. On le nommait Saint-Jean-le-Rond. Tout près de là se trouvait la maison où vécut sainte Geneviève. La situation de la petite cité était éminemment favorable au développement de la batellerie. Nous avons eu déjà à mentionner les « nautes » parisiens. Ils formaient une corporations de bateliers ayant sa flotte à Andresy, près du confluent de l'Oise, et son préfet à Paris même. Cette corporation se maintint sous les premiers rois mérovingiens : ce fut la corporation des « marchands par eau » de Paris.

Sur la rive droite, au nord de la cité, s'étendait un faubourg dont il est question dès l'époque de Julien. Une voie romaine le traversait, remontant jusqu'au bourg de Catheuil, plus tard Saint-Denis, pour y rejoindre la voie qui suivait de plus ou moins

loin le cours de la Seine. Au sud de la cité se dressait, par delà le fleuve, une hauteur couronnée de vignobles. C'était le mont *Leucotitius*, qui semble avoir donné son nom à la Lutèce primitive. Du Petit-Pont partait une voie qui se dirigeait vers Orléans, et de laquelle ne tardait pas à se détacher celle qui menait à Chartres. Tout près de là s'élevait le palais bâti par Constance Chlore, habité temporairement par plusieurs empereurs romains et destiné à devenir par la suite la résidence des rois francs. Il en reste aujourd'hui des ruines connues sous le nom de « palais des Thermes ».

Le palais et ses jardins occupaient les premières pentes du mont Leucotitius. A quelque distance au sud était assis le camp romain, à l'emplacement actuel des jardins du Luxembourg, dans la partie la plus voisine du palais. Plus à l'est, entre la Seine et le mont, subsistaient les restes des arènes dans lequelles les anciens habitants avaient contemplé les spectacles sanglants si chers aux Romains. Le sommet du Leucotitius servait depuis longtemps de champ de sépulture. Là reposait, entre autres, l'évêque Prudence, prédécesseur immédiat de saint Marcel. A quelques pas vers l'ouest, des potiers avaient leurs ateliers et leurs fours. Enfin, après un quart d'heure de marche sur le plateau, en suivant la voie d'Orléans, on rencontrait un modeste sanctuaire marquant l'endroit où, croyait-on, le premier

évêque de Paris, saint Denis, avait célébré les divins mystères.

Telle était la cité déjà active, remuante, commerçante, impatiente de ses étroites murailles, au sein de laquelle sainte Geneviève allait passer plus de soixante-dix ans.

On n'y fit guère attention à la jeune vierge quand elle arriva de Nanterre, encore sous le coup du double deuil qui avait meurtri son cœur. Mais Dieu avait les yeux sur la douce orpheline ; il s'apprêtait même à la soumettre dès le début à une épreuve personnelle qui devait avoir pour effet de l'affermir à jamais dans sa vocation. Peu de temps après son arrivée chez sa marraine, Geneviève tomba malade. Tout son corps devint inerte, ses membres sans force pour se mouvoir et ses articulations comme disjointes. En même temps elle souffrait cruellement. Le mal alla en s'aggravant et la terrassa si complètement que, durant trois jours, elle demeura privée de sentiment et incapable du moindre mouvement. On l'aurait crue morte sans la rougeur qui colorait encore ses joues.

Or, pendant que le corps défaillait ainsi, le Maître divin travaillait sur l'âme pour la marquer d'une de ces empreintes surnaturelles que rien au monde, ni luttes, ni épreuves, ni persécutions, ni tourments, ne peut effacer. Revenue à elle, Geneviève raconta qu'un ange l'avait transportée au séjour des bien-

heureux. Là, il lui avait été donné de contempler quelque chose de ce bonheur que Dieu prépare à ceux qu'il aime.

Pour armer certains saints contre les difficultés de la tâche qu'il leur impose, Dieu prend soin de leur communiquer une vue extraordinaire et comme expérimentale des réalités de l'autre monde. Ainsi saint Paul, dans un de ses ravissements, entrevoit ce dont les élus jouissent dans le ciel, mais que le langage humain ne peut exprimer. Pendant huit jours, à Manrèse, saint Ignace demeure en léthargie, comme Geneviève, et reçoit de telles lumières qu'elles suffisent à lui démontrer les vérités de la foi pour lesquelles il se déclare prêt à mourir, même si l'Évangile n'existait pas. Sainte Thérèse a la vision de l'enfer. Ces révélations produisent en l'âme des convictions si profondes qu'aucune tentation ne saurait les ébranler. L'âme devient alors comme une mer dont la tempête agitera la surface, mais dont les profondeurs couserveront une inaltérable tranquillité.

Geneviève est destinée à passer par toutes les extrémités des choses humaines; elle connaîtra les douceurs de la paix et les amertumes de la persécution, les luttes et les triomphes, les abandons et les honneurs. Mais un jour elle a entrevu le ciel; dès lors la terre est impuissante contre elle, et ce qui constituerait un obstacle pour une âme ordinaire

deviendra pour elle un moyen de glorifier Dieu et de remplir sa mission.

Cette vision ne fut pas le seul bienfait que le Seigneur départit à sa servante. Plusieurs saints personnages, entre autres saint Philippe de Néri, sainte Rose de Lima, le vénérable curé d'Ars, ont reçu le privilège de lire dans les consciences, non certes pour la satisfaction d'une vaine curiosité, mais pour l'utilité de pauvres âmes auxquelles une funeste illusion cache le mal dont elles souffrent. C'est donc là un don tout de miséricorde. Sainte Geneviève en fut pourvue à la suite de sa maladie. Le biographe en cite un exemple emprunté à une période plus avancée de sa vie.

Un jour, arriva à Paris une femme encore jeune qui venait de Bourges. Elle rendit visite à Geneviève. Celle-ci, la voyant aller seule, lui demanda si elle était religieuse ou seulement veuve, le costume de l'une ressemblant à celui de l'autre. La visiteuse répondit aussitôt qu'elle avait reçu la consécration des vierges, qu'elle était demeurée fidèle à son engagement et qu'elle servait le Christ aussi bien qu'elle le devait. Or la malheureuse avait manqué gravement à la fidélité dont elle se vantait. Geneviève attristée se mit alors à lui révéler par le détail les circonstances dans lesquelles la tentation l'avait vaincue : la coupable ne méritait plus le nom d'épouse du Christ. A ce récit, elle rentra en elle-même, se jeta aux pieds

de Geneviève, avoua sa faute et se prépara à en obtenir le pardon par la pénitence.

Les dons surnaturels sont surtout attribués à une âme pour le bien des autres ; ils ne constituent nullement par eux-mêmes la vraie vie chrétienne. Geneviève ne l'ignorait pas. Pour elle, le service du Christ consistait essentiellement dans la pratique des vertus évangéliques. Son biographe, s'inspirant d'une allégorie empruntée à un livre chrétien du IIe siècle, le *Pasteur* d'Hermas, dit qu'elle avait douze compagnes spirituelles qui ne la quittaient jamais : la foi, l'abstinence, la patience, la magnanimité, la simplicité, l'innocence, la concorde, la charité, l'obéissance, la chasteté, la vérité et la prudence. C'était là sa société de tous les instants.

Son abstinence, en particulier, allait jusqu'aux dernières limites. De quinze à cinquante ans, la sainte ne prit d'aliments que le dimanche et le jeudi, et encore quels aliments ! Du pain d'orge et des fèves cuites à l'huile depuis deux ou trois semaines. De toute sa vie, elle ne but ni vin ni boisson fermentée. C'étaient bien là ces premiers mets venus dont parle saint Ambroise, « propres à écarter la mort sans procurer aucun plaisir ». De l'Épiphanie au jeudi saint, elle se tenait enfermée dans sa cellule afin d'y servir Dieu plus librement par la prière et le silence. Sa vie si humble et si pure ne connaissait alors d'autre compagnie que celle des anges.

Une si rude mortification nous déconcerte; elle est même, pour certains esprits, le prélude assuré d'un affaiblissement de l'intelligence. Il faut pourtant y reconnaître un nouvel effet de la grâce divine. Chez d'autres saints, s'observent des mortifications analogues. Saint Pierre d'Alcantara, par exemple, ne prend de nourriture que tous les trois jours et sainte Catherine de Sienne n'a d'autre aliment que la sainte Eucharistie pendant tout le carême et le temps pascal. L'Église a des règles précises pour discerner ce qui vient de l'assistance de Dieu dans ces phénomènes surprenants. Les grands pénitents font œuvre divine quand leur abstinence extraordinaire n'est ni l'effet ni la cause d'une infirmité corporelle, quand elle ne nuit en rien à l'accomplissement de leurs devoirs d'état, quand surtout elle est associée à la pratique sérieuse des autres vertus, particulièrement de l'humilité et de l'obéissance. Il n'était point difficile de constater qu'aucune de ces conditions ne manquait à la mortification de Geneviève ; en elle les privations volontaires ne compromirent jamais le moindre bien.

La vraie vertu se cache ; aussi arrive-t-il parfois en ce monde que l'on coudoie les saints sans s'en douter, ou bien ce que l'on remarque en eux de préférence, ce sont les défauts qu'ils ont ou ceux qu'on leur prête. Geneviève ne put échapper longtemps aux malins propos au sein de la cité pari-

sienne. Son arrivée y avait été à peu près inaperçue. Mais bientôt, dans la petite ville aux maisons pressées les unes contre les autres, on remarqua la jeune religieuse. On s'enquit de son passé et du détail de sa vie présente. De bonnes âmes, sympathiques à Geneviève, faisaient volontiers son éloge et s'attendaient à des merveilles de sa part. Ces appréciations favorables appelaient naturellement la contradiction. La légèreté et l'indiscrétion des uns, la jalousie et la méchanceté des autres s'y employèrent activement, et, tandis que l'humble vierge poursuivait sans aucune prétention sa vie de prière et de silence, des langues intempérantes entamèrent sa réputation. Geneviève laissa dire, assurée que Dieu saurait bien prendre sa défense au moment opportun. C'est ce qui ne tarda pas à arriver, grâce à l'intervention inattendue de l'évêque d'Auxerre.

A leur départ de Nanterre, en 429, saint Germain et saint Loup s'étaient dirigés vers Boulogne pour traverser le détroit. Assaillis par une furieuse tempête, dont Germain atténua les effets en versant de l'huile sur la mer, ils abordèrent en Grande-Bretagne et prêchèrent énergiquement contre l'hérésie. L'année suivante, vers les fêtes de Pâques, les Pictes et les Saxons s'unirent pour attaquer les Bretons. Ceux-ci implorèrent l'assistance des deux évêques gaulois. Germain se souvint alors de ses

anciennes fonctions militaires. Il disposa si habilement l'armée bretonne qu'elle mit les assaillants en fuite aux cris répétés de l'*Alleluia*. Les deux évêques revinrent ensuite en Gaule sans repasser par Paris, sans doute parce qu'il eût été long et incommode de remonter le cours de la Seine.

Cependant l'hérésie chercha à relever la tête en Grande-Bretagne. Saint Germain dut entreprendre un nouveau voyage en 447, accompagné cette fois par l'évêque de Trèves, saint Sévère. Il repassa par Paris, comme il avait fait dix-huit ans auparavant. Les habitants se portèrent en foule à sa rencontre. Chemin faisant, il s'enquit de Geneviève. Peut-être soupçonnait-il déjà la malveillance à laquelle elle était en butte. Les réponses lui arrivèrent de tous côtés, respectueuses, mais doucement narquoises : « Geneviève ? Elle n'est pas telle que le pense le seigneur évêque. Il s'en faut qu'elle ait justifié les espérances qu'on avait pu concevoir ! »

Le vénérable pontife ne se laissa pas émouvoir par ces perfides insinuations. Il entra dans la ville et alla droit à la demeure de la vierge. La multitude l'y suivit. Là, Germain salua Geneviève avec tant de déférence que tous en furent dans la stupéfaction. Il se mit ensuite en prière, comme dans un sanctuaire, puis s'adressa aux assistants. Il attira leur attention sur un émouvant spectacle : la place où priait l'humble religieuse, dans le secret de sa

cellule, était toute détrempée des larmes qu'elle versait dans ses longs entretiens avec Dieu. Profondément touché lui-même à cette vue, il recommanda aux Parisiens de témoigner plus d'égards envers celle qui menait au milieu d'eux une vie si agréable au Seigneur. Il partit, laissant Geneviève consolée par sa visite, encouragée dans ses résolutions et mieux comprise de la population qui l'entourait.

De même que les visions surnaturelles et la connaissance des consciences, le don des larmes est un des phénomènes réguliers de la vie mystique. Ces larmes viennent de Dieu : larmes de douleur, à la pensée des péchés qui outragent le souverain Maître ; larmes de désir, qui jaillissent d'un cœur impatient de posséder le bien suprême, et surtout larmes de compassion et d'amour envers le divin Crucifié qui lui-même a pleuré. Ces larmes saintes ont coulé des yeux de Marie-Madeleine ; elles ont inondé le visage d'un François d'Assise et d'une Élisabeth de Hongrie. « Ah ! sire Dieu », s'écriait notre bon roi saint Louis, « je n'ose demander fontaine de larmes, mais quelques petites gouttes me suffiraient pour arroser la sécheresse de mon cœur ! » Sainte Geneviève a versé ces larmes qui prennent leur source, non dans un tempérament facile aux attendrissements, mais dans une grâce divine toute de douceur et de force. Chaque fois qu'elle contemplait le ciel, dit son biographe, elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Ces phénomènes mystiques, que nous constatons en sainte Geneviève et que nous retrouvons en beaucoup d'autres saints, obéissent à des lois de l'ordre surnaturel et ne se produisent nullement au gré du caprice ou de l'arbitraire. Sans doute, ils ont leurs contrefaçons diaboliques ou leurs analogies humaines. C'est pourquoi certains savants, pour qui l'ordre surnaturel est non avenu, ont tenté de tout expliquer par les lois de la nature. Leur explication ne saurait pourtant s'imposer, car ils n'ont guère pu poursuivre leurs expériences que sur des êtres morbides et affaiblis, qui ne ressemblaient en rien à nos saints. En tous cas, quelque incontestable que soit le caractère surnaturel des phénomènes mystiques, ces phénomènes peuvent accompagner la sainteté, ils ne la constituent pas. La marque indiscutable de la sainteté, celle qui ne redoute aucune contrefaçon, c'est la pratique des vertus chrétiennes, et très particulièrement des vertus les plus antipathiques à l'orgueil humain, l'humilité et l'obéissance. La pureté des anges peut s'allier parfois à l'orgueil des démons ; le zèle des apôtres peut s'exercer pour le compte de l'ambition et de la satisfaction personnelle. Dans l'âme humble et obéissante, les plus magnifiques et les plus délicats des dons de Dieu sont en sûreté.

Ainsi vécut Geneviève, la vierge du Christ. Avant de l'employer à l'exécution de ses grands desseins,

Dieu la formait à l'école de l'obscurité, de la patience, de l'obéissance et de l'humilité. Pour la préparer à devenir la mère et la patronne d'un peuple, Dieu se plaisait à la rapprocher de son néant, pour que l'œuvre de sa grâce apparût complètement dégagée des entraves de la nature. Et Geneviève éprouvait grande joie à se laisser ainsi travailler par la main de son Seigneur.

CHAPITRE III

L'INVASION D'ATTILA

Depuis le passage de la formidable avalanche de barbares qui, en 406, avaient envahi le sol de la Gaule, et qui, rompant toute communication avec leur pays d'origine, étaient allés fonder des États éphémères dans les riches provinces du midi, les Francs, mieux inspirés, avaient continué d'occuper leurs postes sur les deux rives du Rhin. Vers le milieu du ve siècle, entre 431 et 451, un chef du nom de Clodion commandait à l'une des principales tribus franques, celle des Saliens. Devant ces derniers, s'étendait ce beau pays du nord de la Gaule, que l'autorité romaine protégeait encore de son prestige, mais que pratiquement elle laissait presque à l'abandon, trop occupée qu'elle était à disputer ses anciennes provinces du midi aux Wisigoths et aux Burgondes. Les Francs crurent l'occasion favorable pour se porter en avant.

Ils s'emparèrent d'abord de Tournai, poste ro-

main dévasté par la précédente invasion, mais repeuplé depuis et pourvu d'une église catholique. Ce fut ensuite le tour de Cambrai et d'Arras. Quand ils tentèrent d'aller plus loin, les Francs se heurtèrent au général romain Aétius, grand homme de guerre qui venait de triompher des Wisigoths, des Francs orientaux et des Burgondes, et qui accourait pour barrer la route aux envahisseurs du nord. Ceux-ci durent s'arrêter. Mais comme, au point de vue romain, la meilleure politique consistait encore à faire des barbares les gardiens intéressés des frontières de l'empire, Aétius abandonna aux Francs Saliens de Clodion tout le pays situé entre le Rhin et la Somme. Ce jeune peuple prenait ainsi peu à peu possession du domaine que lui réservait la Providence. Il se mêla pacifiquement à la population gallo-romaine qui habitait le pays et commença à se familiariser avec cette civilisation romaine et chrétienne qu'il ne pouvait sans admiration comparer à sa propre barbarie.

Vers la fin de cette période, mourut saint Germain d'Auxerre, le protecteur et l'ami de Geneviève. Au retour de son second voyage en Grande-Bretagne, il avait eu à intervenir en faveur des Armoricains, jusque-là turbulents et prompts à la révolte contre le joug romain. Aétius se disposait à réprimer les armes à la main leurs tentatives d'insurrection, quand ils eurent l'idée, pour conjurer le péril, de recourir

à la médiation du vieil évêque d'Auxerre. Les évêques de cette époque ne bornaient pas leur activité au soin spirituel de leur troupeau. Ils apparaissaient partout en conciliateurs et en messagers de paix, et aucun intérêt social ne les trouvait indifférents. Germain obtint d'abord un délai dans l'application des mesures de rigueur projetées contre les Armoricains. Puis il courut à Rayenne, afin d'obtenir de l'empereur Valentinien une amnistie complète. Il eut la joie de se rencontrer dans cette capitale avec l'évêque, saint Pierre Chrysologue, et avec l'impératrice Placidie, que sa haute piété rendait si vénérable. C'est à Ravenne même que Dieu le rappela à lui le 31 juillet 448. Avant de mourir, il laissa en souvenir à ceux qui l'entouraient les quelques objets qu'il possédait encore. Geneviève ne fut pas oubliée, et la diacre Sédulius fut chargé de lui transmettre le suprême témoignage d'une affection fidèle jusqu'à la mort.

A Clodion succéda son fils Mérovée. C'est de son temps que s'abattirent sur la Gaule les hordes innombrables des Huns.

Les Huns, barbares d'origine asiatique, avaient commencé par être un moment les maîtres de la Chine. Chassés de l'Asie centrale, vers la fin du 1er siècle, ils se portèrent vers l'Occident. Une partie d'entre eux se fixa à l'est de la mer d'Aral, dans le Turkestan; l'autre s'avança d'abord jusqu'au

Volga, d'où elle s'ébranla dans les dernières années du IIIe siècle, en poussant devant elle les Alains, les Goths et tout ce flot de barbares qui se répandit sur la Gaule en 406. Les Huns occupaient déjà les bords du Danube et faisaient trembler les deux empereurs de Constantinople et de Ravenne, quand Attila devint leur unique roi, en 445, par le meurtre de son frère Bléda.

Les anciens historiens, surtout ceux qui furent témoins de la terreur que causait Attila, ont tracé de lui le plus sombre portrait. Taille trapue, large poitrine, grosse tête, teint bronzé, petits yeux, barbe clairsemée, air farouche; au cœur la cruauté, la soif du sang, l'amour de l'or, la passion de tout dominer, la prétention de passer pour le « fléau de Dieu » et le génie même de la dévastation, au point que, disait-il, « l'herbe ne poussait plus là où le pied de son cheval avait posé », tel était le roi des Huns. Il faut ajouter qu'en ce barbare se heurtaient tous les contrastes de la sauvagerie et de la civilisation, la simplicité personnelle au milieu d'un luxe effréné qu'alimentait le pillage quotidien, des mœurs presque patriarcales et toutes les fureurs du carnage, la justice et la pitié alternant avec la violence et la ruse, l'insolence envers les puissants, la méfiance et la dissimulation dans ses rapports avec les étrangers, le pouvoir absolu sur ses hordes et point d'autre Dieu qu'une épée plantée en terre.

Quand les Huns s'ébranlaient pour marcher en avant, c'était tout un peuple qui émigrait, avec les femmes et les enfants dans des chariots et d'innombrables troupeaux menés à la suite. Les hommes passaient leur vie à cheval, se précipitaient sans grand ordre à la bataille et se jetaient sur l'ennemi en poussant des cris de bêtes fauves. Après avoir lancé d'une distance prodigieuse des flèches meurtrières armées d'os effilés, ils s'approchaient et frappaient d'une main l'adversaire avec l'épée, pendant que de l'autre ils l'enlaçaient dans un filet pour paralyser ses mouvements.

Arrêté en Pannonie à la tête de ses hordes, au sein desquelles les guerriers s'élevaient au nombre de six cent mille, Attila hésitait sur le choix du pays à envahir. En Orient, Marcien venait de monter sur le trône, en 450, et prenait en face des barbares une attitude énergique. Attila se décida pour l'Occident. D'ailleurs le féroce conquérant de Carthage, Genséric, roi des Vandales, avait besoin de secours contre les Wisigoths, qui occupaient le midi de la Gaule et menaçaient sa domination. Il fit appel à Attila. Celui-ci profita de l'occasion. Il comptait écraser d'abord les Wisigoths, puis atteindre le cœur même de l'empire d'Occident par le nord de l'Italie.

Il passa donc le Rhin. Metz voulut se défendre. Les Huns prirent la ville le samedi saint de l'an 451,

l'incendièrent, massacrèrent les habitants et poursuivirent leur route, précédés par l'épouvante.

L'objectif d'Attila était d'atteindre la Loire à Orléans et de la traverser pour se jeter sur les Wisigoths. A Paris, l'on ignorait ce plan de campagne. Mais, l'eût-on connu, comment se persuader que le flot des barbares, en se dirigeant de Metz sur Orléans, ne dévasterait pas une large étendue de territoire et épargnerait Paris? Comment espérer que la petite ville, qui s'enrichissait de son commerce et possédait un palais impérial, échapperait à la convoitise des envahisseurs et ne recevrait pas tout au moins la visite de bandes détachées de la masse formidable des Huns? On se rappelait avec terreur les effroyables massacres de 406. Les Parisiens ne se sentirent pas le cœur de s'exposer au renouvellement de ces sanglantes horreurs.

Ils jugèrent plus raisonnable d'abandonner leur ville et de s'en aller chercher au loin un asile plus sûr pour leurs personnes et le peu de leurs biens qu'ils pourraient emporter. Humainement parlant, c'était là le parti le plus sage, parti douloureux néanmoins, puisqu'on laissait la cité exposée sans défense au pillage, à l'incendie, peut-être à une ruine sans retour. Pourrait-on, en effet, quitter de sitôt la retraite où l'on aurait trouvé protection contre les barbares? Reverrait-on jamais la ville dont on allait s'enfuir? Qui d'entre les Parisiens survivrait à la

tourmente? On le voit, c'était l'avenir même de Paris qui était en jeu. Mais il devenait urgent de pourvoir à la sécurité du présent, et tous, bateliers, marchands, prêtres, magistrats, s'accordaient à regarder la fuite comme l'unique moyen de salut. Déjà tout s'agitait fiévreusement dans les rues étroites de la cité; le long des rives de l'île, les barques se chargeaient des objets les plus chers aux fugitifs et s'apprêtaient à descendre le cours de la Seine.

Seule, au milieu du désarroi général, une jeune femme de vingt-huit ans reste calme et confiante : c'est Geneviève. Sa foi lui révèle que Dieu peut toujours défendre ceux qui n'attendent le salut que de sa bonté. Pendant que les hommes tremblent et se disposent au départ, elle rassemble les femmes, leur rappelle les grands exemples de Judith et d'Esther, libératrices de leur peuple, et leur demande de s'unir à elle afin de détourner le fléau à force de jeûnes, de prières et de saintes veilles. Il y a tant de conviction dans les exhortations de Geneviève, tant de confiance et de fermeté dans son attitude, que les femmes en grand nombre se laissent persuader. Devenues plus intrépides que les hommes et plus clairvoyantes qu'eux sur le choix des moyens de salut, on les voit se réunir durant plusieurs jours dans le baptistère de Saint-Jean-le-Rond et s'efforcer de toucher le cœur de Dieu par leurs pénitences et leurs supplications.

Quand Geneviève juge que ces prières des femmes, jointes aux siennes, ont fléchi le ciel, elle ose s'adresser aux hommes. Elle leur dissuade d'abandonner leur ville. Elle va jusqu'à leur assurer que les cités dans lesquelles ils songent à se réfugier tomberont sous les coups des hordes barbares, tandis que, par la protection du Christ, Paris n'aura rien à souffrir. Cette affirmation était en contradiction avec toutes les probabilités naturelles et en opposition formelle avec la persuasion des Parisiens. Geneviève voyait-elle donc l'avenir à la clarté d'une lumière divine? Ses assurances multipliées n'étaient-elles pas plutôt le fruit des dangereuses illusions d'un esprit égaré ou pervers?

C'est à cette dernière conclusion que s'arrête d'instinct la population effarée. Bientôt, sous l'empire d'une panique qui entrave toute réflexion, on passe de l'incrédulité à la fureur et aux pires accusations contre la sainte qui pourtant, depuis treize ans, montre à la cité l'exemple des plus admirables vertus. « Cette Geneviève, dit-on, c'est une prophétesse de mensonge. Elle veut empêcher les habitants de quitter une ville destinée à périr et de mettre leurs biens en sûreté dans des refuges plus assurés. C'est une trahison! »

Geneviève a beau répéter avec une douce fermeté ses exhortations et ses promesses, l'animosité ne fait que grandir. On parle déjà de la réduire bruta-

lement au silence, de se venger de ses avis perfides qui tendent à paralyser les efforts nécessaires à un prompt départ. Il faut saisir la vierge folle, la massacrer à coups de pierres ou la précipiter dans le fleuve. C'est ainsi que se comportait déjà le Paris du ve siècle envers celle qui voulait le sauver.

L'humble vierge, aussi vaillante que le plus valeureux guerrier en face de la fureur populaire, laisse dire et laisse faire. Déjà l'on porte la main sur elle et la foule en délire va procéder à une exécution sommaire, quand soudain, au milieu du tumulte, apparaît Sédulius, l'archidiacre du saint évêque d'Auxerre. En voyant Geneviève aux mains des forcenés, il a compris ce qui se prépare. « Parisiens, s'écrie-t-il, n'allez pas commettre un tel forfait. Celle que vous parlez de mettre à mort, je l'ai entendu raconter par le saint évêque Germain, elle a été l'élue de Dieu dès sa venue en ce monde, et voici le pieux présent que je lui apporte de la part de Germain le saint. »

A ces mots, la foule s'arrête stupéfaite, comme si Germain, l'évêque vénéré, se dressait devant elle en personne. Chacun rentre en soi-même et comprend. C'est bien le saint pontife d'Auxerre qui vient prendre si à propos la défense de sa pieuse amie. Sédulius, qui depuis trois ans a attendu l'occasion favorable pour remplir sa mission et que l'approche des Huns a probablement fait hâter, est vraiment amené à Paris par la Providence au moment opportun. Avec cette mo-

bilité d'esprit qui n'a pas cessé de les caractériser, les Parisiens se souviennent alors des titres de Geneviève à leur confiance et à leur vénération. Ils croient maintenant à sa parole et se persuadent que, pour échapper au fléau, les moyens les plus efficaces sont encore ceux qu'indique la sainte : la prière, la pénitence et la confiance en Dieu.

L'événement justifia les promesses de Geneviève. Attila se porta de Metz sur Orléans. Le gros de ses hordes dut passer par Reims et Troyes. Mais, étant donnée l'immense étendue de pays qu'avaient à ravager pour subsister des masses de plus d'un million de personnes, ce fut merveille que Paris n'eût rien à souffrir des barbares. Attila trouva Orléans sur la défensive. L'évêque de la ville, saint Agnan, s'était fait le promoteur de la résistance. Il avait réparé les remparts, de manière à arrêter les envahisseurs, puis s'était hâté de courir à Arles, pour presser l'arrivée du général romain Aétius. Celui-ci réussit à décider les autres barbares de la Gaule, Wisigoths, Francs et Burgondes, à une action commune contre les nouveaux arrivants. Le 14 juin, il parut devant Orléans.

Attila, déconcerté par une entente qu'il avait tenté d'empêcher, quitta la ville après une lutte meurtrière dans les rues. Toujours formidable néanmoins, il reprit la route de Troyes. Aétius et les autres défenseurs de la Gaule le poursuivirent. Les Francs de Mérovée, qui marchaient à l'avant-garde, atteignirent l'arrière-

garde d'Attila, composée de Gépides, à Mauriac, non loin de Châlons, près de la route de Sens à Troyes. La lutte s'engagea entre eux dans la nuit et fut effroyable. Le lendemain, les deux armées entières en vinrent aux mains. La bataille fut une des plus sanglantes que l'histoire ait enregistrées. D'après les calculs les plus modérés des historiens, cent soixante-deux mille hommes y perdirent la vie. La victoire de la Gaule, commencée la nuit par la vaillante attaque des Francs, fut assurée par les charges énergiques des Wisigoths, qui y perdirent leur roi Théodoric.

Vaincu, mais terrible comme le lion blessé, le roi des Huns se retira vers le nord-est, surveillé par Aétius et les Francs de Mérovée. A Troyes, l'évêque saint Loup se porta au-devant du « fléau de Dieu » et lui inspira une telle vénération qu'Attila ne fit aucun mal à la ville. Par une sorte d'instinct religieux, il voulut même que le vieil évêque, devant lequel avait fléchi sa férocité, l'accompagnât dans sa retraite, comme pour lui servir de sauvegarde contre les surprises et les dangers. Il l'emmena ainsi jusqu'au Rhin et là lui rendit la liberté.

L'année suivante, Attila descendit en Italie, détruisit Aquilée et parut devant Rome, où la majesté du pape saint Léon sut encore l'arrêter. Il s'en retourna en Pannonie et y mourut en 453, sans avoir rien fondé, malgré la puissance et les ressources de toute nature dont il disposait.

Les Parisiens attribuèrent sans hésiter à Geneviève la préservation de leur cité. « Honneur à Geneviève, dit son biographe; par ses prières, elle a empêché l'armée ennemie d'entourer Paris et l'en a éloignée. » S'expliquant ensuite plus explicitement, il la compare à deux autres saints, à saint Martin qui, encore soldat, offrit de se présenter sans armes aux barbares, près de Worms, et obtint par sa foi qu'ils se rendissent à discrétion aux Romains, et à saint Agnan qui, par ses prières et son activité, procura la délivrance d'Orléans.

Il est aisé d'affirmer aujourd'hui, dans l'ignorance où nous sommes du détail des événements, que Paris, situé assez loin de la route suivie par les Huns, n'a jamais été menacé par eux, et que le rôle de Geneviève s'est borné à relever le moral des Parisiens et, tout au plus, à prévoir mieux que les autres la marche des barbares. N'y eût-il eu rien de plus, l'on conviendra que c'était déjà beaucoup et qu'il fallut à cette jeune femme une singulière énergie pour résister à tout un peuple affolé, et des lumières surhumaines pour annoncer avec précision un avenir si incertain. Mais les contemporains, mieux placés que nous pour discerner les causes et les effets dans les événements accomplis sous leurs yeux, ont attribué à Geneviève le mérite, non seulement d'avoir prédit leur préservation, mais surtout de l'avoir procurée par ses prières. Il faut les en croire. Il est incontestable que Paris était

menacé. D'après quel principe rationnel contesterait-on la puissance de la prière des saints ou la liberté de l'intervention providentielle qui, en conséquence de cette prière, fait tourner les événements à son gré, tout en respectant le jeu spontané des volontés humaines ? Nos pères ont donc salué à bon droit en Geneviève la libératrice de Paris et la terreur des Huns. Du reste, la suite de sa vie nous le montrera, ce ne fut pas la seule circonstance dans laquelle l'intervention divine répondit à sa prière.

Quelques années après son triomphe, Aétius mourut assassiné par l'empereur Valentinien III, en 454. Les barbares se ruèrent alors sur les provinces romaines sans défense. Les Francs Saliens s'avançèrent davantage du côté de la Seine, tout en restant serviteurs de l'empire et gardiens de sa frontière.

A Mérovée succéda en 457 son fils Childéric, dont la capitale demeura à Tournai. Fidèle aux traditions paternelles, Childéric fut l'allié d'Ægidius, successeur d'Aétius dans le commandement des milices romaines. Il l'aida à défendre contre les Wisigoths le pays d'entre la Loire et la Seine, seule partie de la Gaule sur laquelle les Romains exerçaient encore une autorité directe. Après avoir combattu à Orléans sous Ægidius, le roi franc servit également sous le comte Paul, qui prit le commandement des milices après la mort de ce dernier. Depuis quelques années, de nouveaux barbares, les Saxons, habiles gens de mer, inquié-

taient les côtes de la Gaule. Ils avaient même établi des stations à Boulogne, aux environs de Bayeux et à l'embouchure de la Loire. De ce dernier poste, ils remontèrent jusqu'à Angers dont ils s'emparèrent. Le comte Paul et Childéric vinrent les assiéger et réussirent à les chasser; mais le général romain y laissa la vie. A la suite de ce succès, le roi franc acquit une autorité prépondérante sur tout le pays situé au nord de la Loire. Agissait-il comme chef des milices romaines ou comme roi indépendant? On ne cherchait guère à s'en rendre compte et pratiquement l'origine de son pouvoir importait assez peu.

Childéric exerçait avec sagesse et bienveillance sa domination sur un pays laissé comme à l'abandon par l'empereur d'Occident. Il eut naturellement d'assez fréquentes occasions de passer par Paris et même d'y faire quelque séjour. Il y connut Geneviève, mise en si haut relief par les derniers événements; il subit l'ascendant de sa vertu et lui marqua la plus grande déférence. Il avait même à se défendre, dans son rôle de justicier, contre l'intercession de la sainte, aux prières de laquelle il ne savait pas résister.

Un jour, Childéric entra dans Paris, accompagné d'un certain nombre de prisonniers auxquels il avait résolu d'ôter la vie. Geneviève se trouvait hors de la ville. Pour se prémunir contre ses supplications, le Roi fit fermer les portes de la cité, de manière que la sainte ne pût parvenir jusqu'à lui. Celle-ci, avertie

sans doute par les complices de ses bonnes œuvres, accourut aussitôt pour sauver la vie des condamnés. Le peuple anxieux se demandait ce qui allait se passer. On vit Geneviève traverser le pont à la hâte, atteindre la porte de la cité et la pousser de la main. Cette porte s'ouvrit comme d'elle-même, à l'étonnement de tous. La sainte entra, se rendit au palais qui était situé à la pointe occidentale de l'île parisienne, y rencontra Childéric et en obtint aisément la grâce des malheureux.

Ce seul trait nous donne une idée de l'incomparable influence dont disposait Geneviève, même sur le cœur des Francs encore païens. Elle apparaît déjà comme la sauvegarde, la conseillère et la mère de la cité parisienne. Elle la protège et la défend comme une mère défend et protège son enfant. Cette vierge du Christ, qui n'a d'autre famille que ses concitoyens, puise dans son amour de Dieu une tendresse et une puissance dont la nature n'a point le secret ; après Dieu, Paris et sa chère Gaule sont tout pour elle.

Sa réputation s'étendit même au delà des limites de l'empire d'Occident.

Dans un désert de Syrie, non loin d'Antioche, vivait alors un saint étrange, du nom de Siméon. Importuné par les foules qu'attiraient ses miracles et son extraordinaire sainteté, il avait pris le parti d'habiter au sommet d'une colonne, d'où son surnom de Stylite. Il y demeura trente ans, jusqu'à sa mort arri-

vée en 459. On ne cessait d'accourir au pied de sa colonne, pour recueillir ses conseils, réclamer ses prières et s'édifier au spectacle de ses vertus. A la foule des visiteurs se mêlaient souvent des princes et des princesses, des évêques et des hommes de tout rang ; on y vit une fois l'empereur Marcien. Le savant évêque de Cyr, Théodoret, ami du Stylite, dont il a écrit la vie, raconte que les relations commerciales établies entre l'Orient et l'Occident amenaient auprès du saint des marchands de tous les pays ; il cite nommément des Italiens, des Espagnols, des Gaulois et des Bretons.

Siméon Stylite s'intéressait vivement à tout ce qui se passait dans l'Église de Dieu. Quoi d'étonnant dès lors que des marchands venus des bords de la Seine lui aient parlé de Geneviève, de l'amitié que Germain d'Auxerre lui avait témoignée et de l'admirable vie qu'elle menait à Paris ? Le Stylite aimait à en demander des nouvelles, quand des Gaulois se présentaient au pied de sa colonne, et, raconte le biographe, il se recommandait humblement aux suffrages de la vierge parisienne[1]. Ainsi s'établit une union spirituelle en-

1. Pour expliquer la mention de saint Siméon Stylite, dont la fête tombe le 5 janvier, dans la vie de sainte Geneviève, dont la fête se célèbre deux jours plus tôt, on a supposé qu'un écrivain trop zélé avait conclu du voisinage des deux fêtes à des relations entre les deux saints. Mais le biographe du VIe siècle n'était pas plus naïf que nos criti-

tre deux saints que séparait la distance, mais dont les cœurs battaient d'un même amour pour Jésus-Christ et pour son Église.

ques d'aujourd'hui et c'est gratuitement qu'on lui impute une pareille confusion. Il en faut dire autant des copistes. Le zèle mal entendu de l'un eût été corrigé par d'autres et, introduite après coup, la mention de Siméon Stylite ne se retrouverait pas dans tous les manuscrits.

CHAPITRE IV

L'ACTIVITÉ RELIGIEUSE DE SAINTE GENEVIÈVE

Nous savons quel zèle Geneviève apportait à la pratique des vertus de son état : humilité, recueillement, mortification, patience, dévouement pour le prochain, ardent amour de Dieu. Malheureusement le biographe ne nous dit pas tout. Il passe sous silence bien des faits que ses contemporains connaissaient pour en avoir été eux-mêmes les témoins personnels. Tout nous reste à deviner quand il s'agit de l'assiduité de la sainte aux offices de l'Église, de sa ferveur dans la réception des divins sacrements, de son affabilité envers tous, de son parfait oubli de soi-même au milieu des événements qui la mettaient le plus en vue.

Si sa piété était telle dans sa modeste cellule que saint Germain n'hésitait pas à y prier comme dans un sanctuaire, à quelle hauteur ne s'élevait-elle pas dans la maison de Dieu ? Toute jeune enfant, à Nanterre, Geneviève affrontait le mécontentement de sa

mère pour se rendre à l'église. A Paris, où rien ne gênait la liberté de sa dévotion, on aimait sans doute à la contempler dans la cathédrale de Saint-Étienne, où elle demandait au glorieux martyr quelque chose de son héroïque amour pour Jésus-Christ, puis dans le sanctuaire de Notre-Dame, où elle conjurait la Vierge des vierges de soutenir sa vertu. On s'édifiait au spectacle de sa tendre piété quand elle s'approchait de la Table Sainte chaque semaine, suivant la coutume des âmes ferventes de cette époque, plus fréquemment peut-être, suivant le conseil qu'avaient formulé saint Augustin et d'autres grands docteurs.

Sa soumission à l'Église était filiale et profonde. Cette soumission est la pierre de touche de la vraie sainteté. Si extraordinaires que soient les voies suivies par une âme, on reconnaît dans sa conduite l'inspiration de Dieu quand elle obéit docilement aux moindres ordres de l'Église. Saint Siméon Stylite se soumettait aux conseils des évêques avec une docilité d'enfant. La singularité de sa vie était par là même garantie contre toute illusion. Sainte Geneviève fut aussi une grande obéissante. Elle atteignait sa cinquantième année lorsque quelques évêques lui exprimèrent le désir de la voir modérer son effrayante mortification. Une âme ordinaire se fût obstinée à défendre contre toute idée de changement un genre de vie qui durait depuis trente-cinq ans. Aux yeux de Geneviève, au contraire, c'eût été un sacrilège de

résister aux avis des ministres du Seigneur. Elle modifia sur-le-champ ses habitudes. A dater de ce jour, elle ajouta à son grossier pain d'orge du poisson et du lait, condescendance singulièrement plus agréable à Dieu que l'entêtement à poursuivre les plus dures pénitences.

Cette conduite de Geneviève faisait que tous, le clergé aussi bien que le peuple, avaient entière confiance en elle et la regardaient comme une parfaite servante du Seigneur. Elle ne profitait de son influence, désormais incontestée, que pour procurer la gloire de Dieu et l'avantage de ses concitoyens.

A quelques mille pas au nord de la cité, au petit bourg de Catheuil, sur le bord de la Seine, se trouvait le tombeau qu'avait autrefois sommairement édifié la pieuse femme Catulle, pour y abriter les restes vénérés du premier apôtre et martyr de la contrée, saint Denis. Geneviève connaissait bien cet endroit sacré. Peut-être avait-elle eu l'occasion de s'y rendre assez souvent de Nanterre. Elle gémissait de voir cette tombe bénie surmontée d'un beaucoup trop modeste oratoire ; elle prit à cœur de promouvoir la construction d'un édifice plus digne de l'illustre saint et de ses glorieux compagnons.

Quand le moment lui parut favorable, elle s'ouvrit de son projet aux prêtres de la cité. « Vénérables pères, leur dit-elle, mes saints seigneurs en Jésus-Christ, je vous en conjure, concertez-vous donc en-

semble et recueillez ce qui sera nécessaire pour élever une basilique en l'honneur de saint Denis. Car le lieu où il repose est, à n'en pas douter, un lieu sacré et digne de tous les respects. » Les prêtres comprirent sans peine la convenance du projet. Mais une difficulté leur apparut aussitôt et ils répondirent : « Notre insuffisance ne réussira peut-être pas à élever l'édifice, car nous n'avons aucun moyen de faire de la chaux ». Il fallait en effet des fours spéciaux pour y calciner soit le calcaire qui donne la chaux, soit le gypse qui fournit le plâtre. Le calcaire et le gypse abondent aux environs de Paris. On peut s'étonner que les prêtres de la cité aient été arrêtés par l'impossibilité de faire de la chaux. Peut-être se plaignaient-ils seulement de ne pouvoir s'en procurer à portée de Catheuil.

Geneviève, qu'éclairait la lumière de Dieu, leur dit avec un visage souriant et un air assuré : « Sortez donc, je vous prie, saints ministres de Dieu, et allez vous promener de l'autre côté du pont. Vous reviendrez me dire ce que vous aurez entendu. » Ils y allèrent, tant ils avaient de déférence pour les désirs de la sainte.

Après avoir passé le pont qui reliait la cité aux marais et aux forêts de la rive droite, ils s'arrêtèrent et attendirent en prêtant l'oreille. Deux porchers conversaient ensemble à quelques pas de là. L'un d'eux disait : « En suivant les traces d'une laie égarée

dans le pâturage, j'ai trouvé un four à chaux étonnamment grand. — Et moi aussi, répliqua l'autre, j'ai vu dans la forêt un arbre que le vent avait complètement déraciné, et sous les racines duquel se trouvait également un four à chaux dont rien, je crois, n'a été enlevé. » En entendant ces propos, les prêtres levèrent les yeux au ciel et, transportés de joie, remercièrent Dieu des faveurs qu'il accordait à sa servante. Ils se firent renseigner sur l'endroit précis où les porchers avaient vu les fours, puis, suffisamment fixés sur leur emplacement, ils revinrent transmettre ces informations à la sainte. A cette annonce, Geneviève éprouva une telle satisfaction que les larmes jaillirent aussitôt de ses yeux. Après le départ des prêtres, elle se jeta à genoux sur le sol et passa toute la nuit à prier et à pleurer, implorant l'aide du Seigneur pour le succès de l'entreprise.

Le lendemain, de grand matin, elle se rendit en hâte auprès du prêtre Génésius, qui jouissait de sa confiance et paraît avoir exercé une charge importante dans l'Église de Paris. Elle insista vivement pour qu'il commençât la construction de la basilique et en même temps lui fit part de la solution apportée par la Providence à la difficulté qui avait tout arrêté jusque-là. Quand il sut ce qui s'était passé la veille, Génésius fut saisi de crainte. Il se prosterna à terre pour rendre hommage à Geneviève et promit de se consacrer jour et nuit à l'exécution de ses

ordres. Assurée du concours du personnage principal, la sainte s'adressa au peuple de Paris. On ne pouvait résister à son appel. On se mit donc aussitôt à l'œuvre.

L'édifice projeté comportait tout d'abord une maçonnerie considérable. Il fut aisé de se procurer la pierre. Les fours récemment découverts, et vraisemblablement construits par les Romains du premier siècle, en briques réfractaires, permirent de préparer la chaux. Dans la forêt abondait le bois nécessaire à la charpente et aux lambris. Pendant que les maçons travaillaient sur place, les charpentiers commencèrent à couper les arbres convenables, à les équarrir et à les charger sur des chariots pour les conduire à pied d'œuvre. Or, un jour, la boisson fit inopinément défaut aux charpentiers. Génésius en informa la sainte, en la priant de faire patienter les ouvriers jusqu'à ce qu'il allât lui-même à la ville et en rapportât la boisson réconfortante dont ils avaient besoin.

Cette nouvelle émut de pitié le cœur de Geneviève. Elle n'hésita pas à penser que Dieu voudrait venir lui-même en aide à des hommes qui travaillaient pour l'honneur de ses saints. Elle se fit apporter la cruche qui renfermait ordinairement la boisson et commanda à tous de se retirer. Restée seule, elle s'agenouilla à terre pour faire violence au ciel à l'aide des moyens qui lui réussissaient habi-

tuellement, la prière et les larmes. Quand elle se sentit exaucée, elle se leva, termina sa prière et fit sur le vase le signe de la croix. Aussitôt la cruche se trouva remplie de boisson jusqu'au bord. Les bûcherons s'y désaltérèrent et, chose merveilleuse, tant que dura leur travail, ils y purent boire à leur aise sans que la boisson manquât. On ne se lassa pas de remercier Dieu de ce miracle[1].

La basilique de Saint-Denis s'acheva heureusement. En suscitant cette grande entreprise, Geneviève avait obéi à une pensée très élevée, que Dieu approuva lui-même par des miracles. Le nouveau monument devait rappeler aux habitants de la région parisienne l'apôtre qui leur avait apporté la lumière de la foi. Geneviève se rattachait ainsi à saint Denis et, en le faisant honorer, prenait en main son héritage et travaillait à en perpétuer la fécondité. A cette heure, où les destinées de la

1. La multiplication miraculeuse des liquides se rencontre dans la vie de plusieurs saints. A Poitiers, par exemple, sainte Radegonde obtint qu'un muid de vin suffît à sa communauté d'une vendange à l'autre. Saint Dominique bénit un jour une coupe de vin à laquelle purent ensuite se désaltérer vingt-cinq frères et cent quatre religieuses. De nos jours, la prière d'une humble religieuse de l'Adoration réparatrice, à Paris, multiplia suffisamment un peu d'huile pour qu'on pût alimenter pendant quatre semaines sept lampes brûlant nuit et jour devant le Saint-Sacrement. D'Hulst. *Vie de la mère Marie-Thérèse*, Paris, 1873, p. 380.

Gaule étaient si incertaines et où le pays semblait être à la merci des barbares, tous ariens ou païens, elle revendiquait les droits de la foi catholique, qui était la foi de la vieille population gallo-romaine, et elle appelait celui qui l'avait prêchée le premier et fécondée de son sang à la garder aux fils de ses disciples. Cette prière fut exaucée, car, malgré de rudes assauts, la foi de Denis et de Geneviève est restée jusqu'à nos jours la foi de Paris.

Non contente de l'érection de la basilique, la sainte aimait à s'y rendre pour prier, surtout le jour du Seigneur. Elle passait alors en pieuses veilles la nuit du samedi au dimanche, afin de mieux préparer son âme. Ces veilles avaient lieu dans une maison qu'elle possédait, à moitié chemin entre Paris et Saint-Denis. Sur l'emplacement de cette maison fut plus tard construite une chapelle qui s'appela, jusqu'au XVIe siècle, la chapelle Sainte-Geneviève. Tout autour se groupa un petit village qui finit par prendre le nom de la Chapelle Saint-Denis, parce que la route qui le traversait allait à Saint-Denis et que l'abbaye de ce nom le possédait en fief[1].

De grand matin, la sainte partait pour la basilique. Une nuit, le vent avait furieusement soufflé en

1. Jeanne d'Arc résida dans le village de la Chapelle, près de l'église de Sainte-Geneviève, du 6 au 9 septembre 1429; elle en partit pour donner l'assaut à Paris et tenter inutilement d'y introduire l'armée du roi.

tempête. Quand, au chant du coq, Geneviève sortit avec quelques compagnes, la pluie tombait à torrents et le sol était tout détrempé. Une jeune fille portait un cierge allumé pour guider la petite troupe à travers l'obscurité encore profonde. Une rafale du vent eut tôt fait d'éteindre le flambeau. Le pieux cortège dut s'arrêter, saisi de crainte et ne sachant plus comment se diriger à pareille heure en pleine campagne. Mais Geneviève se fit remettre le cierge éteint et à peine l'eut-elle touché qu'il se ralluma de lui-même. Elle le porta ainsi jusqu'à la basilique ; sa flamme défia toutes les fureurs de l'ouragan et le cierge acheva doucement de se consumer pendant la prière de la sainte.

Nul miracle ne pouvait mieux symboliser la vertu et la mission de sainte Geneviève. La foi qui illuminait son intelligence et l'ardent amour de Dieu qui consumait son cœur n'ont-ils pas triomphé en elle de toutes les tentations ? Et cette âme si ardente n'était-elle pas envoyée à la Gaule pour y conserver le flambeau de la foi et transmettre à une nation naissante la lumière surnaturelle reçue du grand apôtre saint Denis ? Nos pères avaient compris ce rôle assigné par Dieu à la sainte. Ils la représentaient avec un cierge allumé à la main. Parfois, pour rendre le symbole plus expressif, ils ajoutaient au-dessus des épaules de la vierge, d'un côté un démon qui cherchait à éteindre la flamme, de l'autre un

ange qui la défendait et l'entretenait à l'aide d'un flambeau divin.

Saint Denis ne fut pas le seul des apôtres de la Gaule auquel Geneviève témoigna sa vénération. Pouvait-elle oublier cet autre saint évêque, si grand par la parole et par les œuvres, qui, au siècle précédent, avait poursuivi victorieusement le paganisme jusqu'au fond des campagnes? Saint Martin de Tours s'était particulièrement dévoué à l'affermissement de la foi catholique dans tout le pays gallo-romain, surtout de la Loire aux Rhin. Geneviève vint au monde un quart de siècle seulement après la mort de l'illustre saint. Appelée, par l'analogie même de sa vocation, à servir les mêmes intérêts religieux que lui, elle tint à aller réclamer son assistance à son tombeau, que visitait déjà une multitude de pèlerins.

Elle se rendit d'abord à Orléans, où elle ne dut pas manquer d'aller prier sur les restes du vaillant défenseur de la ville, l'évêque saint Agnan, mort en 453. Elle eut, pendant son séjour dans cette cité, à ramener miraculeusement un orgueilleux au sentiment de la charité. Elle apprit qu'un serviteur s'était donné des torts envers son maître et elle demanda à ce dernier la grâce du coupable. Mais l'offensé refusa avec obstination et ne voulut rien entendre. — « Vous pouvez mépriser mes prières, lui dit la sainte, mais il y a quelqu'un qui ne les

méprise pas : c'est le Seigneur Jésus-Christ, plein de compassion et de clémence pour pardonner. » Le maître impitoyable revint chez lui. La fièvre le saisit sur-le-champ et il fut en proie toute la nuit à de tels transports qu'il ne pouvait ni dormir ni même respirer. Aussi, dès le point du jour, se hâta-t-il d'aller se jeter aux pieds de Geneviève, sollicitant pour lui-même la grâce qu'il avait refusée à son serviteur. La sainte le guérit en faisant sur lui le signe de la croix et le serviteur obtint son pardon.

Embarquée sur la Loire, la sainte eut à affronter de grands dangers sur ce fleuve capricieux. Dès qu'elle parut aux portes de Tours, un grand nombre de possédés accoururent à elle. Ces malheureux poussaient des cris affreux. Les démons, qui parlaient par leur bouche, se plaignaient bien haut des tourments que Martin et Geneviève leur causaient et de l'aggravation que leur présence apportait aux supplices dont ils souffraient. Ils se vantaient même, dans leur rage furieuse, d'avoir suscité les périls que la sainte avait courus sur le fleuve.

Sans se troubler du tumulte, celle-ci entra dans la basilique de Saint-Martin, toujours poursuivie par les possédés. Là, elle délivra plusieurs de ces infortunés en faisant sur eux le signe de la croix et en adressant à Dieu sa prière. Obligés de sortir du corps de leurs victimes, les démons ne les abandonnaient pas sans donner des marques significatives de leur

terreur. Ils s'écriaient que les doigts de Geneviève, semblables à des cierges enflammés, brûlaient comme d'un feu céleste et leur infligeaient d'intolérables tortures.

Le spectacle de ces premières délivrances opérées par Geneviève encouragea les habitants de Tours à en attendre de nouvelles. Trois d'entre eux, dont les femmes étaient tombées au pouvoir des malins esprits, tenaient ces malheureuses enfermées dans leurs maisons, afin que personne ne s'aperçût de l'épreuve à laquelle Dieu les soumettait. Sur leur demande, Geneviève alla chez chacun d'eux et, par ses prières, par des onctions d'huile bénite et surtout par la puissance du Christ qu'elle invoquait, elle débarrassa les trois possédées de leurs persécuteurs.

Mais elle avait surtout entrepris son pèlerinage pour rendre ses hommages à saint Martin. Elle priait donc assidûment à son tombeau, avec toute la ferveur et l'humilité qu'on pouvait attendre d'elle. Une nuit, elle assistait aux vigiles dans la basilique ; semblable au publicain de l'Évangile, elle se tenait dans un coin de l'édifice, inaperçue de tous et plongée dans un profond recueillement. Une nombreuse assistance se pressait auprès du saint tombeau. Tout à coup, l'un des chantres fut saisi par le démon. Il se mit à se déchirer les membres, comme s'ils étaient ceux d'un autre, et, s'échappant de l'abside tout

hors de lui, il se précipita vers l'endroit où priait Geneviève. Celle-ci reconnut sans peine en cet homme la présence du malin esprit. Elle enjoignit à ce dernier de sortir sur-le-champ, sans faire aucun mal à celui dont il s'était emparé. Le démon obéit, non sans donner des signes de son immonde dégradation, et le chantre fut immédiatement délivré.

N'est-il pas étrange que, dans la ville et jusque dans la basilique d'un saint si redouté des démons de son vivant, les possessions diaboliques aient pu se produire dans les conditions que nous venons de constater, plus étrange encore que la délivrance ait été obtenue, non par l'intercession de saint Martin, mais par la prière et l'action de son humble visiteuse? Il n'y a pas lieu pourtant de s'étonner outre mesure. En réalité, Dieu seul est l'auteur de l'effet surnaturel; quand ils opèrent des miracles, les saints ne sont que ses instruments. En choisissant Geneviève pour délivrer les possédés de Tours, Dieu honorait son illustre serviteur Martin dans la mesure même où il honorait celle qui venait en suppliante à son tombeau. Il glorifiait Geneviève et lui transmettait quelque chose du pouvoir que le saint évêque avait exercé contre les démons jusqu'à son lit de mort; en même temps il témoignait par là qu'il entendait faire de sa servante la continuatrice de l'œuvre si vaillamment entreprise par saint Martin. Enfin, à une époque où Satan mettait en œuvre

toutes ses violences et toutes ses ruses pour disputer à l'Évangile le monde nouveau, Dieu l'humiliait en l'obligeant à fuir, non plus devant un évêque ni un ministre de l'Église, mais devant une femme, une simple religieuse.

La vie que Geneviève avait embrassée s'accommodait de voyages entrepris tantôt par piété, comme celui de Tours, tantôt pour le soin de légitimes intérêts même temporels. Le biographe signale la présence de la sainte à Meaux et à Laon. Elle possédait, aux environs de la première ville, des terres qui provenaient peut-être de l'héritage de sa marraine. Elle avait coutume de s'y rendre à l'époque de la moisson. Un jour qu'elle s'y trouvait au milieu de ses moissonneurs, un orage approcha, la pluie fut sur le point de tomber et les travailleurs eurent grande appréhension. Geneviève se retira alors dans la tente qu'on lui avait dressée auprès de ses champs, se prosterna à terre et, selon son habitude, se mit à prier avec beaucoup de larmes. Dieu exauça les désirs de sa charité et préserva une moisson dont les travailleurs et les pauvres devaient bénéficier. A la stupéfaction des spectateurs, la pluie se déversa sur les champs voisins, mais épargna la récolte et les moissonneurs de Geneviève [1].

1. On a prétendu que Geneviève avait ainsi détourné sur les autres le fléau qui devait la frapper elle-même. C'est une erreur que n'autorise aucunement le texte du biographe.

La moisson matérielle n'était pas la principale dont la sainte se préoccupât pendant ses séjours à Meaux. Ses exemples de vertus tombaient dans les âmes comme une semence de grâce qui germait, croissait et produisait de merveilleux fruits. Dans la ville habitait une jeune fille appelé Célinie, comme la mère de l'évêque saint Remi. On l'avait déjà promise en mariage quand la grâce de Dieu vint solliciter son cœur et lui inspirer la résolution de suivre les traces de Geneviève. Célinie se rendit à l'appel divin. Elle pria la sainte de l'agréer au nombre de ses compagnes et de lui donner des vêtements plus conformes à sa vocation Le fiancé ne tarda pas à apprendre le changement survenu dans les idées de la jeune fille. Il entra en fureur et courut précipitamment à Meaux, afin de revendiquer ses droits sur celle qui lui était promise. A son approche, Geneviève et Célinie se hâtèrent d'aller chercher un refuge dans le baptistère de la grande église de Meaux. Le jeune homme les suivit de près. Quel ne fut pas son étonnement quand il vit la porte du baptistère s'ouvrir d'elle-même devant les fugitives pour leur donner asile ? Dieu prenait vi-

Rien ne dit que la préservation de Geneviève fut préjudiciable aux autres. Les champs voisins n'eurent guère à souffrir de la pluie si la récolte était déjà faite ou encore sur pied. S'ils ont souffert, en quoi Geneviève en est-elle responsable? Comment d'ailleurs Dieu aurait-il exaucé sa prière, sous la forme égoïste qu'on lui prête gratuitement ?

siblement parti pour celle qu'il appelait à lui. Le jeune homme comprit et ne poussa pas plus loin son entreprise.

Célinie put suivre en toute liberté sa vocation. De condition aisée, elle avait une servante atteinte depuis deux ans d'un mal qui l'empêchait de marcher. Geneviève étendit à la pauvre servante le bienfait de son intercession et la guérit en la touchant. Quant à Célinie, elle suivit avec tant de générosité les avis de sa sainte amie qu'elle-même devint une sainte dont le souvenir est resté en honneur à Meaux et à Paris.

Geneviève fit dans la même ville une autre conquête non moins glorieuse. Une jeune fille des environs, nommée Aude, s'attacha à elle, la suivit à Paris, imita ses vertus et parvint également à la gloire de la sainteté. Inhumée auprès de la Patronne de Paris, elle partagea longtemps les honneurs rendus aux reliques de cette dernière.

Un certain nombre de jeunes filles se groupèrent ainsi autour de Geneviève et, soit à Paris, soit ailleurs, embrassèrent la vie religieuse dans les mêmes conditions qu'elle. Nous en avons déjà vu en sa compagnie dans ses pèlerinages à la basilique de Saint-Denis; nous en retrouverons encore à ses côtés dans d'autres circonstances. Consacrées à Dieu par le vœu de virginité, elles vivaient à la manière de leur modèle, allaient et venaient par le monde quand il était nécessaire, s'exerçaient aux œuvres de miséricorde

et de charité envers leurs concitoyens, édifiaient le peuple par leurs vertus, servaient Dieu, dans leurs humbles cellules, par la pratique assidue de la pénitence, du recueillement et de la prière. Elles n'étaient cependant rattachées à Geneviève que par un lien tout volontaire ; car le biographe de la sainte ne fait aucune mention d'un monastère bâti par elle et l'on ne trouve nulle trace d'une institution de ce genre établie par ses soins. Son influence sur ses pieuses compagnes n'en était pas moins profonde. Elle guida ainsi bien des âmes dans la voie des plus hautes vertus et, par elles, ménagea à la population parisienne les plus consolants exemples.

CHAPITRE V

LES MIRACLES DE SAINTE GENEVIÈVE

Le biographe de sainte Geneviève a composé sa narration, en majeure partie, avec des récits de miracles. Il n'atteint qu'un petit nombre d'épisodes purement historiques et garde un silence à peu près complet sur une foule de détails qui nous auraient fort intéressés, mais dont n'avaient que faire les lecteurs auxquels il s'adressait immédiatement.

Désirant mettre sous les yeux de ses contemporains un portrait populaire de la sainte, il n'avait pas à hésiter. Les vertus constituaient les lignes essentielles de ce portrait, mais les faits surnaturels en devaient accuser énergiquement le relief. Cette manière de concevoir une biographie de saint est toute naturelle. Qu'un saint paraisse aujourd'hui au milieu de nous, ses miracles impressionneront la foule beaucoup plus puissamment que ses vertus. Il en a été ainsi de tout temps. Quand les hommes de Galilée voulaient caractériser d'un mot le Messie venu au mi-

lieu d'eux, ils disaient : « Il fait bien toutes choses, il fait entendre les sourds et parler les muets[1]. » Les miracles les frappaient plus vivement que la doctrine et les vertus du Sauveur.

Nous n'avons donc pas à être surpris si les récits de miracles abondent dans l'histoire de sainte Geneviève, comme du reste dans la plupart des écrits hagiographiques des anciens temps. Est-ce à dire pourtant que le miracle jaillissait comme à plaisir des mains de la sainte ? Loin de là, car alors il eût fallu que Dieu multipliât extraordinairement les calamités pour fournir à sa servante des malades à guérir et des possédés à délivrer. Il y a une profusion apparente de faits surnaturels quand ces faits se trouvent réunis dans un récit assez succinct. En réalité, le biographe ne raconte avec quelque détail qu'une trentaine de miracles, probablement les plus saillants ; il donne à entendre toutefois que la sainte en a opéré beaucoup d'autres. Mais si l'on tient compte de la grande longévité de sainte Geneviève, morte à quatre-vingt-neuf ans, un ou deux miracles opérés chacune des cinquante dernières années de sa vie fourniront un total capable de justifier amplement l'assertion du narrateur. Somme toute, le miracle a été plus rare dans la vie de sainte Geneviève que dans celle de beaucoup d'autres saints.

1. Saint Marc, VII, 37.

On a remarqué que plusieurs des faits surnaturels qui lui sont attribués ressemblent singulièrement à des faits analogues déjà racontés à propos de saint Martin ou d'autres thaumaturges. On a même constaté que le biographe se sert volontiers des expressions employées dans des récits de même nature par les écrivains qui l'ont précédé. L'observation est juste; mais quelle conclusion en tirer? Les miracles des saints ne sont pas des miracles de fantaisie, comme ceux que les pharisiens réclamaient de Notre-Seigneur. Ils visent avant tout l'utilité de l'homme. Les guérisons surnaturelles ne varieront donc pas plus que les maux dont souffre la pauvre humanité. Comme dans l'Évangile, comme dans la vie de saint Martin, on verra se répéter, dans l'histoire de sainte Geneviève, les guérisons de malades, les délivrances de possédés, les résurrections de morts et, de temps à autre, l'action supérieure exercée sur les forces de la nature. Et si l'historien qui raconte ces faits a des raisons pour se servir de préférence d'expressions qui sont déjà dans toutes les mémoires, qu'en conclure raisonnablement sinon qu'il s'est plus appliqué à être compris qu'à être original?

Sans doute, certains hagiographes ont pu succomber à la tentation de parer leur héros à l'aide de traits empruntés à d'autres. On n'a pas toujours compris avec la même rigueur qu'aujourd'hui les exigences de la vérité historique. Mais encore faut-il, avant d'éli-

miner un récit miraculeux, s'appuyer sur des raisons plus décisives que de simples analogies de fond ou de forme. Or, rien de sérieux ne nous oblige à sacrifier quoi que ce soit des faits contenus dans le travail primitif du biographe. Nous nous en tiendrons donc à ce qu'il raconte.

Sainte Geneviève chassait les démons. Nous l'avons vue opérer à Tours plusieurs miracles de ce genre. Une fois, à Paris, le démon tourmentait en même temps une douzaine de personnes. La sainte voulut chasser par ses prières les malins esprits, mais ceux-ci, ainsi qu'il arrive fréquemment, se montrèrent récalcitrants. Ils maintenaient leurs victimes suspendues en l'air et refusaient de les laisser en paix. La sainte ordonna alors aux possédés de se rendre à la basilique de Saint-Denis. Comme ils ne pouvaient marcher, elle leur en restitua le pouvoir et ils s'en allèrent à l'église du saint martyr, en silence et les mains liées derrière le dos. Elle les y rejoignit deux heures après, se prosterna sur le sol et pria jusqu'à ce que les possédés déclarassent qu'ils sentaient venir le secours. Alors elle fit sur eux le signe de la croix et ils furent délivrés, aux yeux d'une assistance transportée d'admiration et de reconnaissance.

Une autre fois, elle vit passer devant sa maison une jeune fille portant une cruche qu'elle venait de faire remplir chez un marchand. La sainte aperçut un démon qui se tenait à l'orifice du vase; elle le

menaça et souffla pour le chasser. Aussitôt la partie supérieure de la cruche se brisa et un signe de croix acheva de mettre en fuite le mauvais esprit.

De tels récits font naître un sourire d'incrédulité sur les lèvres de ceux qui ne sont pas au courant des ruses de Satan et des phénomènes singuliers qui accompagnent souvent les possessions diaboliques. Saint Paul appelle Satan « le prince des puissances de l'air[1] », et les relations des missionnaires nous attestent que, dans les pays idolâtres, les démons exercent le même genre d'action qu'autrefois sous l'ancien paganisme. Du temps de sainte Geneviève, la vieille idolâtrie achevait de perdre en Gaule toutes ses positions. Il était donc naturel que le démon cherchât à maintenir sa domination par tous les moyens et que Dieu lui opposât un saint Martin et une sainte Geneviève pour combattre et paralyser son influence.

A l'œuvre diabolique, qui est toujours une œuvre de ténèbres, Geneviève opposa l'action de la grâce divine, qui est par excellence une œuvre de lumière. Cette action de la grâce fut symbolisée par la flamme du cierge qui s'allumait au contact de sa main. Ce miracle, qui est caractéristique de la sainte, fut constaté à plusieurs reprises, soit quand elle priait à l'église, soit quand elle demeurait dans

1. Éphésiens, II, 2.

sa cellule. Sous l'inspiration de la foi, les malades détachaient des parcelles de ces cierges miraculeux et s'en servaient pour recouvrer la santé.

Sainte Geneviève rendait la vue aux aveugles. Sa mère fut la première à lui devoir sa guérison. A Paris, une femme qui lui avait dérobé sa chaussure, soit par cupidité, soit par dévotion indiscrète, fut frappée de cécité à son retour dans sa maison. La cause de son malheur n'était pas à chercher bien loin. L'aveugle se fit reconduire auprès de Geneviève, restitua les objets volés et implora son pardon. Avec sa bonté accoutumée, la sainte la releva en souriant, lui fit un signe de croix sur les yeux et lui rendit la lumière. Une autre femme se permit à son égard une indélicatesse d'un genre différent. Curieuse de savoir ce que Geneviève faisait dans sa cellule pendant sa longue réclusion annuelle, de l'Épiphanie au jeudi saint, elle voulut s'en rendre compte, mais perdit subitement la vue au seuil même de la demeure qu'elle allait troubler. Elle dut attendre jusqu'à la fin du carême pour obtenir une guérison que la sainte lui procura par ses moyens habituels.

On amena un jour à Geneviève un pauvre petit être appelé Marovée. Ses parents le portaient entre leurs bras, car il était à la fois aveugle, sourd, muet et paralysé des jambes. Ce spectacle émut douloureusement la sainte. Elle oignit l'enfant

d'huile bénite et fit sur lui le signe de la croix. Le malade sentit aussitôt ses jambes se raffermir, recouvra l'usage de ses sens et obtint une santé parfaite.

Sainte Geneviève soulageait miraculeusement d'autres infortunes. A Laon, on la pria de venir voir une petite fille de neuf ans complètement paralysée. Elle y alla, commença par prier, toucha les membres inertes de la malade et lui commanda de s'habiller et de se chausser. L'enfant obéit et put aussitôt se rendre à l'église avec un grand concours de peuple. A Meaux, la sainte guérit un homme dont le bras était desséché du coude jusqu'à la main; pour obtenir ce résultat, elle n'eut qu'à toucher le membre malade et à faire le signe de la croix. Fruminius, défenseur de la même ville[1], était totalement sourd depuis quatre ans. Il vint à Paris trouver Geneviève qui lui toucha les oreilles et lui en rendit l'usage par le signe de la croix.

En opérant ces guérisons, sainte Geneviève n'entendait nullement exercer un ministère opposé, ou même simplement étranger à l'action de l'Église, dont elle fut toujours la fille très respectueuse. Elle cherchait au contraire à subordonner en quelque

1. Le défenseur de la cité était au ve siècle un magistrat investi du pouvoir administratif et judiciaire. Son principal soin consistait à défendre ses concitoyens contre les exigences du fisc impérial.

manière à l'autorité des pasteurs l'usage de ses dons surnaturels. C'est ainsi que pour guérir certains malades elle se servait d'huile bénite. Les onctions qu'elle faisait n'avaient rien de sacramentel, puisqu'elle même n'était pas revêtue du sacerdoce. Mais l'huile qu'elle employait avait reçu la bénédiction de l'évêque, et tout au moins associait-elle la vertu de cette bénédiction épiscopale à celle de sa propre prière.

Un jour qu'elle voulait faire des onctions sur un possédé, elle se fit apporter sa fiole d'huile bénite et la trouva vide. Vivement troublée de cette constatation, elle ne savait que faire, parce que l'évêque qui bénissait son huile était absent. Se prosternant alors, elle s'adressa à Dieu avec ferveur afin qu'il lui accordât la délivrance du possédé. Sa prière faite, la fiole se remplit d'elle-même entre ses mains et elle se servit de l'huile à son ordinaire. Le biographe atteste avoir vu encore de cette huile dix-huit ans après la mort de la sainte, quand il entreprit d'écrire sa vie.

Aucun miracle ne frappe les esprits comme la résurrection d'un mort. C'est là par excellence le triomphe populaire du surnaturel. Il ne fut pas refusé à Geneviève. Un enfant de quatre ans, tombé dans un puits, y resta plongé durant trois heures. Sa mère avait déjà été délivrée des assauts du démon par la sainte et elle vivait auprès de sa libératrice.

Ayant réussi à tirer du puits le petit cadavre tout meurtri, elle le porta en pleurs aux pieds de Geneviève. Celle-ci le couvrit de son manteau et se mit à prier. Elle ne cessa que quand la mort eut rendu sa proie. On était alors en carême et l'enfant n'avait pas encore reçu le baptême. On le fit catéchumène, on lui enseigna ce qu'il pouvait apprendre de la foi catholique et il fut baptisé la veille de Pâques sous le nom de Cellomère, parce qu'il avait recouvré la vie dans la cellule de sainte Geneviève.

Enfin le pouvoir de la sainte s'étendit aussi sur les éléments. Près de Meaux, elle avait détourné l'orage du champ de ses moissonneurs. Un autre jour qu'elle voyageait en bateau sur la Seine, le temps changea à l'improviste, le vent souffla en tempête et la barque fut dangereusement assaillie par les flots. Ce phénomène n'est pas rare sur la Seine, quand le vent du nord ou du nord-ouest souffle violemment à l'encontre du courant; les vagues deviennent alors assez fortes pour mettre en péril une barque de faible dimension. En face du danger, Geneviève leva les yeux et étendit les mains vers le ciel pour implorer le secours du Seigneur. Le calme se rétablit si parfait et si prompt qu'on se persuada que le Christ lui-même avait commandé aux vents et aux flots.

Ces faits miraculeux racontés de sainte Geneviève supposent nécessairement la puissance de la prière

et la réalité de l'intervention divine dans le monde, double notion qui n'a pu pénétrer dans certains esprits, d'ailleurs insuffisamment initiés aux questions d'ordre philosophique ou religieux. On oppose alors aux miracles une fin de non-recevoir; on déclare qu'ils embarrassent inutilement la marche de l'historien, et que celui-ci ferait œuvre de haute critique en les passant sous silence, ou du moins en les interprétant comme des amplifications merveilleuses de faits purement naturels. Mais il faudrait des raisons de premier ordre pour éliminer les miracles de l'histoire; or le plus souvent, pour en nier la réalité ou même la possibilité, on s'autorise d'arguments de convention auxquels un esprit sérieux ne saurait s'arrêter. Rares en effet sont les penseurs qui, tout en concluant contre le surnaturel, ont pris le soin de se livrer à une étude loyale, consciencieuse et compétente des droits qu'il revendique. Leur conclusion défavorable, malgré toute la bonne foi avec laquelle ils ont poursuivi leur enquête, n'a rien qui doive étonner un croyant. Elle sert au moins à la démonstration de cette loi fondamentale de l'ordre providentiel que l'action de Dieu, intervenant en dehors des lois naturelles, porte avec elle assez de lumière pour qu'on puisse la reconnaître, et en même temps assez d'ombre pour que la raison humaine garde la liberté de ne pas la voir.

C'est en vertu même des règles les plus sévères

de la critique historique que nous entendons maintenir le miracle dans la vie de sainte Geneviève ; car, sans le miracle, cette vie devient historiquement inexplicable. Comment, par exemple, Geneviève sait-elle que Paris n'a rien à craindre d'Attila? Comment sa prédiction, formulée en dehors de tout moyen d'information naturelle et radicalement opposée à la persuasion de tout un peuple, se réalise-t-elle de point en point? Comment expliquer, sans le miracle, l'influence prépondérante qu'elle exerce à Paris, elle, simple religieuse dépourvue de toute ressource humaine, la vénération qu'elle inspire au roi païen Childéric, la renommée de sainteté et de puissance surnaturelle qui la précède à Tours, à Meaux, à Laon, partout où elle se rend? Comment rendre raison de la confiance persévérante que l'on a eue de son vivant en son intervention surnaturelle et de la persistance extraordinaire de cette confiance à travers les siècles, si Geneviève n'a été qu'une femme plus ou moins vertueuse, plus ou moins distinguée par ses qualités naturelles?

Observons d'ailleurs que les miracles de cette sainte ne sont pas des phénomènes disparates, sans précédents dans le passé et sans continuation dans les siècles suivants. Ils font, au contraire, partie intégrante de la sainte religion apportée au monde par le Fils de Dieu. Le Sauveur a opéré de grands et nombreux miracles; qui oserait en douter, sans nier

sa divinité et sans faire injure aux attributs essentiels de Dieu ? Or, il disait : « Si vous ne me croyez pas, croyez en mes œuvres[1]. » Il ajoutait en parlant de ses disciples : « Celui qui croit en moi fera les mêmes œuvres que je fais et même en accomplira de plus grandes[2]. » Et encore : « Voici les miracles dont seront accompagnés ceux qui croiront : en mon nom ils chasseront les démons, ils imposeront les mains sur les malades et ceux-ci seront guéris[3]. » Le Fils de Dieu aurait-il fait des promesses pour qu'elles ne fussent pas réalisées ? Il faut donc s'attendre à rencontrer des disciples du Sauveur qui opèrent des miracles, et quand les historiens nous parlent de Geneviève comme d'une des dépositaires du pouvoir miraculeux, nous n'avons à opposer à leur affirmation aucun démenti. Contre des faits historiques, aucun principe ne saurait prévaloir, aucun système ne saurait appuyer logiquement ses négations.

C'est à ses saints que Dieu confie ce pouvoir, bien que tous les saints n'aient pas fait de miracles pendant leur vie, et que le miracle ne constitue nullement la sainteté. Mais il paraît raisonnable que le surnaturel n'éclate pas dans le monde comme l'effet d'un pouvoir exorbitant confié capricieusement au

1. Saint Jean, x, 38.
2. Saint Jean, xiv, 12.
3. Saint Marc, xvi, 17.

premier venu. Aussi, pour commander en son nom à la nature, Dieu choisit-il ceux qui ont su d'abord se commander héroïquement à eux-mêmes. Le miracle est alors aisément reconnu comme le bienfait d'une puissance souverainement sage, bonne, discrète, qui n'intervient que dans la mesure où l'exige le bien de l'humanité, et qui choisit ses instruments dans ce que cette humanité a de plus humble, mais aussi de meilleur et de plus pur.

Ainsi Geneviève enfant guérit miraculeusement sa mère; mais le miracle a été précédé par la généreuse offrande que la petite fille a faite d'elle-même au Seigneur. A trente-neuf ans, elle devient la libératrice de Paris; mais il y a quatorze ans qu'elle donne à la cité le spectacle des plus héroïques renoncements. Dans la suite de sa longue vie, elle accomplira encore des merveilles; mais sa sainteté sera telle que, pour les esprits réfléchis, cette sainteté restera encore comme le plus grand et le plus admirable de tous ses miracles, tant la Providence aura établi une parfaite harmonie entre la perfection de l'instrument et la nature des œuvres auxquelles elle l'emploie.

Il nous reste à nous demander pourquoi cette fréquence du miracle dans les temps éloignés de nous, et sa rareté relative dans le nôtre. C'est que le miracle a par lui-même une valeur probante dont Dieu se sert pour accréditer un homme ou une doctrine.

Le Sauveur opère des miracles pour prouver à la fois sa qualité de Fils de Dieu et la divinité de son enseignement. Les premiers prédicateurs de l'Évangile font des miracles, parce que le miracle est la preuve la plus saisissante et la plus populaire de la divinité d'une doctrine. C'est pourquoi saint Grégoire le Grand observe très justement que « les miracles ont été nécessaires dans les débuts de l'Église. Pour que la foi pût grandir, elle avait besoin d'être alimentée par des miracles. Nous-mêmes, quand nous plantons des arbustes, ne leur versons-nous pas de l'eau jusqu'à ce que nous voyions qu'ils ont bien pris dans le sol ? Quand ils ont fixé leurs racines, nous cessons de les arroser[1] ». Il fallait donc des miracles pour faire accepter la foi aux peuples païens et pour l'affermir dans l'âme des nouveaux convertis. Pour nous, venus bien des siècles après la propagation de l'Évangile, nous avons sous les yeux le grand miracle de l'Église de Jésus-Christ se perpétuant malgré toutes les oppositions humaines et attestant par là même sa divine origine. De plus, outre les faits surnaturels des anciens temps, dont l'histoire nous transmet le récit, nous voyons se reproduire de temps en temps parmi nous des faits de même ordre, nous permettant de conclure à la permanence de la puissance surhumaine à travers le monde actuel.

1. *Homélie* XXIX *sur l'Évangile*, 2.

A l'époque de sainte Geneviève, trois siècles et demi seulement s'étaient écoulés depuis que la semence évangélique avait commencé à tomber sur le vieux sol gaulois. Cette semence avait levé glorieusement, malgré les violences du paganisme agonisant et les préjugés vivaces entretenus par les hérésies naissantes. Mais, malgré le zèle des premiers apôtres, malgré les efforts de saint Martin et des grands évêques du IVe siècle et du suivant, la foi catholique, tributaire du temps par la volonté de Dieu, n'avait pas encore poussé ces profondes et solides racines qui devaient la rendre inébranlable pour de longues générations. D'autre part, les barbares sillonnaient en maîtres les provinces de la Gaule. Les Vandales, les Wisigoths, les Burgondes et d'autres avaient, il est vrai, embrassé le christianisme, mais un christianisme odieusement tronqué par l'hérésie arienne, qui niait le dogme fondamental de la divinité de Jésus-Christ. Les autres barbares, les Francs en particulier, demeuraient inféodés à l'antique paganisme germain. Seules, les populations gallo-romaines établies entre la Loire et la Somme vivaient alors sans contact permanent avec l'erreur et professaient le christianisme intégral.

Si nous portons un regard respectueux sur la conduite de la Providence à cette lointaine époque, nous pouvons au moins, sans trop de témérité, conclure des effets aux causes. Or, cette Gaule du

ve siècle, dont tant de peuples divers se disputent le sol, mais dont la vaillante et généreuse population garde la foi de ses martyrs comme son plus noble trésor, va bientôt devenir la grande nation catholique et saura imposer sa croyance à ses vainqueurs. Dieu a donc dû préparer à l'avance l'exécution de son plan et, tout en respectant le libre essor des volontés humaines, il a dû imprimer aux événements la direction générale qui lui convenait. Au nombre des moyens dont il lui a plu de se servir entre manifestement l'action de sainte Geneviève. Par ses miracles éclatants, la sainte a consolidé la foi dans le pays évangélisé par saint Denis et appelé à devenir le noyau central de la France catholique. Par ses incomparables vertus, elle a montré à ses concitoyens et aux futurs conquérants du pays quels trésors de douceur et de force, quelles réserves de dévouement et d'abnégation, quels éléments de prospérité la grâce peut apporter à la nature.

A-t-elle eu la claire intuition de l'avenir auquel elle travaillait ainsi? Il n'importe, du moment qu'elle était un instrument docile entre les mains de la Providence. Toutefois, avec cette clairvoyance que Dieu accorde souvent, même en ce qui concerne les grands intérêts de ce monde, aux âmes qui lui sont intimement unies, elle pouvait bien prévoir qu'un jour ou l'autre l'état politique de son pays natal subirait de profondes modifications. La puissance romaine s'en

désintéressait de plus en plus et finalement allait être obligée de s'en dessaisir. Un peuple barbare y établirait sa domination et bien des circonstances permettaient déjà de conjecturer que ce peuple barbare, ce seraient les Francs.

Par sa prière, ses vertus et ses miracles, sainte Geneviève enracinait dans la terre gauloise les convictions chrétiennes dont la puissante frondaison devait recouvrir, durant tant de siècles, les ruines causées par les conquêtes, les discordes et les révolutions.

CHAPITRE VI

LE SIÈGE DE PARIS

Nous avons raconté comment le roi franc Childéric avait fait cause commune avec les Romains pour assurer l'indépendance de la Gaule septentrionale. Lui-même continua d'exercer un pouvoir mal défini sur un domaine qui appartenait encore aux derniers empereurs d'Occident, et qui allait passer en 476 sous la juridiction des empereurs d'Orient, demeurés les derniers représentants de l'ancien empire romain. Childéric eut l'habileté de se montrer sympathique à la foi catholique et marqua toutes sortes d'égards envers sainte Geneviève. Il disparaît de l'histoire en 468, et il n'est plus question de lui qu'à sa mort, arrivée à Tournai en 481. Il est à croire que l'autorité impériale s'était quelque peu ressaisie dans le nord de la Gaule et avait réussi à refouler Childéric dans l'ancienne capitale du roi Clodion. Au prince défunt succéda son fils Clovis, âgé seulement de quinze ans.

Le siège épiscopal de Reims était alors occupé, depuis une vingtaine d'années, par un prélat encore jeune, Remi, fils d'un seigneur de Laon, élu à ce siège dès l'âge de vingt-deux ans. Pieux, instruit, prudent et charitable, Remi gouvernait son troupeau avec douceur et fermeté. Les fidèles le vénéraient. Ses vertus, sa dignité épiscopale et son autorité personnelle lui assignèrent une autorité décisive dans les affaires politiques de la Gaule. Aussi rois francs et patrices romains comptaient-ils avec lui. Dès que Clovis fut déclaré roi, Remi lui écrivit pour saluer son avènement. En même temps il lui donnait les conseils dont un si jeune prince avait grand besoin pour gouverner ses belliqueux sujets. L'empressement de l'évêque se conçoit. Des Francs paraissait dépendre l'avenir du pays. D'ailleurs leurs rois s'étaient toujours montrés favorables à l'Église et il importait que Clovis gardât les mêmes sentiments.

Un fils d'Ægidius, Syagrius, représentait alors en Gaule l'autorité impériale et résidait à Soissons. Quant aux populations, elles s'inquiétaient médiocrement des titulaires officiels du pouvoir. Il leur importait assez peu que la tranquillité, toujours précaire à cette époque, leur fût assurée par un patrice romain ou par un roi barbare. Impuissantes à se défendre elles-mêmes, elles vivaient à la garde de la Providence et sous la protection de leurs évêques,

qui, à peu près dans toutes les cités, étaient les personnages les plus considérables et les mieux à même de veiller aux intérêts de leurs concitoyens.

Une telle situation politique ne pouvait se prolonger de longues années. Les Francs, impatients de conquêtes, puissants par leur cohésion, toujours appuyés sur leur ligne du Rhin et en contact avec leurs compatriotes de Germanie, qui pouvaient leur fournir des réserves presque inépuisables, n'attendaient qu'une occasion pour se porter en avant. Les Romains, au contraire, campaient pour ainsi dire en terre étrangère et voyaient leurs communications à peu près coupées avec l'Italie par les Burgondes et les Wisigoths, maîtres des provinces méridionales de la Gaule. Rien n'était moins stable qu'un pareil état de choses.

Quand il eut atteint sa vingtième année, Clovis céda à la poussée des circonstances et partit en campagne contre Syagrius. Il le vainquit à Soissons. Le Romain sentit sa situation si compromise qu'il s'enfuit jusqu'à Toulouse, auprès d'Alaric II, roi des Wisigoths. Mais Clovis parla haut, se fit livrer le patrice et le mit à mort. Ce fut la fin de la domination impériale en Gaule.

A la suite de sa victoire, le roi franc quitta Tournai et vint établir sa capitale à Soissons. De là, pendant dix années, ses bandes sillonnèrent tout le pays, pour en soumettre successivement les cités,

tant au nord qu'au sud de la Seine. Cette lente conquête n'allait pas sans violences ; des églises étaient pillées et les barbares se permettaient mille excès familiers à leur race. Mais, sur les réclamations des évêques, Clovis faisait volontiers restituer aux lieux sacrés les objets de prix dont on les avait dépouillés.

Paris cependant opposa aux incursions des Francs une longue et victorieuse résistance. Le siège de cette ville n'est mentionné que par le biographe de sainte Geneviève, qui écrivait une quarantaine d'années après l'événement, au milieu de ceux-là mêmes qui en avaient été les témoins. Les manuscrits qui reproduisent l'écrit du biographe font durer les hostilités les uns cinq ans, les autres dix. Le chiffre n'a pas d'importance, car il s'agit moins ici d'un siège en règle que d'une surveillance armée exercée autour de la ville entre les années 486 et 496, c'est-à-dire pendant la période employée à imposer la domination franque aux cités gallo-romaines situées au nord de la Loire.

Mais pourquoi cette résistance isolée de la cité parisienne ? Comment se fait-il d'abord que Geneviève, après être intervenue si magistralement au moment de l'invasion des Huns, n'ait pas déconseillé cette résistance, alors que partout ailleurs on reconnaissait la souveraineté de Clovis, et que même des évêques, comme Remi, saluaient son avènement

et s'inclinaient devant sa royauté? Bien plus, comment expliquer que la sainte ait favorisé cette résistance en aidant à prolonger le siège de Paris? Il y a là un point d'histoire sur lequel les anciens ont gardé le silence, mais dont nous devons essayer de nous rendre compte.

Des relations assez étroites existaient entre Remi et Geneviève. Quand le premier devint archevêque de Reims, en 460, Geneviève occupait déjà à Paris une très haute situation. Son amitié avec Germain d'Auxerre, l'efficacité de sa prière contre l'invasion d'Attila en 451, ses vertus et ses miracles, les sentiments professés envers elle par Childéric, tout avait contribué à attirer l'attention sur elle et à faire de la sainte religieuse comme l'oracle de la cité. Nous savons d'autre part qu'elle voyageait volontiers; nous l'avons trouvée à Meaux, à Laon, par conséquent dans les parages de Reims. Bien que le biographe n'indique pas la date de ces voyages, qui se répétèrent plusieurs fois, il est tout naturel de penser que Geneviève n'attendit pas sa soixante-dixième année pour les entreprendre. Ils remontent sûrement au moins au règne de Childéric. Les relations entre l'évêque et la sainte dataient donc d'une époque antérieure à l'avènement de Clovis. L'un et l'autre se préoccupaient de l'avenir du pays; Remi s'était nécessairement mis en relations avec la vierge parisienne, dont la renommée s'étendait si loin; entre

les deux personnages exista ainsi de bonne heure un concert de vues et une union de prières.

Il devenait indubitable que les Francs seraient les conquérants définitifs de la Gaule, au moins dans sa partie septentrionale. Mais les Francs étaient encore païens. S'ils arrivaient à embrasser le christianisme, n'iraient-ils pas tout droit à l'hérésie arienne, comme l'avaient fait tous les autres barbares précédemment convertis? Des trois sœurs de Clovis, les deux aînées, Aldoflède, mariée au roi des Ostrogoths, Théodoric, et Alboflède, demeurée auprès de son frère, professaient déjà l'arianisme. Il importait donc à tout prix de tirer les Francs du paganisme sans les laisser tomber dans l'hérésie. La destinée de l'Église y semblait même intéressée de très près ; car si tous les barbares, les futurs maîtres du monde, se faisaient en même temps les adversaires de la foi catholique, quelle entrave pour l'Église dans l'accomplissement de sa mission divine, et peut-être quel funeste retour aux persécutions d'autrefois!

On l'avouera, ce grand intérêt était trop palpitant pour ne pas faire l'objet principal des préoccupations de Geneviève et de Remi, et le thème de leurs conversations quand ils se rencontraient. Mais si le but à atteindre se voyait clairement, il n'en allait pas de même des moyens à employer. Humainement parlant, la conversion des Francs n'offrait guère de probabilité. Mais Remi et Geneviève ne laissaient pas

de prier ardemment pour l'obtenir, et « le monde repose sur les prières des saints[1] ».

Remi se trouvait déjà placé par les circonstances sous la juridiction de Clovis ; il ne lui restait donc qu'à honorer un pouvoir qui se montrait condescendant, et à gagner la confiance du jeune roi, afin de préparer de loin sa conversion. Paris se tenait encore sur la réserve, soit par un reste de loyalisme envers l'autorité romaine dont le retour demeurait possible à la rigueur, soit par le désir de se soustraire le plus longtemps qu'on pourrait à la souveraineté d'un roi païen. De son côté, Clovis ne pouvait se passer de Paris. Par sa situation insulaire, la vieille cité avait une importance stratégique considérable. Son commerce l'enrichissait. Sa position était plus centrale que celle de Soissons. Elle possédait dans ses murs un palais dans lequel avait séjourné Childéric, et, sur la rive gauche de son fleuve, se dressait cet autre palais plus magnifique qu'avaient habité des empereurs romains. Or, le prestige de la majesté romaine hanta toujours fortement l'esprit des rois barbares ; ils ne se croyaient vraiment les maîtres que quand ils revêtaient les dignités et occupaient les demeures de ceux qu'ils dépossédaient. On comprend dès lors la persévérance que déploya le roi franc pour s'emparer de Paris.

Geneviève est dans la place comme la première au-

1. Ruffin, *Préface aux Vies des Saints.*

torité de la ville, devant laquelle s'effacent toutes les autres. De fait, évêque, prêtres, magistrats, notables, tous se perdent dans son auréole et aucun n'a laissé son nom à l'histoire. On n'agit que par ses ordres ou sur ses conseils, et l'influence morale de la sainte est telle que si Paris résiste, Geneviève doit être considérée comme l'âme d'une résistance que sa parole n'a pas déconseillée et que sa présence autorise et encourage. Ce plan avait-il été concerté avec Remi? On ne saurait l'affirmer. Toujours est-il que le roi païen n'entrera pas dans la cité catholique et que Paris tiendra ses portes closes devant Clovis, comme il fera onze siècles plus tard devant le roi Henri IV encore huguenot. Pourquoi d'ailleurs, en favorisant la résistance, Geneviève n'aurait-elle pas obéi à des vues surnaturelles, comme celles qui l'avaient guidée quand elle dissuada les Parisiens de quitter leur ville à l'approche d'Attila?

L'investissement de la place par Clovis ne pouvait être très étroit, étant donnés les habitudes militaires des Francs et leurs moyens d'attaque. Occupés d'ailleurs à conquérir les provinces et les cités du nord de la Loire, ils se contentèrent d'abord de surveiller les abords de Paris et de multiplier les incursions dans les environs, sans cependant attaquer directement la place défendue par son fleuve, ses murailles et ses habitants en armes. Peut-être aussi Clovis jugea-t-il à propos d'attendre du temps un résultat que la

force ne lui eût pas procuré sans dommage pour son prestige politique. Car il préférait sagement se faire accepter de la population gallo-romaine plutôt que de lui imposer son joug avec trop de rigueur. N'éprouvait-il pas aussi quelque scrupule à pousser les hostilités trop rudement contre une cité qui comptait parmi ses habitants Geneviève, la grande sainte, vénérée de tout le pays?

Malgré les atténuations forcées ou volontaires du siège, Paris n'en vit pas moins ses communications coupées, ses transactions de toute nature entravées, sa batellerie réduite à l'inaction par les barrages que les Francs avaient établis en amont et en aval de la Seine, et, en conséquence, son approvisionnement de plus en plus difficile. On réussissait cependant à prendre parfois en défaut la surveillance des assiégeants et, durant plusieurs années, au prix des sacrifices qu'on devine, Paris put persister dans sa fière résistance.

Vint un moment pourtant où les Francs, à peu près maîtres de toute la Gaule septentrionale, serrèrent de plus près la ville. Les communications avec le dehors furent plus efficacement empêchées. La famine en fut la conséquence. Les circonstances ne commandaient-elles pas enfin aux assiégés de se rendre? Ils se tournèrent vers Geneniève, leur inspiratrice et leur guide; Geneviève ne parla pas d'ouvrir la ville aux Francs. Mais elle se résolut à pourvoir en personne à un ravitaillement de jour en jour plus indispensable. Il ne

fallait pas songer à aller chercher des vivres par les routes de terre. Les assiégeants, qui occupaient toutes les voies de communication, eussent par trop facilement intercepté les convois. Il était plus pratique et plus sûr d'utiliser le cours du fleuve. Mais encore ne pouvait-on penser à descendre en aval. Les méandres de la Seine, en rendant le voyage beaucoup plus long, eussent permis aux Francs d'apercevoir facilement la flotille et de lui barrer le passage, surtout quand des bateaux pesamment chargés auraient à remonter péniblement le courant.

Geneviève se décida à prendre le fleuve en amont et à se rendre en Champagne, où elle était sûre de trouver ce qu'elle désirait. Embarquée, à la grâce de Dieu, avec de hardis bateliers, elle réussit à tromper la surveillance des Francs.

A un endroit peu éloigné de Paris, sans doute, un arbre mettait les barques en péril de chavirer. Les bateliers ne l'ignoraient pas. Il s'agissait probablement d'un arbre planté sur la rive, peut-être incliné lui-même au-dessus de l'eau, et auquel les Francs avaient amarré une espèce de barrage pour gêner la navigation. Quand on fut arrivé à ce passage dangereux, la sainte commanda aux bateliers de s'approcher doucement de la rive. Là elle se mit en prières et leur dit de couper l'arbre. Ils l'attaquèrent aussitôt à coups de hache; les racines finirent par céder et l'arbre s'en alla à la dérive, entraînant avec lui l'obstacle redouté.

Le biographe raconte que deux monstres affreux s'échappèrent alors en répandant une odeur insupportable dont les voyageurs furent incommodés pendant plus de deux heures[1]. Par la suite, aucun naufrage ne se produisit plus en cet endroit.

Après avoir traversé Melun et Montereau, la sainte quitta la Seine à Romilly et remonta l'Aube jusqu'à Arcis. Sa réputation était connue dans toute cette région. Un des chefs de la ville d'Arcis, nommé Pascivus, accourut à elle et la conjura de venir guérir sa femme, paralysée depuis longtemps. Les principaux personnages de l'endroit joignirent leurs instances à celles de Pascivus. Geneviève se rendit au lit de la malade et se mit en prières, suivant son invariable habitude. Elle fit ensuite le signe de la croix sur la paralytique et cette femme, qui n'avait pu se servir de ses membres depuis quatre ans, fut guérie, se leva et se mit à marcher.

Geneviève demanda qu'on réunît des grains à Arcis, puis elle se rendit à Troyes par la route de terre. A l'entrée de cette ville, la multitude accourut au-devant d'elle en lui amenant ses malades, touchant specta-

1. Il se peut que les monstres en question n'aient été que des cadavres d'animaux en putréfaction, arrêtés là par le barrage. Toutefois, on n'a pas le droit de nier péremptoirement que les démons ne soient encore intervenus en cette circonstance pour faire opposition à l'entreprise de la sainte.

cle qui rappelait les réceptions faites au Sauveur dans les bourgades de la Galilée. Elle les guérissait par le signe de la croix. On lui présenta, entre autres, une femme frappée de cécité pendant qu'elle travaillait le dimanche. Elle la guérit par le signe de la croix et l'invocation de la Sainte Trinité, en même temps qu'une jeune fille d'une douzaine d'années affligée du même mal.

Un sous-diacre, témoin de ces merveilles, conduisit à la sainte son propre fils, que les frissons de la fièvre éprouvaient péniblement depuis dix mois. Ce sous-diacre était marié, comme les ministres de son ordre en avaient le droit dans les premiers siècles de l'Église. Geneviève bénit de l'eau, en invoquant le nom du Seigneur, et en fit boire au malade qui fut guéri sur-le-champ.

Ces miracles causèrent à Troyes une vive émotion. Ils inspirèrent une telle confiance en Geneviève qu'on arrachait les franges de son vêtement et qu'on s'en servait pour obtenir des guérisons. Les possédés du démon furent aussi presque tous délivrés.

Ces bienfaits ne contribuèrent pas peu à exciter la générosité des peuples de la Champagne envers les Parisiens. Les vivres furent rassemblés en quantité suffisante. La sainte les fit embarquer à Troyes, d'où la Seine devait les transporter à Romilly. C'est là qu'elle se proposait elle-même de les rejoindre.

Revenue à Arcis-sur-Aube, elle y fit charger ses bateaux avec les provisions qu'on avait recueillies. La femme de Pascivus, vivement reconnaissante de sa guérison, ne voulut la quitter que quand elle remonta en barque.

Il s'agissait de redescendre la Seine jusqu'à Paris, opération délicate, car il fallait échapper à la surveillance des Francs et à toutes sortes de périls. Les onze bateaux qui composaient la flottille de ravitaillement étaient surchargés. Pour les conduire sûrement, il était indispensable de manœuvrer avec autant d'habileté que de prudence, surtout si les vents venaient à souffler violemment contre le courant. De fait, cette dernière éventualité ne tarda pas à se produire.

Voici qu'un jour, en effet, les bateaux sont poussés par la violence du vent contre les obstacles qui encombrent le fleuve. Déjà ils inclinent sur le côté et commencent à faire eau. Les bateliers redoublent d'efforts, mais en vain; la catastrophe est imminente. Geneviève cependant ne se déconcerte pas. Dieu peut-il permettre que tant de peines deviennent inutiles en un instant et que les malheureux affamés de Paris manquent du pain qu'ils attendent? Elle lève les mains vers le ciel et conjure le Christ de venir à son aide. Soudain les bateaux se redressent d'eux-mêmes et reprennent la bonne direction. Un prêtre, nommé Bessus, accompagnait la sainte.

La frayeur avait glacé son sang dans ses veines. A peine le péril est-il écarté que, transporté de joie, il se met à chanter à pleine voix : « C'est le Seigneur qui s'est fait notre aide et notre protecteur, afin de nous sauver. » Tous alors l'imitent et entonnent le cantique *In exitu.*

Les onze bateaux de la flottille échappèrent heureusement aux périls de la Seine et à l'attention des Francs. Dès qu'ils eurent abordé aux rives de l'île parisienne, Geneviève commença ses distributions. Elle le fit avec cette intelligence et cet ordre qu'apportent les saints dans l'exercice de la charité. Aux uns, elle donnait le grain ou la farine, aux autres le pain tout préparé. Elle eut cependant ses privilégiés. Ce furent ces pauvres gens à qui toute ressource manquait depuis longtemps et que la faim avait épuisés. A ceux-là elle accordait des pains entiers, au lieu de la simple ration quotidienne qu'elle faisait distribuer aux moins délaissés. Les compagnes qui l'aidaient dans son ministère de charité, ces vierges qui menaient la vie religieuse sous sa conduite, s'étonnaient de ne pas trouver dans les fours tous les pains qu'elles y avaient mis à cuire. Assez souvent même, la majeure partie de la fournée faisait défaut. Leur surprise cessa quand elles rencontrèrent dans les rues de la cité des pauvres qui emportaient des pains encore chauds et bénissaient Geneviève qui les leur avait remis. Touchante solli-

citude qui s'inspirait si délicatement des prédilections du Sauveur envers les déshérités de ce monde !

On ne peut dire si ce ravitaillement suffit à assurer la subsistance des Parisiens ou si Geneviève eut à prendre d'autres mesures pour assurer la régularité des convois de vivres. L'histoire ne nous informe pas non plus du dénouement de ce long siège. Il est certain que Clovis ne prit pas la ville par la force, comme il dut faire pour Verdun et pour Nantes. Il ne serait pas impossible que, pour ne pas se mettre en opposition violente avec un personnage aussi populaire que sainte Geneviève, il se soit momentanément relâché de ses prétentions et ait attendu une occasion plus favorable pour entrer en maître dans Paris.

Le jeune roi poursuivit ses conquêtes aussi pacifiquement que possible. La population gallo-romaine l'accueillait en général assez aisément. Sa prise de possession se bornait d'ailleurs à l'occupation des anciens domaines du fisc impérial. Le changement paraissait peu considérable, surtout dans un temps où l'instabilité des choses politiques causait tant de bouleversements. Dans les villes, les évêques avaient recueilli presque partout le pouvoir local, tombé en déshérence après la disparition des autorités romaines, et étaient devenus les « défenseurs de la cité ». Mieux à même que tous de comprendre les véritables intérêts du pays, ils in-

clinaient les populations à accepter la souveraineté du roi franc. Dans de telles conditions, l'entente s'établissait assez vite entre conquérants et conquis.

De 486 à 496, Clovis étendit ainsi sa domination d'abord jusqu'à la Seine, puis jusqu'à la Loire. Les Bretons de l'Armorique reconnurent sa suzeraineté et lui payèrent tribut, tout en conservant leurs chefs nationaux. Les deux autres royaumes saliens, qui avaient leurs capitales à Tongres et à Cambrai, tombèrent aussi en sa puissance.

Du Rhin à la Loire, Clovis était le maître. Il ne lui manquait plus que Paris et Geneviève.

CHAPITRE VII

LA MÈRE DE LA PATRIE

Tout en travaillant à affermir son royaume, Clovis se préoccupait de fonder une famille dans laquelle se perpétuât sa royauté. Il voulait une épouse dont le rang fût digne du sien. Ses envoyés visitaient alors les cours burgondes de Lyon et de Genève, avec lesquelles il tenait à entretenir d'amicales relations.

Dans cette dernière ville vivait retirée une jeune princesse appelée Clotilde. Fille du roi burgonde Chilpéric, qui régnait à Lyon, elle avait été élevée par une mère catholique, Carétène, à laquelle ne manquèrent sans doute ni les conseils ni les bénédictions de l'évêque de Vienne, saint Avit. Chilpéric mourut vers 490 ; son royaume fut partagé entre ses deux frères, Gondebaud, qui s'installa à Lyon, et Godegisil, qui résidait à Genève. La mère de Clotilde se réfugia auprès de ce dernier, qui paraît avoir été catholique, tandis que Gondebaud était arien. Les envoyés de Clovis remarquèrent la jeune Clotilde et vantèrent à leur roi

sa beauté et ses mérites. Ravi de pouvoir épouser une princesse de sang royal et donner du même coup un gage de bienveillance à ses nouveaux sujets catholiques, en s'unissant à quelqu'un de leur religion, Clovis demanda Clotilde en mariage.

L'histoire est sobre de détails authentiques sur la manière dont se prépara et se conclut ce mariage. Quant aux légendes dont on a surchargé cet épisode, comme beaucoup d'autres de la vie de Clovis et de Clotilde, il est difficile d'en tirer quelques notions certaines. Toujours est-il que le fait principal se présente à nous avec une importance de premier ordre.

Que pouvaient désirer de mieux Remi et Geneviève, pour préparer la solution de la grave question qui les préoccupait? Que de fois, dans leurs entretiens, ne s'étaient-ils pas dit que le mariage de Clovis avec une princesse catholique servirait merveilleusement les intérêts qu'ils avaient en vue et disposerait, mieux que tout le reste, le jeune roi à une conversion tant souhaitée? Les deux saints ne s'étaient pas arrêtés à des désirs; leurs ardentes prières appelaient depuis longtemps ce résultat. Leur influence put-elle s'exercer au delà de ces limites? Peut-être les avis de l'évêque furent-ils pour beaucoup dans la décision des envoyés de Clovis. Ceux-ci comprenaient des Francs et des Gallo-Romains; car il fallait montrer aux cours burgondes que Clovis ne commandait pas à ses seules tribus germaniques, mais encore à la population cel-

tique qui habitait la Gaule. Ces Gallo-Romains étaient catholiques. Quoi d'étonnant dès lors qu'ils aient partagé les vues de saint Remi, qu'ils aient reçu ses instructions et que leur éloge de Clotilde ait été d'autant plus accentué que la princesse était catholique? Leur choix fut trop heureux pour qu'on ne les félicite pas d'avoir servi en même temps les intérêts de leur prince et ceux de leur foi.

Clovis épousa Clotilde en 492, par conséquent pendant le temps qu'il tenait Paris assiégé. La jeune princesse était âgée alors d'environ dix-sept ans. A la cour de Soissons, elle se montra fervente catholique sans que le roi s'en étonnât. Elle fit baptiser son premier enfant, qui mourut bientôt après, ce qui porta Clovis à croire à une vengeance de ses dieux, puis son second, qui tomba d'abord malade, mais qui survécut heureusement. Clotilde était encouragée et conseillée par l'archevêque Remi, qui lui-même entretenait avec le roi les plus amicales relations, et par l'évêque de Soissons, Principius, frère de Remi. Elle parlait à Clovis de Jésus-Christ. Le prince écoutait, mais s'en tenait là. L'heure de la Providence n'était pas encore arrivée.

On peut dire qu'à cette époque tout ce que la Gaule renfermait de saintes âmes était en prières pour obtenir la conversion du roi franc. Chacun se rendait compte que de cette conversion dépendait tout un avenir de prospérité pour le pays et de sécurité pour

la religion. A Paris, Geneviève se tenait au courant des événements et communiquait assidûment avec son saint ami de Reims. Elle n'était pas la moins ardente à supplier le Seigneur et à le faire invoquer autour d'elle pour le succès de la grande cause. Il lui tardait de voir le roi païen se donner à Jésus-Christ et ensuite entrer à Paris en roi catholique.

En 496, les Alamans, autre peuple d'origine germanique, attirèrent contre eux les armes de Clovis. Ils ne cessaient de menacer, dans l'intention de les franchir, tantôt les frontières des Francs Ripuaires, tantôt celles des Saliens. Pour leur barrer le chemin de Cologne, sa capitale, le roi des Ripuaires, Sigebert, leur livra une grande bataille près de cette ville, à Tolbiac. Clovis entra en ligne à son tour et tomba sur les Alamans dans la vallée du Rhin, en Alsace[1]. Ses troupes, pourtant vaillantes, commencèrent à plier devant la furieuse attaque des ennemis. Clovis entrevit la défaite. Il se souvint alors de ce Christ que lui avait prêché Clotilde ; il l'invoqua sur le champ de bataille et lui promit d'embrasser sa foi s'il lui donnait la victoire. Aussitôt les Francs se rallièrent, redoublèrent d'énergie et forcèrent les Alamans à met-

1. On ne connaît pas le lieu exact où Clovis se rencontra avec les Alamans. C'est au XVIe siècle seulement que l'on commença à identifier cette bataille avec celle de Tolbiac. Pour être populaire, cette identification n'en est pas mieux fondée. Voir G. Kurth, *Clovis*, p. 314.

tre bas les armes et à se soumettre. Clovis devint le chef de ces derniers, à la place de leur roi qui avait péri dans la mêlée, et une partie de l'Alamanie porta désormais le nom de Franconie.

Fidèle à sa promesse, le roi franc, en revenant d'Alsace par Toul, pria l'évêque de cette ville, saint Waast, de l'accompagner jusqu'à Reims, afin de l'initier plus complètement à la doctrine catholique. Saint Remi acheva l'œuvre, et, le 25 décembre 496, à la grande joie de Clotilde et de toute la Gaule chrétienne, Clovis reçut le baptême avec trois mille de ses Francs.

Cet événement fut fécond en heureuses conséquences pour l'avenir du pays gaulois. Les esprits réfléchis de l'époque en saisirent la haute portée avec une précision remarquable. La population catholique de la Gaule septentrionale accepta plus volontiers que jamais la domination franque. Celle de la Gaule méridionale aspira dès lors à passer du joug des rois ariens de Burgondie et d'Aquitaine sous celui de Clovis. Le royaume franc devint le principal point d'appui de l'Église, et les Francs, les premiers convertis à la vraie foi parmi les barbares, méritèrent à la nation qu'ils fondèrent le titre glorieux de « fille aînée de l'Église ». Enfin, tandis que les autres barbares, paralysés par l'arianisme, voyaient leurs entreprises frappées de stérilité et ne fondaient rien de durable, les Francs, baptisés catholiques, établirent un royaume qui subsiste encore.

Le baptême de Clovis comblait tous les vœux de Geneviève et couronnait sa longue carrière de prières et de dévouements. Le peuple de Paris partagea les sentiments de la sainte. « Le 25 décembre 496, Reims annonça le baptême de Clovis et les portes de Lutèce s'ouvrirent aux Francs[1]. » Dans quelles conditions s'ouvrirent-elles ? Le biographe de la sainte n'en dit même pas un mot, tant il lui paraît naturel qu'une résistance, motivée surtout par le paganisme du roi franc, prenne fin d'elle-même sitôt que ce roi est devenu catholique.

Dès l'année 497, Clovis vint à Paris comme dans son domaine incontesté et établit sa résidence au palais des Thermes. Il venait d'atteindre sa trentième année et Clotilde ne comptait guère que vingt-deux ans. Geneviève en avait alors soixante-quatorze. Elle était donc comme une aïeule auprès des deux jeunes souverains et la sainteté de sa vie ajoutait encore à la majesté de sa vieillesse.

Clovis et Clotilde connaissaient Geneviève de réputation. Saint Remi n'avait pas manqué de leur parler de sa sainte amie et de la leur représenter comme la meilleure tutelle de leur royauté. Clovis se rappelait les sentiments qu'avait eus pour elle son père Childéric ; depuis que lui-même était devenu chrétien, il se rendait mieux compte de l'ascendant exercé

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, t. III, p. 387.

par cette humble religieuse, dont Dieu s'était plu à faire la plus haute personnalité de Paris, la bienfaitrice et la gardienne du peuple, la messagère même de sa Providence. Les Parisiens étaient fiers de Geneviève, et ils purent croire, sans trop d'orgueil, qu'en accueillant Clovis au milieu de leur cité, ils lui donnaient plus qu'ils ne recevaient de lui.

Combien dut être émouvante pour les jeunes souverains leur première entrevue avec la sainte! Ils avaient vu Remi, le pontife du Seigneur, dans toute la majesté de son sacerdoce. Clovis avait souvent affronté ses ennemis en armes, et il n'avait pas tremblé. Devant Geneviève dont la prière avait écarté les hordes d'Attila, dont la sainteté avait opéré tant de miracles, dont la vaillance avait tenu si longtemps les Francs en échec aux portes de Paris, dont la noble vieillesse avait quelque chose de surhumain, Clovis et son épouse se seraient sentis pénétrés d'une crainte religieuse, si la douceur et la maternelle bonté de l'illustre vierge ne leur eussent inspiré dès le premier jour des sentiments de confiance toute filiale.

Clovis, désormais fils du Christ par le baptême et ami de Geneviève, devant laquelle tout s'inclinait dans le pays, vit toutes les difficultés se résoudre peu à peu. Il ne tint pas rigueur aux Parisiens du retard qu'ils avaient mis à lui ouvrir leur cité; il comprenait les motifs de leur conduite. De son côté, Geneviève jouissait du triomphe du Christ, qui venait

de conquérir les Francs là même où ils montraient le plus de fierté, sur un champ de bataille, et du triomphe des Francs, qui venaient d'écrire si glorieusement, avec l'aide du Christ, la première page de l'histoire d'une grande nation. Dans ce triomphe, à vrai dire, il n'y avait pas de vaincus, puisque les vieux Gaulois pouvaient enfin saluer en leurs maîtres des frères en Jésus-Christ. Braves eux-mêmes, autant que les nouveaux venus, doués d'une plus grande finesse, de plus de suite dans les idées, de plus de patience au travail, ils avaient été des premiers à reconnaître la vérité de l'Évangile, et la générosité celtique s'était illustrée à jamais en soutenant au martyre, non seulement d'intrépides guerriers, mais des vieillards, des femmes, des vierges, des enfants et d'humbles servantes comme Blandine de Lyon. La goutte de sang barbare que les Francs versèrent dans les veines de la vieille Gaule réveilla en elle l'esprit d'initiative et les vertus guerrières dont l'avait dotée la Providence. Elle laissera aux Francs la brutalité germanique, dont elle adoucira peu à peu la rudesse, et quelques siècles plus tard le Gaulois montrera au monde, en la personne de saint Louis, le type achevé du Celte chrétien. Telle était l'œuvre que préparaient de loin, sous le regard de la Providence, Clovis, le Franc, et Geneviève, la Gauloise.

Encouragé par ses premiers succès et secrètement appelé par les vœux des Gallo-Romains catholiques

asservis au joug des princes ariens, Clovis promena ses armes dans toute la Gaule. Il assujettit les Burgondes à sa suzeraineté, et, en 507, à la bataille de Vouillé, près de Poitiers, vainquit le roi des Wisigoths, Alaric II, qui périt dans le combat. Cette victoire le rendit maître de toute la Gaule, jusqu'aux Pyrénées. La Provence et la Narbonnaise restèrent seules aux mains des Ostrogoths d'Italie.

Pendant ces guerres, la reine Clotilde demeurait les hivers à Paris, au palais des Thermes, et les étés dans les villas royales. Elle s'occupait de l'éducation de ses enfants, Clodomir, né deux ans avant la conversion du roi, puis Childebert, Clotaire et une fille du même nom que sa mère. Sa cour était le rendez-vous des plus illustres et des plus saints personnages. L'archevêque de Reims y venait de temps en temps visiter la pieuse reine. Mais c'est Geneviève que Clotilde aimait à entretenir le plus volontiers. La vénérable vierge, alors octogénaire, se prêtait de la meilleure grâce aux désirs de la jeune reine. Malgré la différence de leur âge et de leur origine, une tendre affection les unit bientôt l'une à l'autre, affection qui revêtait chez Geneviève la sollicitude et le dévouement d'une mère, chez Clotilde la déférence et la confiance d'une enfant trop heureuse de trouver à ses côtés un appui si manifestement providentiel.

Cette dernière n'avait pas encore atteint la perfection chrétienne à laquelle Dieu devait la conduire

plus tard par le rude chemin de l'épreuve. Geneviève, accoutumée de longue date à la pratique des vertus les plus éminentes, travaillait doucement au progrès spirituel de la jeune âme qui se confiait à elle. Elle lui enseignait le grand amour du Seigneur Jésus, que Clotilde ne demandait qu'à accroître dans son cœur, la douceur envers les humbles et les petits, la patience en face des injustices, la soumission à la Providence et la résignation dans les maux de la vie. Ces leçons n'étaient pas superflues; car, de féroces passions couvaient encore au cœur de ces barbares convertis de la veille, et Clotilde était appelée à en souffrir cruellement. Parfois, le visage de Geneviève s'assombrissait, quand elle voyait autour de leur mère les quatre jeunes enfants de Clovis. Elle entrevoyait sans doute les sanglantes tragédies de l'avenir. Alors elle faisait sur eux ce signe de croix auquel répondaient les bénédictions du ciel et leur souhaitait du moins d'atteindre aux joies meilleures de l'autre vie. Elle aimait à s'entretenir avec Clotilde de ce royaume franc qui venait de se fonder; mais plus volontiers encore elle lui parlait du royaume du ciel pour l'exciter à le conquérir de haute lutte. C'est ainsi que peu à peu Geneviève acheminait à sa pleine maturité la vertu de Clotilde.

Plus fréquemment encore qu'avant le siège de Paris, la sainte se rencontrait avec le grand archevêque de Reims. Clovis, qui la révérait de plus en

plus à mesure qu'il la connaissait davantage, tint à faciliter ses pieux pèlerinages. Il lui donna, sur le chemin de Paris à Reims, les villas de Crugny et de La Fère, qu'elle légua elle-même ensuite à saint Remi et dont celui-ci fait mention dans son testament. Il est probable que la sainte possédait aussi un pied-à-terre à Reims. Il dut être situé dans le faubourg, sur la route de Paris, près de l'endroit où, dès le VIIe siècle, on constate l'existence d'une église de Sainte-Geneviève des Champs. Non loin de là s'élève encore aujourd'hui une autre église en l'honneur de la sainte.

Les cordiales relations que le couple royal entretenait ainsi avec elle profitaient à l'autorité de Clovis. Les populations acceptaient sans arrière-pensée un pouvoir qui s'inclinait si respectueusement devant la sainte qu'elles aimaient tant. L'adhésion de Geneviève, surtout après la longue résistance du siège, servait de garantie à toutes les fidélités. Autorisés d'un tel exemple, tous regardaient comme placés par la Providence même entre les mains de Clovis les intérêts sacrés de leur pays et de leur religion. Ainsi s'accusait de plus en plus nettement la mission des trois saints personnages qui prirent part à l'inauguration du nouvel ordre de choses dans les Gaules, Remi, Clotilde et Geneviève.

Remi, c'est le grand évêque placé par Dieu à l'avant-garde du pays gaulois, pour faire bon accueil

aux Francs et leur servir d'introducteur dans l'Église. Il comprend que l'avenir de la Gaule est entre leurs mains; aussi il souhaite leur conversion et y travaille par les moyens qui sont en son pouvoir. Quand le Christ a fait son œuvre sur le champ de bataille, Remi la complète au baptistère de Reims. Il est la personnification de l'Église catholique qui travaille au salut des nations et ouvre son sein maternel aux barbares, pour les introduire dans cette idéale fraternité des peuples qui s'est appelée la chrétienté.

Clotilde, cette fleur catholique éclose au milieu du champ de l'hérésie, a la noble mission d'exercer une influence intime et personnelle sur Clovis, pour le préparer à invoquer un jour le Christ et à devenir son serviteur. Clotilde prie, parle, et surtout montre le catholicisme en action dans sa conduite. La fermeté accompagne sa douceur. Ses vertus étonnent et charment Clovis, et finalement, c'est au Dieu de Clotilde qu'il a recours. Épouse et mère, Clotilde est la démonstration vivante de ce que peut une chrétienne dans la famille.

Geneviève est la vierge qui a renoncé pour Dieu aux joies du foyer et à qui Dieu donne pour famille un peuple tout entier. Favorisée d'une longévité peu commune, elle appartient à la fois à la Gaule romaine, dont elle voit les dernières années, et à la Gaule franque, qui commence sous ses yeux. Elle sert de trait d'union entre l'une et l'autre; car elle n'est pas

placée là par Dieu en simple spectatrice, mais en mandataire chargée de transmettre à la nation naissante la foi catholique de la nation qui disparaît. Là est sa mission particulière. Geneviève est la dernière sainte gauloise ; toute sa vie s'emploie à rendre la foi assez inébranlable dans l'âme des Gallo-Romains, pour qu'ils puissent la garder et même la faire partager aux nouveaux venus. Elle est la première sainte française ; elle ne permet au nouveau royaume de s'établir sur le vieux sol à titre définitif que quand ses maîtres sont devenus chrétiens et enfants de l'Église.

Noble mission, qui permet de saluer en Geneviève la mère de la patrie. Cette patrie, encore un peu informe à son berceau, prendra corps avec le temps et deviendra un jour le plus beau royaume de la terre. Mais à cette patrie, qui naît glorieusement et que Dieu fera vivre de longs siècles, il faut une âme, et cette âme, n'en déplaise à ceux qui voudraient faire de l'histoire elle-même la complice de leur apostasie, c'est la foi catholique. Geneviève a été suscitée de Dieu pour veiller sur cette âme, la conserver vaillante et fidèle, et la transmettre au jeune royaume franc.

Là est la gloire inaltérable de Geneviève et la raison d'être de ce titre de « Patronne de Paris et de la France » que nos pères lui ont décerné. Dans les grands événements de l'histoire de l'Église, nous voyons souvent

travailler à l'œuvre de Dieu tantôt une mère chrétienne et tantôt une vierge. Ici, la mère, c'est Clotilde, qui tient le cœur de Clovis et le prépare pour le Christ; mais à la vierge, à Geneviève, comme plus tard à Jeanne d'Arc, Dieu réserve le rôle principal dans la naissance ou la résurrection de la grande nation catholique.

Geneviève vécut une quinzaine d'années dans le voisinage de Clotilde. Quant à Clovis, la guerre le tenait souvent éloigné de Paris. Avant d'entreprendre sa campagne d'Aquitaine et à la prière de sa femme et de Geneviève, il entreprit l'érection d'un monument commémoratif de son appel à la vraie foi et des grâces de toute espèce qu'il avait reçues depuis sa conversion. Le biographe de la sainte dit que le roi franc, bien que rendu redoutable par ses exploits, était animé d'une grande affection envers la bienheureuse vierge. A sa prière, il délivrait les prisonniers et faisait grâce de la vie aux coupables. Pour déférer avec honneur à sa demande[1], ajoute-t-il, Clovis entreprit de bâtir une basilique.

L'endroit choisi fut ce mont Leucotitius qui s'élevait à l'est du palais des Thermes. Le roi tint à dé-

1. Quelques auteurs se sont mépris en traduisant « en son honneur », ce qui supposerait sainte Geneviève déjà disparue de ce monde. Le texte latin dit seulement « par honneur pour elle », c'est-à-dire pour répondre honorablement à la demande qu'elle adressa.

limiter suivant la vieille coutume franque l'emplacement qu'occuperait l'édifice. Arrivé sur le terrain indiqué, il lança devant lui sa terrible francisque, qui avait abattu tant d'ennemis, et prit ainsi possession du sol. Le travail fut aussitôt commencé. L'église devait porter le vocable des saints apôtres Pierre et Paul. En choisissant ces illustres patrons, Clovis et celles qui l'inspiraient voulaient rattacher le nouveau royaume aux fondateurs de l'Église et au centre de la catholicité. Le monument mesurait deux cents pieds de longueur et de cinquante à soixante de largeur. On éleva en avant un triple portique, décoré de peintures représentant les patriarches, les prophètes et les martyrs. L'intérieur de la basilique fut lambrissé et orné de peintures et de mosaïques. Clovis fit les choses royalement ; il tenait à transmettre à la postérité un témoignage de sa foi en Jésus-Christ, de son dévouement à l'Église et de sa reconnaissance envers les saintes âmes de la terre dont les prières lui avaient obtenu la grâce de la conversion.

Il n'eut malheureusement pas la joie de voir son œuvre achevée. Comme ses ancêtres, il mourut prématurément, à l'âge de quarante-cinq ans, le 27 novembre de l'année 511. On l'inhuma dans la crypte de la basilique en construction.

Geneviève le pleura. Elle mêla ses larmes à celles de la reine Clotilde, qui restait veuve à l'âge de trente-six ans. Pour la consoler, elle lui prodigua les encou-

ragements de sa foi et les témoignages de sa tendresse. Mais au premier deuil de la monarchie allait s'en ajouter un autre dont le pays tout entier serait encore plus profondément ému.

Sainte Geneviève avait quatre-vingt-neuf ans et touchait au déclin de sa glorieuse vie. Sa mission était d'ailleurs remplie. Le royaume chrétien existait maintenant tel qu'elle l'avait entrevu dans ses visions et, du premier coup, il atteignait à peu près les frontières qu'il devait conserver durant de longs siècles. La sainte pouvait donc à bon droit chanter son *Nunc dimittis*.

Ce dut être grand émoi dans Paris et dans toute la région d'alentour, quand on sut que la sainte allait quitter ce monde. De toutes parts on accourait pour apercevoir une dernière fois celle qu'on révérait et qu'on aimait comme une mère. Chacun voulait recevoir une bénédiction suprême, obtenir d'elle un regard, peut-être assister à son départ pour la patrie céleste. La vénérable vierge se prêtait aux désirs de ses enfants bien-aimés. Elle avait une pensée pour tous, surtout pour les plus pauvres dont elle avait toujours fait ses privilégiés. Elle transmit ses dernières recommandations aux vierges qui vivaient en sa compagnie. Elle se tenait unie, le jour et la nuit, aux prières que les prêtres faisaient dans son humble cellule et elle reçut les sacrements de l'Église avec la ferveur qu'elle apportait d'ordinaire dans tous ses actes religieux. Elle

revit plusieurs fois à son chevet la reine Clotilde en deuil, doublement éprouvée par le coup qui venait de la frapper et par celui qui la menaçait. Elle la bénit affectueusement et, par-dessus la tête de la première reine, bénit sans nul doute le cher pays de France et cette nation tant aimée dont le berceau allait lui servir à elle-même de tombeau. Enfin le 3 janvier 512, cinq semaines à peine après la mort du roi Clovis, Geneviève rendit son âme à Dieu. Elle s'éteignit doucement comme le flambeau qui s'est consumé tout entier devant le Seigneur.

La consternation fut immense dans la cité. Mais à la tristesse se mêlait un sentiment de confiance. On savait que la protectrice du pays ne quittait la terre que pour entrer au ciel et que du séjour éternel elle ne cesserait de veiller sur ses enfants. Ses funérailles furent moins un deuil qu'un triomphe. L'affection de Clotilde et la reconnaissance du peuple assignèrent une place à ses glorieux restes auprès de la tombe royale, dans la crypte de la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul. On ne la mit pas dans le caveau qui s'étendait sous la nef et où devaient venir dormir les princes mérovingiens, mais au-dessous même de l'emplacement du maître-autel. Ce n'était pas à une femme ordinaire, c'était à une sainte, à la patronne de la cité, à la mère de la patrie que l'on entendait décerner ce suprême honneur.

Pendant que les fils de Clovis se partageaient son

royaume, la reine Clotilde poursuivit la construction de la basilique. Dans la crypte, où la mort avait déjà couché le roi son époux et sa sainte amie, elle ménagea une place honorable aux restes de l'évêque Prudence, retrouvés dans l'antique nécropole du mont. Auprès de l'édifice sacré, elle construisit des dépendances pour l'habitation des prêtres appelés à desservir l'église. Ces prêtres furent des chanoines ou clercs réguliers réunis en communauté, comme ceux que saint Augustin avait jadis rassemblés autour de lui à Hippone. Ils vécurent sous la règle rédigée par le saint docteur. Une communauté de ce genre prospérait à Reims, sous la conduite de saint Remi. Les avis du vénérable archevêque ne furent sans doute pas étrangers à la fondation du mont Leucotitius.

Un domaine temporel fut libéralement assigné à la nouvelle fondation. Il provenait en grande partie du douaire de la reine elle-même. Il comprenait le territoire planté de vignes qui s'étendait autour du mont, entre la Seine et la Bièvre, les terres de Nanterre, de Rosny, de Vanves, de Bagneux, de Choisy, de Jossigny, et une ferme en Bourgogne. Grâce au revenu de ces donations, les clercs n'eurent à se préoccuper que de la prière et du service de la basilique.

Lorsque l'église fut terminée, saint Remi vint lui-même en faire la consécration, sous le vocable des saints apôtres Pierre et Paul, dont on avait demandé des reliques au pontife de Rome.

Quand sainte Geneviève eut disparu, la dévotion ne fit que s'accroître envers elle. On venait à son tombeau pour implorer son assistance, comme naguère on se présentait à elle pour obtenir toutes sortes de faveurs. Des bienfaits spirituels et des guérisons corporelles récompensèrent la foi des solliciteurs. Le biographe de la sainte, qui écrit en 530, raconte deux miracles plus éclatants opérés à son tombeau, la guérison d'un jeune homme, nommé Prudent, qui souffrait cruellement de la pierre, et celle d'un Goth qui, à travailler le dimanche, avait gagné une paralysie des deux mains.

Il est vraisemblable que ces deux miracles ne sont pas les seuls qu'on ait obtenus en une période de dix-huit ans. Beaucoup d'autres ont dû se produire dans les premiers temps qui ont suivi la mort de sainte Geneviève, alors que Dieu voulait consacrer, par des témoignages surnaturels, le culte rendu à sa servante. Mais la réserve du narrateur nous montre avec quelle conscience il a écrit. Malgré son désir de glorifier Geneviève, il ne raconte que ce qu'il sait de source certaine. Il aime mieux se taire que de reproduire des récits dont il n'a pu contrôler la vérité. Du reste, les choses se passaient au tombeau de la sainte de la même manière qu'aujourd'hui. Bon nombre de grâces spirituelles ou temporelles s'obtenaient sans qu'on prît soin d'en constater le caractère plus ou moins miraculeux.

Clotilde venait, comme les gens du peuple, s'agenouiller au tombeau de Geneviève et une douce affection continuait à l'unir à celle qui lui avait montré le chemin de la sainteté. C'était encore à sa sainte amie qu'elle demandait conseil dans les soucis de son veuvage ; c'était de ses exemples qu'elle s'inspirait dans la pratique des œuvres de piété et de charité. C'est dans la même crypte qu'elle allait avoir à déposer successivement les êtres qui lui étaient le plus chers en ce monde.

En 531, elle y conduisit les restes mortels de sa fille Clotilde, que ses frères avaient eu l'imprudence de marier à Amalaric, roi des Wisigoths d'Espagne. Pour garder sa foi catholique, cette pieuse princesse eut à subir toutes les brutalités du roi arien, et elle finit par y succomber.

Clodomir, l'aîné des fils de Clovis, avait péri peu de temps auparavant au cours d'une expédition en Burgondie. Il laissait trois orphelins, Théodebald, Gunther et Clodoald, que la reine Clotilde entourait d'une tendre affection. Les deux autres fils de Clovis, Childebert et Clotaire, convoitaient l'héritage de ces enfants. Ils parlèrent de les enfermer dans un cloître et d'en faire des moines. « J'aime mieux les savoir morts que tondus ! » s'écria imprudemment Clotilde, sous l'empire d'un de ces préjugés barbares dont sa piété n'avait encore pu se défaire. Ces paroles furent prises à la lettre. Les deux aînés furent massa-

crés par leurs oncles avec une sauvagerie révoltante. Le plus jeune, Clodoald, à peine âgé de cinq ans, fut dérobé à la fureur des assassins, et plus tard se sanctifia dans cette vie du cloître que son aïeule avait redoutée pour lui. On l'honore sous le nom de saint Cloud. Les corps de Théodebald et de Gunther vinrent prendre rang dans la crypte royale, auprès des restes de leur grand'père et de leur tante. C'était en l'année 532.

Ce drame sanglant bouleversa l'âme de Clotilde. Elle ne voulut pas rester plus longtemps dans une ville où ses fils s'étaient si misérablement comportés. Elle s'éloigna de Paris et se retira à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, afin de chercher en Dieu la paix et la consolation que les hommes lui refusaient. Mais là, plus que jamais, la pensée de Geneviève lui fut familière; car, pour sanctifier son veuvage, Clotilde voulut embrasser cette vie religieuse dont elle avait admiré la perfection dans sa sainte amie. Geneviève attirait Clotilde après elle au parfum de ses vertus.

Les sauvages convoitises qui mirent plus d'une fois les armes aux mains de Childebert et de Clotaire troublèrent encore la retraite de la pieuse veuve. Elle persévéra néanmoins dans la prière, l'humilité et la soumission à la volonté de Dieu. Elle survécut trente-trois ans à sainte Geneviève et mourut saintement, à l'âge de soixante-dix ans, le 3 juin 545. Sa glorieuse dépouille fut ramenée à Paris et inhumée

dans la crypte de la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Mais, dans ce caveau des rois, ce fut la royauté pacifique de Geneviève, ce furent son nom et son souvenir qui éclipsèrent tous les autres. « Ce nom, le plus populaire de tous ceux du vi^e siècle, se communiqua au monastère et à la montagne elle-même. Du haut de sa colline, Geneviève fut la patronne de Paris adolescent; de là, comme un phare tranquille et lumineux, sa pure et touchante mémoire brilla sur la grande ville qu'elle aimait, et sur la dynastie dont le fondateur reposait à son ombre comme un client fidèle et respectueux. Aucune gloire française n'est composée de rayons plus purs; aucune n'a pénétré à une telle profondeur dans l'âme du peuple, pas même celle de Jeanne d'Arc, cette Geneviève du xve siècle, sœur cadette de la vierge de Paris. Quoi d'étonnant si, dès les premières générations après sa mort, elle était pour la foule la seule habitante du mont Lutèce, tandis que le tombeau de Clovis, isolé de la série des sépultures royales qui s'alignaient à Saint-Denis, s'oubliait peu à peu et ne fut bientôt plus connu que des moines qui le gardaient[1]! »

Quant à sainte Clotilde, elle « reposa dans la splendeur qui jaillissait du tombeau de sa sainte amie. La fille des rois prit sa place dans la tombe à côté de la

1. G. Kurth, *Clovis*, p. 575.

fille du peuple, et l'auréole sacrée réunit dans la mort comme dans la vie deux âmes sœurs, entre lesquelles les vaines distinctions sociales de ce monde ne subsistaient plus. La gloire de la reine ne fut pas éclipsée par la gloire plus éclatante de la vierge. Clotilde ne cessa d'être pour ainsi dire associée aux honneurs dont sainte Geneviève était l'objet[1]. »

Ce ne fut pas seulement sainte Clotilde que Dieu appela à suivre le chemin de la sainteté sur les traces de sainte Geneviève. Par une attention délicate de la Providence, qui rend plus attachante encore la douce figure de la Patronne de Paris, cette première sainte de France avait réuni en sa personne les principaux traits de nos grands saints nationaux. Elle a quelque chose du zèle apostolique de Remi et des autres évêques qui ont fait la France « comme l'abeille fait sa ruche ». Appelée à exercer une influence sur les destinées de son pays, elle a inauguré la politique de saint Louis, celle qui veut la grandeur de la France par le règne du Christ. Elle a travaillé à cette noble cause avec une énergie virile, comme le fera plus tard moins longuement, mais plus brillamment et aussi saintement, sa sublime et vaillante sœur, Jeanne d'Arc. Elle a les vertus royales de Clotilde et de Bathilde, les vertus religieuses de Radegonde, de Jeanne de Valois, de Jeanne de Chantal, la mortification d'une

1. G. Kurth, *Sainte Clotilde*, p. 146.

sainte Colette, le tendre amour d'un saint Bernard et d'une bienheureuse Marguerite Marie pour le Seigneur Jésus, la dévotion d'un saint Benoît Labre pour les sanctuaires vénérés, le dévouement d'un saint Landry pour les malades, d'un saint Jean de Matha pour les prisonniers, l'incomparable tendresse pour les pauvres d'un saint Vincent de Paul qui, à douze siècles de distance, ressemble si étroitement à sainte Geneviève qu'on les croirait frère et sœur.

Sainte Geneviève a aussi inauguré dans notre pays le rôle social de la femme chrétienne et surtout de la vierge qui se consacre à Dieu pour se donner plus complètement aux déshérités et à tous ceux qui souffrent. Pendant des siècles, « le rôle des femmes chrétiennes était quelque chose d'analogue à celui des anges gardiens; elles pouvaient conduire le monde, mais en restant invisibles comme eux[1]. » Elles demeuraient confinées au manoir du chevalier ou derrière les grilles du cloître. Saint François de Sales voulut les faire sortir, mais n'y réussit point. Saint Vincent de Paul l'entreprit à son tour et mena l'œuvre à bonne fin. Il prit la vierge chrétienne et la jeta au milieu du monde pour seconder l'action du prêtre, exercer la charité, travailler au progrès de la religion et de la civilisation, en un mot reproduire Geneviève avec l'ampleur et la liberté de son zèle.

1. Ozanam, *Civilisation au* v^e *siècle*, xive lec., p. 93.

Depuis lors, la fille de charité, les vierges et les femmes chrétiennes qui s'inspirent de la même pensée d'apostolat, remplissent le monde. Dans tous les pays on les rencontre près de la crèche de l'enfant trouvé, au chevet du malade, dans l'asile du vieillard, dans la classe de l'écolier ou la salle du dispensaire, dans tous les réduits de la misère ou de l'ignorance, sur tous les grands chemins du monde, inspirant à tous le respect et la confiance, semant partout l'amour de l'Église catholique et l'estime de la France. A celui qui demande : Quelle est cette femme ? on répond toujours : C'est une catholique, et presque toujours : C'est une Française. C'est donc à double titre une sœur de Geneviève, une femme d'une lignée que les autres nations n'ont pas eu l'honneur de produire.

CHAPITRE VIII

LA BASILIQUE ET L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE

Le premier historien des Francs, saint Grégoire de Tours, qui écrivait dans le dernier tiers du VIe siècle, parle ainsi de sainte Geneviève : « Dans la basilique des Saints Apôtres est inhumée sainte Geneviève. Pendant sa vie mortelle, son pouvoir fut si grand qu'elle ressuscita un mort. Il arrive fort souvent que les prières faites à son tombeau sont exaucées ; plus souvent encore, les malades qui souffrent des fièvres y obtiennent la guérison par sa puissante intercession[1]. »

C'était donc Dieu lui-même qui, en exauçant les prières faites près de ce tombeau, dirigeait vers la sainte le courant de la piété populaire. Cette source de grâces se mit à couler si régulièrement et avec tant d'abondance que sainte Geneviève ne tarda pas à devenir le personnage le plus important de la basi-

1. *De la gloire des confesseurs*, 91.

lique royale. Dès le premier tiers du IXe siècle, on commença même à donner son nom à la basilique; dans certains documents, ce nom est associé à celui des Saints Apôtres, mais bientôt ces derniers disparaissent devant le nom de Geneviève. Cette substitution était naturelle. Saint Pierre et saint Paul sont incontestablement de plus grands saints qu'elle. Mais il est dans l'ordre que les saints reçoivent des honneurs plus marqués dans le pays où ils ont vécu, qu'ils occupent la première place dans l'église qui possède leurs restes et dans laquelle leur protection s'exerce avec plus d'éclat. Au XIIe siècle, le pape Eugène III ne donne pas d'autre nom à la basilique que celui de Sainte-Geneviève.

Il était d'usage, dès les premiers siècles chrétiens, d'entretenir des lampes allumées sur la tombe des martyrs et des saints plus illustres. On en signale en particulier sur les tombes de saint Martin et de saint Remi. Le tombeau de sainte Geneviève eut aussi la sienne, que la piété des Parisiens entretenait avec le plus grand soin. Les malades se faisaient apporter de l'huile de cette lampe et s'en servaient pour obtenir leur guérison.

Ce tombeau, dans lequel le corps de la sainte reposait sur une dalle de pierre, ne cessait point de recevoir la visite des fidèles. Vers l'an 630, cent dix-huit ans après la mort de la sainte, on entoura cette glorieuse sépulture d'une décoration plus somptueuse.

Saint Éloi employait alors son talent d'orfèvre à l'honneur des saints. Il avait fabriqué de magnifiques ouvrages pour recouvrir les sépulcres de saint Denis, de saint Martin, de saint Germain et de plusieurs autres encore. Il n'oublia pas la Patronne de Paris et surmonta son tombeau d'une riche décoration dans laquelle entrèrent les pierreries et les métaux précieux[1].

Pendant les deux siècles qui suivirent, la paix régna autour de la basilique et le peuple y continua ses dévotions accoutumées. Mais à partir de la seconde moitié du IXe siècle, il cessa d'en être ainsi. A la faveur des rivalités des princes francs, des guerres qu'ils se firent entre eux et qui épuisèrent leurs forces, et de la division de l'héritage de Charlemagne en trois royaumes presque réduits à l'impuissance, à la suite de la bataille de Fontanet, en 841, les Normands commencèrent à s'établir sur les côtes de France. Ces barbares, d'origine scandinave, n'avaient pas pris part aux invasions des IVe et Ve siècles. Ils arrivaient maintenant à leur heure. Habitués à

1. Rien n'autorise à dire que les ossements de sainte Geneviève furent alors exhumés et placés dans une châsse portative. L'œuvre de saint Éloi ne fut pas une châsse, mais un revêtement plus artistique du tombeau qui resta en place. Saint Éloi fit pour sainte Geneviève ce qu'il avait fait pour saint Martin, dont « il recouvrit le sépulcre d'un merveilleux ouvrage d'or et de pierres précieuses ». S. Ouen, *Vie de saint Éloi*, I, 32; II, 67.

tenir la mer, ils descendaient des côtes scandinaves sur de simples barques, s'établissaient à l'embouchure des fleuves et en remontaient le cours avec des flottilles de plusieurs centaines de bateaux. Païens et pillards, ils s'attaquaient de préférence aux églises et aux monastères. Ils rançonnaient et ruinaient les villes et les villages, non seulement au bord des fleuves, mais même à une grande distance de leurs barques qu'ils abandonnaient pour monter sur des chevaux saisis dans le pays.

L'année même de la bataille de Fontanet, ils établirent une station dans l'île d'Oissel, près de Rouen, qu'ils avaient pris et pillé, et saccagèrent l'abbaye de Jumièges, dont les moines s'enfuirent avec leurs reliques et leurs objets les plus précieux. En 845, ils remontèrent pour la première fois la Seine jusqu'à Paris. La basilique et l'abbaye de Sainte-Geneviève, situées hors de la ville, ne pouvaient être défendues contre les rapaces envahisseurs. Aussi, à leur approche, les chanoines se hâtèrent-ils d'exhumer les restes de la sainte et de les placer dans un coffre, pour soustraire au moins à ces barbares leur plus précieux trésor. Ils emportèrent les reliques d'abord à Athis, l'un de leurs domaines. De là, pour plus de sûreté, ils franchirent la Seine, et les déposèrent à Draveil, autre propriété qu'ils devaient à la munificence du roi Dagobert. Les Normands pillèrent et massacrèrent tout ce qui tomba sous leurs mains.

Mais ils essayèrent en vain d'incendier les basiliques de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain de Paris. Le roi Charles le Chauve ne sut protéger que l'abbaye de Saint-Denis et, ne pouvant compter sur l'assistance des seigneurs, divisés les uns contre les autres, acheta à prix d'argent la retraite des pirates. La châsse de sainte Geneviève fut alors rapportée et placée dans la basilique supérieure.

En 850, les Normands reparurent et la châsse dut reprendre le chemin de Draveil. Dans une troisième invasion, en 857, les pirates réussirent à incendier la basilique construite par Clovis. La châsse avait été mise en sûreté dans un domaine de l'abbaye, à Marisy, à une vingtaine de lieues de Paris, sous la protection de la forteresse de la Ferté-Milon. Elle y demeura cinq ans, pendant que les différentes milices de France se réunissaient pour repousser les barbares et les assiéger, d'ailleurs sans succès, dans leur île d'Oissel.

La châsse de sainte Geneviève, partout où elle paraissait, excitait la piété des populations et devenait pour elles le gage de nombreux bienfaits. La sainte semblait vouloir consoler son peuple des maux que lui causaient les invasions périodiques. Un des clercs de l'abbaye, qui accompagna la châsse dans ses diverses translations, a écrit le récit des miracles opérés, soit au tombeau de la sainte, soit au passage de ses reliques. C'étaient toujours des possédés délivrés

du démon, des malades ou des infirmes guéris de leurs souffrances.

Quand la sécurité fut revenue dans le pays, en 863, on ramena les reliques de Marisy. Leur retour fut comme une marche triomphale par Mareuil-sur-Ourcq, Lisy-sur-Ourcq, Try-le-Bardou et Rosny. Dans ces localités le culte de sainte Geneviève s'est conservé avec une particulière fidélité. Tout le peuple de Paris se porta au-devant de la châsse, et celle-ci fut replacée avec honneur dans la basilique, que l'on avait restaurée le mieux possible.

On n'en avait malheureusement pas fini avec les invasions normandes. Le 25 septembre 885, leur chef, Sigefried, remonta la Seine, à la tête de sept cents barques, et se présenta devant Paris. On avait eu soin de rentrer dans la cité les châsses de sainte Geneviève, de saint Germain et de saint Marcel. Sous la conduite de leur évêque Gozlin et du comte de Tours et d'Angers, Hugues l'Abbé, les habitants se disposèrent à une énergique résistance. Sept fois jusqu'au commencement de février 886, ils repoussèrent vaillamment les assauts furieux des Normands. Ceux-ci, renonçant alors à enlever la ville de vive force, transformèrent le siège en blocus. La famine et la peste décimèrent bientôt les assiégeants; le vaillant évêque Gozlin et Hugues l'Abbé succombèrent.

Eudes, comte de Paris, resté seul chargé de la défense, s'éclappa pour aller à Metz demander du se-

cours à l'empereur Charles le Gros, puis rentra dans Paris en se frayant, l'épée à la main, un passage à travers les Normands. Le secours envoyé par l'empereur se composait de cavaliers allemands, qui se laissèrent surprendre et battre par les assiégeants. Les Parisiens livrés à eux-mêmes n'étaient plus guère en état de se défendre. Mais ils avaient confiance en leurs célestes protecteurs.

Vers le mois d'août, les Normands profitèrent d'une baisse des eaux pour tenter un nouvel assaut. Ils eurent à lutter contre des adversaires inattendus. A la pointe orientale de la cité, les assiégés avaient placé la châsse de sainte Geneviève. Ils s'y défendirent avec tant de courage que les ennemis furent repoussés loin des remparts. A un autre endroit périlleux, on apporta de même la châsse de saint Germain, et le résultat fut le même.

En octobre, l'empereur parut enfin avec une armée et délivra Paris, non en combattant, mais en payant aux pirates sept cents livres d'argent. Il leur permit même le passage libre sur la Seine pour aller piller la Bourgogne. Les Parisiens refusèrent d'exécuter cette clause honteuse et, pour passer, les Normands durent traîner leurs barques à terre jusqu'en amont de la cité.

Ce siège de onze mois est un des plus glorieux épisodes de l'histoire de Paris. Un témoin oculaire, le moine Abbon, a composé un poème pour en ra-

conter à la postérité les héroïques épisodes. Vit-on jamais plus parfaite union entre l'évêque, les comtes et les habitants d'une cité pour la défense commune? Le ciel ne pouvait que bénir de si nobles efforts et l'appel adressé par les assiégés à la Vierge Marie, à sainte Geneviève et à saint Germain méritait d'être entendu.

Quand tout péril fut écarté, ce qui n'arriva qu'en 890, la châsse de sainte Geneviève fut ramenée dans sa basilique.

Au cours du xe siècle, les clercs réguliers de l'abbaye se laissèrent gagner par les idées qui prévalaient à cette époque en faveur d'une atténuation de l'austérité monastique. Ils abandonnèrent la vie en commun et chaque chanoine, pourvu d'un revenu suffisant, exerça à part les fonctions qui lui étaient dévolues soit dans l'abbaye même, soit dans les différentes églises ou chapelles qui dépendaient de Sainte-Geneviève. Un doyen élu resta à la tête de l'ordre ainsi transformé. Le roi Robert le Pieux et, un siècle plus tard, le pape Pascal II approuvèrent le nouvel état de choses. La prospérité spirituelle de l'abbaye n'eut rien à y gagner.

Le 25 avril 1147, le pape Eugène III, disciple de saint Bernard, se trouvant à Paris pour traiter des intérêts de l'Église, voulut aller célébrer le saint sacrifice dans la basilique de Sainte-Geneviève. En sa présence et en celle du roi Louis VII, il se produisit

une discussion si violente et si scandaleuse entre les gens du pape et ceux de l'abbaye, que le Souverain Pontife résolut de remplacer les chanoines par de plus fervents religieux. Il songeait aux bénédictins. Les chanoines le conjurèrent de donner la préférence à d'autres chanoines réguliers. Le pape y consentit et l'abbé de Saint-Denis, Suger, fut chargé d'exécuter la décision du pontife.

Au pied même de la montagne Sainte-Geneviève florissait alors l'abbaye de Saint-Victor, dans laquelle le célèbre philosophe et archidiacre de Paris, Guillaume de Champeaux, avait remis en vigueur, au commencement du siècle, la règle de saint Augustin dans toute sa splendeur primitive. Les clercs réguliers y faisaient les trois vœux monastiques et vivaient sous l'autorité d'un abbé. C'est là que Suger vint demander des religieux pour repeupler Sainte-Geneviève. Après avoir désintéressé les anciens chanoines, comme il convenait, il installa les nouveaux élus, non sans peine d'ailleurs, car ceux qu'on évinçait lui rendirent la tâche difficile. Par deux fois, saint Bernard prit la peine d'écrire à son ami Suger, pour l'encourager à la fermeté et le féliciter du succès qui couronna enfin ses efforts.

Les religieux ainsi mis en possession de l'abbaye eurent l'honneur de donner un saint à l'Église. Ce fut saint Guillaume, neveu de Hugues, abbé de Saint-Germain-des-Prés. Il avait embrassé avec joie la ré-

forme établie à Sainte-Geneviève par Suger, fut ensuite envoyé dans une île du Danemark, pour y instituer la vie régulière et mourut le jour de Pâques de l'année 1202, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, après avoir été quarante ans à la tête de son abbaye.

De 1176 à 1191, les chanoines eurent pour abbé Étienne de Tournai, qui mérita d'être appelé le restaurateur de Sainte-Geneviève. Homme de zèle et de science, il était lié d'amitié avec saint Thomas de Cantorbéry et avec l'évêque de Paris, Maurice de Sully. Lui-même devint plus tard évêque de Tournai. Il fit disparaître de l'abbaye toutes les traces des ravages causés par les Normands. Il restaura la basilique de Clovis, consolida les murailles du vénérable monument, remplaça par des pierres neuves celles que l'incendie avait calcinées, agrandit les anciennes fenêtres, construisit une voûte à la place du plafond de bois, en un mot rendit l'église digne de ses origines et de sa destination.

Avec le temps, l'abbaye de Sainte-Geneviève devint une puissante seigneurie temporelle et spirituelle. Elle ne relevait que du pape et, la situation faite à l'abbé était si importante, qu'on le regardait en France comme le principal représentant de l'autorité pontificale. Les évêques de Paris ne prenaient possession de leur siège qu'après s'être présentés à la basilique pour jurer d'en respecter tous les droits.

L'abbaye fut surtout un centre d'études. Ses écoles

rivalisèrent avec celles de Notre-Dame et elle partagea avec la cathédrale l'honneur d'avoir donné naissance à l'Université de Paris. On ne pouvait enseigner dans la capitale sans avoir obtenu licence soit du chancelier de Notre-Dame, soit de celui de Sainte-Geneviève. C'est devant ce dernier que furent reçus maîtres ès arts, c'est-à-dire aptes à l'enseignement, saint François Xavier, en 1530, et saint Ignace, en 1533. Les écoles se groupèrent toutes peu à peu autour de Sainte-Geneviève ; elles formèrent cet important et vivant quartier de Paris qui s'appela l'Université. Le flambeau de la science entretenait ainsi sa flamme, aussi bien que celui de la foi, au feu toujours ardent du cierge de sainte Geneviève.

Dès sa fondation, l'abbaye avait commencé à voir la population se grouper autour de ses murs. Dans son voisinage s'établirent peu à peu des cultivateurs, des vignerons, des hommes de métiers, qui formèrent un village. On leur assigna comme lieu de réunions religieuses la crypte même de la basilique, où se trouvait le tombeau de sainte Geneviève. Cette crypte, d'abord dédiée à Notre-Dame, le fut ensuite à saint Jean l'Évangéliste. Lorsqu'en 1211 Philippe Auguste éleva la nouvelle enceinte de Paris, dans laquelle l'abbaye fut comprise, les habitants du Mont se multiplièrent. On dut leur construire une église paroissiale, qui fut naturellement desservie par les chanoines génovéfains, mais dans laquelle on ne

pouvait entrer qu'en passant par la basilique, afin de mieux maintenir la dépendance de l'une vis-à-vis de l'autre. Or, quelques années auparavant, en 1194, Maurice de Sully avait démoli l'ancienne cathédrale de Saint-Étienne dans la cité pour commencer la construction de Notre-Dame. Soit pour conserver au premier martyr un vocable qu'il perdait, soit qu'on eût apporté de ses reliques dans la nouvelle église du Mont, on donna à celle-ci le nom de Saint-Étienne.

Terminée en 1225, cette première église de Saint-Étienne-du-Mont ne subsista même pas trois siècles. En 1491, il fallut songer à l'agrandir pour satisfaire aux besoins d'une population croissante; mais ensuite on se décida à la remplacer par un édifice plus vaste et plus magnifique. En 1520, l'église actuelle de Saint-Étienne-du-Mont fut commencée. Le travail, poursuivi sans relâche, ne fut guère terminé qu'un siècle après, si bien qu'on ne célébra la dédicace qu'en 1626. Au cours de l'exécution, les plans des constructeurs grandirent encore; aussi dut-on dévier assez sensiblement l'axe de la nef, afin d'empêcher que la façade ne vînt butter disgracieusement contre le mur latéral de la basilique. L'œuvre fut puissamment activée par le zèle de Philippe le Bel, qui fut abbé de Sainte-Geneviève de 1534 à 1557, et tint à conserver avec la dignité abbatiale la charge de curé de Saint-Étienne-du-Mont qu'il exerçait antérieurement.

La réforme laborieusement introduite par Suger dans l'abbaye n'eut pas les effets durables que l'on aurait souhaités. On vit les abus renaître insensiblement, la discipline se relâcher, la vie religieuse s'affaiblir, le travail intellectuel lui-même tomber en discrédit. La décadence prit des proportions si lamentables que, vers le début du XVIIe siècle, il fallut se hâter de procéder à une nouvelle réforme. Le roi Louis XIII et le pape Paul V chargèrent de ce soin le cardinal François de la Rochefoucauld, qui fut nommé abbé de Sainte-Geneviève.

Ce prélat, d'une vertu exemplaire et d'une rare prudence, procéda avec tous les ménagements désirables. D'autres chanoines réguliers de Saint-Augustin, précédemment réformés par son autorité à Saint-Vincent de Senlis, furent installés à Sainte-Geneviève en 1624, et devinrent la tête de ce qu'on appela depuis lors la Congrégation de France. Cette congrégation ne tarda pas à occuper un grand nombre d'abbayes, de collégiales et de prieurés dont l'abbé de Sainte-Geneviève eut le gouvernement général. Vers le milieu du XVIIe siècle, on en comptait cent six, divisés en quatre provinces de France, de Bretagne, de Champagne et de Bourgogne.

Le pieux cardinal ne se contenta pas d'assurer la régularité de la vie religieuse. Il fit exécuter de magnifiques embellissements dans la basilique, entoura d'une décoration somptueuse le tombeau de sainte

Geneviève, toujours vénéré dans la crypte bien que dépouillé de ses précieuses reliques, et il plaça la châsse sur quatre hautes colonnes de grand prix, derrière le maître-autel de l'église supérieure.

Les nouveaux Génovéfains firent quelque temps honneur à leurs engagements. Ils cultivèrent avec un même zèle la science et la vertu. Mais à la longue ils se laissèrent envahir par l'esprit du siècle, comme d'ailleurs la plupart des autres religieux de l'époque. Malgré ses excellentes intentions, le cardinal de la Rochefoucauld avait lui-même ouvert la voie à une nouvelle décadence, en mitigeant la règle de saint Augustin pour en rendre la pratique plus aisée. Cette règle ainsi atténuée n'eut plus la force de réagir victorieusement contre l'influence énervante des idées et des mœurs du XVIIIe siècle.

L'œuvre la plus considérable des Génovéfains de cette dernière époque fut la reconstruction de la basilique. Le 17 novembre 1741, Louis XV vint dans l'antique église pour remercier sainte Geneviève de son retour à la santé. Les chanoines profitèrent de sa présence pour lui faire remarquer l'état de vétusté du monument et l'insuffisance de ses proportions. Le roi autorisa la construction d'un édifice plus conforme aux exigences du culte.

Le respect des traditions les plus vénérables et les plus autorisées semblait exiger que la basilique projetée recouvrît au moins l'emplacement de l'an-

cienne et conservât à sa destination primitive le lieu qu'avait choisi Clovis, et que consacraient les tombes de sainte Geneviève, de sainte Clotilde, de sainte Aude et de l'évêque de Paris saint Céranne, inhumé là en 618. Les Génovéfains ne s'arrêtèrent pas à cette idée. Ils rêvaient un grand temple grec, dans le goût du temps. Pour lui assurer l'ampleur désirée, ils firent choix d'un vaste espace dans la cour de l'abbaye, à l'ouest de l'ancienne basilique. L'indifférence que les meilleurs professaient alors pour les antiques traditions nationales et religieuses peut expliquer, sans l'excuser, la funeste résolution adoptée par les religieux. La suite des événements n'en montra que trop clairement les déplorables conséquences.

La construction fut commencée en 1757 et la première pierre de l'église supérieure posée par Louis XV en 1764. Les jours mauvais ne tardèrent pas à survenir. Le 4 avril 1791, l'édifice à peine achevé reçut le nom païen de Panthéon. La volonté des législateurs le destina à abriter les cendres de ceux qu'on appelait alors les grands hommes, et dont plusieurs, par leurs doctrines impies, avaient conduit la France à la crise la plus douloureuse de son histoire.

En 1806, il y eut une sorte de réparation. Un décret impérial rendit au temple le nom de Sainte-Geneviève, sans pourtant que le culte y fût restauré.

Mais en même temps une irréparable destruction s'exécutait à quelques pas de là. La vieille basilique dressait encore ses ruines désolées à côté de Saint-Étienne-du-Mont. Elle fut condamnée à disparaître.

« C'est en 1807, en plein empire, sous le règne de l'homme qu'on a justement appelé la révolution couronnée, que l'entreprise sacrilège fut consommée par un acte à jamais irréparable, la destruction de l'édifice sacré. Pas une voix ne s'éleva en France pour protester contre un vandalisme qui n'avait plus même à cette date l'excuse des fureurs politiques, et des barbares d'une espèce nouvelle purent tranquillement abattre, sous les yeux d'un peuple muet et indifférent, le plus antique et le plus vénérable monument de son histoire. Aujourd'hui, une rue à laquelle on a donné, comme par dérision, le nom de Clovis, occupe l'emplacement du vieux sanctuaire patriotique, et rien ne rappelle au passant qui la traverse qu'il foule aux pieds une poussière sacrée[1]. »

Quatre ans auparavant, le premier curé de Saint-Étienne-du-Mont nommé après le concordat avait eu l'heureuse inspiration de pratiquer des fouilles dans la crypte de l'ancienne basilique. Avec le concours de quelques Génovéfains survivants, il retrouva, dépouillé de tous ses ornements, le tom-

1. G. Kurth, *Clovis*, p. 580. La rue qui est au chevet du Panthéon porte le nom de Clotilde, à laquelle on a dédaigné de donner son titre de sainte.

beau de la sainte, c'est-à-dire la pierre sur laquelle avait reposé son corps jusqu'à son transfert dans la châsse. Après en avoir fait constater l'authenticité, il transporta cette pierre à quelques pas de là, dans son église, avec les autres restes de ce tombeau devant lequel les Parisiens étaient venus s'agenouiller pendant plus de treize siècles. Ainsi Dieu permit que le monument le plus vénérable de la basilique mérovingienne arrivât jusqu'à nous.

En 1821 seulement, le temple de Sainte-Geneviève put être desservi par des missionnaires de France, l'ancienne Congrégation de France n'ayant pas survécu à la révolution. Un nouveau bouleversement les en chassa en 1830 et l'édifice fut rendu à sa destination profane. Redevenu église de Sainte-Geneviève en 1852 et pourvu de chapelains qui assuraient le service religieux, le monument vit accourir les foules sous sa vaste coupole. Mais on sentait malgré tout que ces hautes et froides murailles ne savaient rien des gloires et des traditions du passé. D'instinct, la piété populaire allait chercher dans le sanctuaire voisin quelque chose qui lui rappelât plus sensiblement la douce mémoire de sainte Geneviève et lui fît entendre au moins un écho des supplications et des acclamations de la vieille France.

Il en fut ainsi jusqu'en 1885. Alors, pour la troisième fois en un siècle, la religion fut brutalement

exclue d'un édifice qui avait été bâti pour elle. Une sorte de malédiction pesait sur ce temple, que l'impiété n'avait cessé de disputer à sainte Geneviève et dont elle entendait faire le symbole altier de sa rupture avec les traditions chrétiennes de la patrie française. Les Génovéfains du siècle passé avaient inconsciemment préparé ces attentats, en déracinant le monument national du sol où l'avait établi Clovis et en bâtissant leur nouveau temple dans un style qui se prête de lui-même à toutes les profanations.

Néanmoins, malgré la couleur païenne de son nom, le Panthéon garde encore quelque chose de religieux, grâce à la croix qui dessine son plan et surmonte sa coupole. A l'intérieur, la peinture raconte, en quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, la vie et les gloires de sainte Geneviève. Mais le visiteur n'est plus un pèlerin ; ce n'est pas un chrétien qui prie, c'est un passant qui regarde. Si ce passant est français et catholique, il se sent froid au cœur en retrouvant le souvenir et l'image de la Patronne de Paris égarés dans la solitude d'une banale nécropole. Là en effet, de loin en loin, sont apportées à grand fracas les dépouilles mortelles de ceux qui ont atteint l'illustration, dans notre France troublée, par leurs talents, leurs dignités, autant peut-être, il faut bien l'avouer, par le mépris ou la superbe indifférence qu'ils ont affectés à l'égard de la reli-

gion nationale. Les grands hommes plus complets, ceux qui ont su servir Dieu, en même temps qu'ils se dévouaient au bien de l'humanité ou de la patrie, n'ambitionnent point de place dans ce temple profané. On a raison de leur en épargner l'affront et d'assurer à leurs restes l'intimité d'une tombe où il leur soit permis de reposer en paix, où l'on puisse les pleurer à l'aise, prier pour leurs âmes et remercier Dieu de les avoir donnés à la France.

Sainte Geneviève s'est réfugiée dans le sanctuaire habitué à la recueillir et dans lequel son culte n'a jamais cessé d'être en honneur. Pendant sa vie, elle aimait à prier dans la cathédrale de la cité, dédiée à saint Étienne ; il ne saurait lui déplaire de voir aujourd'hui son autel abrité sous les mêmes voûtes que l'autel du glorieux martyr. Le premier saint de l'Église et la première sainte de France s'accommodent volontiers du même asile, gracieux asile d'ailleurs, dont la souriante architecture réunit en un harmonieux ensemble les différents styles qui plaisaient à nos pères. Le roman, le gothique et la renaissance n'apportent-ils pas chacun leur note originale dans le cantique perpétuel que fait entendre le magnifique édifice en l'honneur de saint Étienne et de sainte Geneviève !

De l'ancienne abbaye il reste encore de vastes bâtiments d'assez grand air, mais auxquels on a ajouté, le long de la rue Clovis, de mesquines con-

structions. En arrière de celles-ci se dresse une tour élégante, romane dans sa partie basse et ogivale dans ses étages supérieurs. C'est la tour de l'ancienne basilique de Sainte-Geneviève. Elle occupait la partie méridionale du transept et était surmontée d'une flèche. Solitaire et sans voix, elle monte une garde attristée près de l'endroit où reposèrent de si longs siècles les deux saintes qui ont présidé à la naissance de la France chrétienne, et d'où la piété de nos pères a fait monter vers le ciel tant de prières et tant d'actions de grâces, en l'honneur de la Patronne de Paris.

CHAPITRE IX

LE CULTE DE SAINTE GENEVIÈVE

Le rapide coup d'œil que nous avons jeté sur l'histoire de la basilique et de l'abbaye de Sainte-Geneviève nous montre déjà que la mémoire de la la Patronne de Paris n'a pas été laissée en oubli par les générations qui nous ont précédés. Bien plus, si, dans la capitale, saint Denis, saint Martin, saint Marcel, saint Germain, saint Séverin et d'autres saints nationaux ont eu leur souvenir perpétué par la fondation d'abbayes ou d'églises, il est juste de dire que le culte de sainte Geneviève a éclipsé tous les autres, et qu'à part la Vierge Marie personne n'a tenu plus de place que la sainte Patronne dans le cœur des Parisiens.

Libre à quelques esprits chagrins de prétendre que cette popularité est venue fortuitement à Geneviève ; que la sainte doit sa gloire posthume au biographe dont l'écrit, par un heureux hasard, n'a pas péri dans le naufrage qui a englouti tant de docu-

ments des anciens âges; que l'œuvre de ce biographe, souvent transcrite et augmentée avec le temps d'additions légendaires, a fini par constituer à la sainte une célébrité factice dont se contenta la foi naïve de nos pères. Pour naïfs qu'on se plaise à les supposer, nos pères ne nous étaient pas inférieurs en bons sens et ils entendaient aussi bien que nous leurs véritables intérêts. Pour les décider à honorer sainte Geneviève d'un culte si solennel et si persistant, il a fallu autre chose que des légendes sans fondement.

En fait, l'assistance efficace et souvent miraculeuse de Geneviève en faveur de son peuple a été constante. Les Parisiens de chaque génération croyaient aux faits miraculeux rapportés dans la vie de la sainte parce qu'ils en voyaient d'analogues se produire de leur temps; ils attribuaient à leur Patronne un crédit extraordinaire auprès de Dieu parce qu'eux-mêmes en ressentaient les effets.

Les guérisons opérées au passage des reliques, à l'époque des invasions normandes, la protection assurée à Paris et à la France dans des circonstances critiques ont entretenu cette dévotion d'âge en âge. Il importe peu que, parmi tant de faits merveilleux, il puisse s'en trouver quelques-uns d'exagérés ou même de légendaires. La fausse monnaie n'ôte rien de sa valeur à la bonne, et il reste assez de miracles incontestables pour servir de base rationnelle à la

confiance des peuples et d'encouragement au culte qu'ils rendent à leur glorieuse Patronne.

Sous l'évêque Inchada, qui siégea à Paris de 810 à 831, il arriva un fait dont l'écho s'est conservé jusqu'à nos jours dans les hymnes composées en l'honneur de sainte Geneviève. La maison qu'elle habita si longtemps dans la cité, sur le bord même de la Seine dont le rempart seul la séparait, avait été transformée en église; mais on y conservait précieusement le lit où elle prenait son repos. Or il arriva que le fleuve déborda avec tant de furie que toutes les maisons et les églises de la cité furent inondées. Comme on cherchait un endroit où l'on pût célébrer les saints mystères, quelques hommes se rendirent en barque à la maison de Geneviève. Quel ne fut pas leur étonnement quand ils constatèrent que les eaux respectaient le lit de la sainte, bien que placé fort au-dessous de leur niveau, et qu'elles s'en tenaient à distance ! L'évêque et tout le peuple purent à loisir contempler la merveille.

Les fréquents débordements du fleuve firent plus tard abandonner cette église. Vers le xe siècle, on la remplaça par une autre qui fut bâtie en avant de la cathédrale et qu'on appela Sainte-Geneviève la Petite, pour la distinguer de la basilique du mont Lutèce. Au xvie siècle, on changea ce vocable en celui de Sainte-Geneviève-des-Ardents. On la démolit en 1747 pour construire l'établissement des

Enfants trouvés, qui occupait une partie de l'emplacement actuel de l'Hôtel-Dieu et du parvis Notre-Dame.

Ce nom des Ardents fait allusion au prodige éclatant qui fut dû à l'intercession de sainte Geneviève en l'année 1130. Un étrange fléau se déchaîna à cette époque sur Paris et sur la France. Le peuple a appelé cette épidémie « mal des ardents » ou « feu sacré ». Les malheureux qu'elle atteignait se sentaient consumer par une inflammation que rien ne pouvait soulager. Il en périssait un grand nombre. Suivant la coutume du temps, on plaçait sous le portique de Notre-Dame, contiguë à la cathédrale de Saint-Étienne, les malades indigents qu'on ne pouvait recueillir ailleurs. On les étendait sur de la paille et ils demeuraient là, jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils fussent guéris.

Comme l'art des médecins demeurait impuissant contre le mal des ardents, on recourut à la vierge Marie. On jeûna, on pria, et aux supplications qu'on lui adressait dans son temple se mêlaient les gémissements des pestiférés couchés sous le portique. Le fléau persistant, on se rappela que Dieu avait assigné à la cité une protectrice particulière en la personne de sainte Geneviève. On demanda donc que ses reliques fussent portées solennellement à Notre-Dame, dans l'espoir que leur passage produirait des effets aussi salutaires qu'autrefois dans les

villages qu'elles traversaient pour échapper à la fureur des Normands.

Au jour marqué, l'évêque de Paris, Étienne de Senlis, et toute la population valide escortèrent la châsse de la sainte de sa basilique à l'église de Notre-Dame. Quand elle y arriva, tous les malades qui la touchèrent furent guéris à l'instant. On en compta cent qui bénéficièrent de cette faveur. Trois autres gardèrent leur mal, parce que la confiance en Dieu leur avait fait défaut. Transporté d'enthousiasme à la vue du miracle, le peuple voulait que la châsse ne sortît plus de la cité ; les chanoines de Sainte-Geneviève eurent grand'peine à la remporter dans la basilique. A partir de ce jour, le fléau commença à décroître dans la ville et dans le reste de la France[1].

L'année suivante, le pape Innocent III vint à Paris pour solliciter l'assistance du roi Louis VI contre un antipape qui lui disputait le souverain pontificat. Il logea à l'abbaye de Sainte-Geneviève. Informé de ce qui s'était passé, il ordonna qu'une fête perpétuât le souvenir du miracle et il en fixa la célébration au 26 novembre. Cette fête n'a pas cessé depuis lors d'être solennisée à Paris.

La cessation du fléau, sollicitée en vain de la

1. Un fait analogue se produisit quatre siècles plus tard, quand le corps de saint François Xavier fut transporté à Malacca. La peste qui ravageait la ville depuis plusieurs

Vierge Marie, avait été obtenue par l'intercession de sainte Geneviève. Il n'y a rien là qui ne soit conforme à la conduite ordinaire de la Providence, qui choisit ses instruments comme il lui plaît et qui tient à accréditer plus particulièrement certains saints comme protecteurs d'une ville ou d'une nation. Dans ces conditions, la puissance d'intercession de sainte Geneviève ne porta pas plus de préjudice à celle de la sainte Vierge que celle de la Mère de Dieu n'amoindrit l'honneur dû à son divin Fils.

A dater du miracle des Ardents, les manifestations du culte national se multiplièrent envers la sainte Patronne et prirent une importance croissante. On veillait avec un soin jaloux sur les précieuses reliques. En 1160, peu après la réforme opérée par Suger, le bruit courut que la tête de la sainte avait été distraite de la châsse. Il y eut grande inquiétude dans la ville. Le roi Louis VII prescrivit l'ouverture du reliquaire et le précieux dépôt fut reconnu intact. Une fête se célébrait annuellement le 10 janvier à l'abbaye en mémoire de cette reconnaissance.

Le concours des fidèles était toujours fort grand à la basilique pour prier soit devant les reliques de sainte Geneviève, soit auprès du tombeau de la crypte. Il ne passait point de personnage de marque à Paris qui ne s'empressât d'y aller faire ses dévo-

semaines cessa tout d'un coup dès l'entrée des reliques du saint missionnaire.

tions. Mais rien ne donne mieux l'idée de la place occupée par sainte Geneviève dans le cœur des Parisiens, que les solennelles processions instituées en son honneur.

Le miracle des Ardents suggéra tout naturelle-la pensée de recourir à ce moyen pour obtenir du ciel, par l'entremise de la sainte, des faveurs extraordinaires. En décembre 1206, des pluies persistantes firent déborder la Seine dans Paris. Plusieurs maisons s'écroulèrent et de grands désastres parurent imminents. Le peuple réclama une procession des reliques. On alla donc prendre la châsse à la basilique pour la porter à Notre-Dame. Le Petit-Pont, miné par les eaux, menaçait ruine ; la multitude n'hésita pourtant pas à le traverser à la suite de sa protectrice. Pendant l'office de Notre-Dame, le temps se rasséréna. Au retour, on repassa par le pont dangereux, et ce fut seulement le soir, à la nuit tombante, alors que personne ne le traversait plus, qu'il fut entraîné par les eaux sans causer d'autre accident. La protection de la sainte était manifeste.

L'inondation de 1233 fut l'occasion d'une nouvelle procession. Tous y observèrent une colombe qui accompagna la châsse à l'aller et au retour, et qui pendant l'office resta perchée sur la tête d'un saint Michel, placé au portail de Notre-Dame. Trois autres fois, dans ce XIIIe siècle, la châsse fut promenée solennellement, deux fois pour demander la

cessation des pluies, et en 1239 pour obtenir la guérison de Robert, comte d'Artois et frère de saint Louis. Cette grâce fut accordée. Lorsque quarante ans plus tard saint Louis mourut sur le rivage de Tunis, ce fut en invoquant saint Jacques, saint Denis de France et en dernier lieu « madame sainte Geneviève[1] ».

Au XIIIe siècle, et probablement en reconnaissance de la guérison du comte d'Artois, l'on remplaça la châsse primitive, simple coffre de bois richement décoré, par un autre reliquaire plus magnifique. Un orfèvre parisien, nommé Bonnard, l'exécuta en 1242. La nouvelle châsse représentait une église d'or et d'argent ornée de statuettes. Ce travail fut regardé comme l'un des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie de l'ancienne France. En 1614, Pierre Nicole la restaura. A cette occasion, on l'enrichit de pierres précieuses de toute nature et Marie de Médicis y ajouta un bouquet de diamants et d'autres bijoux de prix.

Au XIVe siècle, la châsse fut portée cinq fois à Notre-Dame. On demandait la cessation des pluies et la guérison du roi Charles VI. La procession de 1347 eut pour but d'obtenir la délivrance de Calais, assiégé par les Anglais. Le roi Philippe de Valois, battu à Crécy, fut malheureusement impuissant à secourir la ville. Celle-ci dut se rendre, mais du moins les habi-

1. Joinville, *Histoire de saint Louis*, 756, 757.

tants eurent la vie sauve, grâce au dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de cinq autres bourgeois. Il est à remarquer que ni la délivrance de Calais, ni la guérison de Charles VI ne furent obtenues. De pareils insuccès suivront d'autres processions de la châsse de sainte Geneviève. La prière, en effet, n'est jamais infaillible dans son résultat désiré. Parfois elle manque de ferveur; d'autres fois, Dieu l'exauce d'une autre manière, mais sans accorder la faveur spéciale qu'on a sollicitée. Il a ses raisons pour agir ainsi; sa justice laisse de temps en temps porter aux hommes les conséquences temporelles de leurs fautes prolongées.

En 1412, à la demande des habitants de Paris, le pape Jean XXII érigea une confrérie de sainte Geneviève, dans laquelle s'enrôlèrent les bourgeois de la ville et les magistrats municipaux. Cette même année, le 9 juillet, on fit une procession pour obtenir la cessation des guerres civiles. De fait, le 12 du même mois, les ducs de Bourgogne et de Berry se réconcilièrent à Bourges et tous les princes français purent s'unir pour faire face aux Anglais. Les discordes civiles entre Armagnacs et Bourguignons motivèrent une autre procession le 22 août 1417.

Mais, à la faveur de la désunion qui régnait en France et de la faiblesse du gouvernement du malheureux Charles VI, les Anglais avaient étendu leurs conquêtes et menaçaient de faire de la France une

province de l'Angleterre. Le roi Charles VII n'était guère en mesure de leur résister. Le 2 juillet 1427, alors que la misère était à son comble dans tout le royaume et que le roi d'Angleterre commandait à Paris, on fit une procession de sainte Geneviève pour implorer la fin de tant de maux.

Dieu eut alors pitié du royaume de France. Depuis deux ans déjà, il parlait à une jeune fille de Domrémy, bergère comme l'avait été Geneviève enfant. Le 13 mai 1428, Jeanne d'Arc se rendit à Vaucouleurs, le 8 mai 1429 elle délivra Orléans, puis mena Charles VII à Reims pour y être sacré. Le 8 septembre suivant, elle partit du bourg de la Chapelle-Sainte-Geneviève pour donner l'assaut à Paris. Mais là sa mission fut définitivement entravée par la mauvaise volonté des hommes. Cependant, malgré le bûcher de Rouen, l'œuvre de Jeanne eut son glorieux couronnement. L'Anglais, le protestant du siècle suivant, que la Pucelle avait vaincu, fut chassé du royaume, comme autrefois avaient été tenus à distance par Geneviève le Hun sanguinaire et le Franc païen.

Il y a trop d'analogies entre la mission de Jeanne d'Arc et celle de sainte Geneviève pour qu'on puisse douter de l'intervention de cette dernière dans les événements qui ont accompagné la délivrance du pays. Du haut du ciel, la Patronne de Paris et de la France priait, pendant que sa jeune sœur combattait.

et Dieu, comme au temps de Clovis, se servait d'une vierge, pour faire triompher sa volonté, malgré l'impuissance ou l'opposition des hommes.

Le xve siècle vit onze processions de la châsse. En reconnaissance de la protection dont la sainte avait favorisé la France au milieu de tous ses malheurs, le Parlement ordonna, en 1477, que désormais la fête de sainte Geneviève, le 3 janvier, serait chômée comme les fêtes d'obligation.

A la procession de 1496, motivée par une inondation de la Seine, se rattache la guérison miraculeuse du fameux savant Érasme, alors de séjour à Paris. Lui-même célébra en vers latins la faveur dont il avait été l'objet. « Atteint dernièrement de fièvre quarte, écrivit-il après le miracle, je suis maintenant guéri, non par les soins du médecin, bien que j'y aie recouru, mais par la seule action de la très célèbre vierge sainte Geneviève, dont les ossements, gardés par les chanoines réguliers, sont chaque jour illustrés et glorifiés par des miracles. Rien de plus digne, rien de plus salutaire pour moi que cette sainte. Je crains que la pluie n'ait inondé ailleurs les champs et les récoltes. Ici, il a plu sans discontinuer pendant près de trois mois : la Seine sortie de son lit se répandait à travers la ville. La châsse de sainte Geneviève a été conduite de sa place ordinaire à l'église de Notre-Dame, l'évêque venant au-devant d'elle avec toute l'Université ; les chanoines réguliers, et l'abbé avec

eux, l'escortaient pieds nus et en grande pompe. A présent le temps est beau ; rien de plus serein que le ciel. » L'amélioration du temps, que constate ici Érasme, se produisait presque infailliblement quand on faisait une procession dans ce but, ainsi que le notent expressément les documents des différentes époques.

Dans le cours du XVIe siècle, si profondément troublé par la propagande protestante, l'histoire a enregistré jusqu'à quarante-quatre processions de la châsse. La moitié d'entre elles se rapportent aux intempéries, la plupart des autres sont motivées par les excès et l'impiété des huguenots. La procession de 1590 se fit pendant la Ligue, alors que le vainqueur d'Ivry, encore hérétique, assiégeait Paris. Comme autrefois Clovis arrêté par sainte Geneviève, Henri IV n'entra dans la capitale que quand il eut abjuré.

C'est vers le commencement de ce XVIe siècle, en 1524, que les principaux membres de la confrérie de Sainte-Geneviève réclamèrent l'honneur de porter la châsse dans les processions solennelles. Les chanoines se prêtèrent à leur désir, et alors prit naissance la Compagnie des porteurs de la châsse, composée d'abord de trente membres, puis de quarante, au nombre desquels se faisaient gloire d'être choisis des échevins et des juges de la ville. Les porteurs, dont l'honneur et la religion devaient être à l'abri de tout reproche, se préparaient par la confession

et la communion à l'exercice de leurs fonctions. Aux processions, ils allaient pieds nus, une couronne de fleurs blanches sur la tête, et revêtus d'une aube de lin avec une ceinture de fil à laquelle pendait un chapelet blanc. Ils fournissaient une guirlande de fleurs blanches pour orner la châsse et l'un d'eux portait devant elle un cierge allumé, en mémoire du cierge traditionnel de sainte Geneviève[1].

Le XVIIe siècle ne compte que sept processions. L'une d'elles eut lieu en 1615, à la demande du roi Louis XIII et à l'occasion de son mariage. Celle de 1652 fut célébrée pour obtenir la cessation des troubles de la Fronde et le retour à Paris du jeune roi Louis XIV. Dans les cinq autres, on pria pour obtenir un temps plus favorable[2].

Celle du 27 mai 1694 obtint du ciel des faveurs singulières. La sécheresse durait depuis six mois; les récoltes avaient déjà manqué l'année précédente, la disette se faisait sentir dans tout le royaume et, pour comble d'infortune, une partie de l'Europe était coalisée contre la France. La procession fut précédée d'un jeûne général dans tout Paris. Les habitants de

1. Ed. Pinet, *La Compagnie des porteurs de la châsse de sainte Geneviève*, Paris, 1900.

2. A la procession du 1er juin 1603, le cortège rencontra au retour une troupe de galériens enchaînés. Un de ces malheureux éprouva au fond du cœur un vif désir de baiser la châsse de sainte Geneviève. Ses chaînes se rompirent à la vue de toute l'assistance qui demanda pour lui la liberté.

la ville et de ses plus lointains environs prirent part à la grande supplication. Ce ne fut pas en vain. Au retour de Notre-Dame, le ciel se couvrit de nuages ; la pluie commença bientôt à tomber dans certains quartiers de Paris, mais elle respecta le cortège jusqu'au moment où l'abbé de Sainte-Geneviève, vers sept heures du soir, rentra dans la basilique. Le temps se montra ensuite si propice aux biens de la terre que la récolte fut des plus abondantes. Ce même jour, le maréchal de Noailles remportait une brillante victoire sur les Espagnols, au passage du Ter[1]. Enfin une religieuse du monastère de la Présentation de Senlis, sœur de deux conseillers au Parlement de Paris, qui s'unissait de loin aux prières faites dans la capitale, fut subitement guérie d'une paralysie des quatre membres par le simple attouchement d'une relique du tombeau de la sainte. Le fait fut consigné dans les registres du Parlement[2].

Louis XIV fit célébrer à Paris trois jours d'actions de grâces et, en témoignage permanent de la reconnaissance de la ville, le prévôt des marchands et les échevins firent exécuter par le peintre Largillière et placer dans la basilique un magnifique tableau qui les représentait agenouillés devant sainte Geneviève,

1. Saint-Simon, *Mémoires*, t. I, XII, p. 122, date cette victoire du 28 mai. Avec plus de raison, Dareste, *Histoire de France*, t. V, p. 619, la rapporte au 27.

2. Bibliothèque Sainte-Geneviève, *Manuscrits*, vol. 681.

apparaissant elle-même au sein de la gloire céleste[1].

Au XVIIIe siècle, les processions de la châsse devinrent plus rares. On n'en compte que deux. La première eut lieu le 16 mai 1709, à la suite d'un rude hiver qui amena la famine dans le pays déjà écrasé par les maux de la guerre. Dans celle du 5 juillet 1725, on demanda la cessation des pluies qui menaçaient les récoltes. Enfin le 16 décembre 1765, on avait descendu la châsse et on se disposait à la porter à Notre-Dame, pour obtenir la guérison du dauphin attaqué d'une maladie de poitrine, quand celui-ci mourut. La France ne savait plus prier, en ce siècle, comme elle le faisait aux âges précédents. A la place des reliques de sainte Geneviève, la raison orgueilleuse se préparait à porter et à installer à Notre-Dame une déesse de son choix. Dieu n'exauçait plus une nation qui ne voulait écouter que des oracles humains et qui, par le chemin du plaisir, courait à l'apostasie.

Les processions de la châsse de sainte Geneviève étaient de véritables démonstrations nationales de la confiance que Paris et la France professaient envers leur Patronne. Les historiens les mentionnent comme des événements de haute importance. Tous les corps

1. Ce chef-d'œuvre a été donné en 1811 par le cardinal Fesch à l'église Saint-Étienne-du-Mont, où il est encore conservé.

de l'État y prenaient part[1], la ville entière était sur pied et l'on suivait scrupuleusement un cérémonial réglé jusque dans les moindres détails.

Tout d'abord, la procession ne pouvait avoir lieu que pour des causes majeures, comme des calamités publiques, de grandes guerres, la maladie du roi ou du dauphin. Le roi lui-même ou plus souvent les échevins de Paris prenaient l'initiative de la cérémonie et adressaient une requête en ce sens au Parlement. Quand celui-ci avait donné un avis favorable, les échevins transmettaient leur demande à l'archevêque de Paris et à l'abbé de Sainte-Geneviève. Ces deux prélats accordaient leur consentement et ensuite le Parlement portait un arrêt pour prescrire la descente de la châsse et la procession.

Pendant les cinq ou six jours qui précédaient la cérémonie, les paroisses et les communautés religieuses de la ville se rendaient tour à tour à Sainte-Geneviève pour y faire des prières publiques. L'archevêque y venait aussi lui-même, accompagné du clergé de sa cathédrale et des quatre églises qui en dépendaient et s'appelaient pour cette raison les « filles de Notre-Dame », Saint-Benoît, Saint-Étienne-des Grès, Saint-Merry et Saint-Sépulcre. Après l'office, l'archevêque allait au chapitre de l'abbaye et infor-

1. Pour la seule procession de 1725, la bibliothèque Sainte-Geneviève conserve jusqu'à vingt-six pièces officielles se rapportant aux convocations.

mait officiellement l'abbé qu'il était nécessaire d'appeler la protection de sainte Geneviève en faisant une procession solennelle de sa châsse. L'abbé répondait en énumérant les difficultés de l'entreprise et les charges qui en résultaient pour ses religieux. Il accédait néanmoins à la demande de l'archevêque.

Les chanoines de l'abbaye se préparaient à la cérémonie par des prières et un jeûne de trois jours. Dans Paris, on jeûnait la veille de la procession. Ce jour-là, l'office de sainte Geneviève était célébré solennellement dans la basilique. De onze heures à minuit, la cloche sonnait pendant que les chanoines chantaient matines. Ensuite, on descendait la châsse de la place qu'elle occupait sur les quatre colonnes dressées derrière le maître-autel ; une sonnerie de trompettes retentissait du haut du clocher pour avertir le peuple de cette descente. La messe de la sainte était alors célébrée et tous y communiaient. Les chanoines demeuraient pieds nus et à jeun depuis les matines de la nuit jusqu'à la fin de la procession.

Dès la pointe du jour, les officiers de la ville se présentaient à la basilique et prêtaient serment de veiller sur la châsse et de la ramener à sa place[1]. Dès

1. Mme de Sévigné ajoute même : « On laisse en otage à Sainte-Geneviève le prévôt des marchands et quatre conseillers, jusqu'à ce que le précieux trésor y soit revenu. » *Lettre à Mme de Grignan*, 19 juillet 1675. Les documents de

cet instant, ils ne la quittaient plus. De leur côté, les porteurs de la châsse avaient assisté à une messe à l'intérieur de l'abbaye et y avaient communié. Sur les sept ou huit heures, quelquefois plus tard, à cause de l'encombrement des rues, arrivaient à la basilique le Parlement, les Cours souveraines, les officiers de la ville, les différents clergés des paroisses et les membres des ordres religieux. Les chanoines de Notre-Dame amenaient avec eux la châsse de saint Marcel, transférée à la cathédrale depuis l'époque de Philippe Auguste. Il était de principe absolu que sainte Geneviève ne sortait pas si saint Marcel ne venait la quérir. Les chanoines avaient cédé à la corporation des orfèvres le privilège de porter cette châsse. En outre, les pères de l'Oratoire apportaient leur châsse de saint Magloire, les religieux de Saint-Martin-des-Champs celle de saint Paxent, les pères Barnabites celle de sainte Aure, et le clergé des paroisses celles de saint Landry, de saint Clément, de saint Merry, de saint Lucain et de sainte Opportune.

La procession se mettait en marche vers Notre-Dame par les rues Saint-Étienne-des-Grès, Saint-Jacques, du Petit-Pont et la rue Neuve-Notre-Dame. Sur tout le parcours, les maisons étaient ornées de tentures et le sol jonché de verdure. On jetait des

l'époque ne font pas mention de cet usage. Toujours est-il que toutes les précautions étaient prises pour la sûreté de la châsse.

fleurs de toutes les fenêtres[1]. En tête du cortège marchaient les religieux des ordres mendiants, suivis des prêtres des églises paroissiales et collégiales. Après eux venaient, du côté gauche, les « quatre filles de Notre-Dame », les chanoines de la cathédrale et l'archevêque de Paris qui donnait sa bénédiction ; du côté droit, les paroisses génovéfaines de Saint-Médard et de Saint-Étienne-du-Mont, les chanoines de Sainte-Geneviève et enfin l'abbé, qui s'avançait au même rang que l'archevêque et donnait comme lui sa bénédiction[2].

Entre les chanoines de Notre-Dame et ceux de Sainte-Geneviève étaient portées côte à côte, sauf dans les rues trop étroites, les deux châsses de saint Marcel et de sainte Geneviève. Enfin, derrière l'abbé venaient le Parlement et la Cour des aides, et derrière l'archevêque la Cour des comptes et le Corps de ville. Tous étaient en costume d'apparat.

1. La police prenait d'importantes mesures à l'occasion de ces processions. Une ordonnance de police, relative à la procession du 28 juin 1725, ordonne de tendre les maisons sur le passage du cortège, défend de laisser circuler les voitures et d'ouvrir les boutiques, tant dans la ville que dans les faubourgs, de dresser des échafaudages devant les maisons, de tirer des boîtes ou armes à feu, de stationner dans les rues et carrefours avant et pendant la procession, etc. *Bibliothèque Sévigné*. 54e s. n° 5283.

2. Des discussions de préséance s'élevèrent plusieurs fois au moment de partir. Le Parlement décidait séance tenante, sauf recours ultérieur, pour ne point retarder le départ.

A Notre-Dame, l'archevêque chantait la grand' messe. On reprenait ensuite le chemin de l'abbaye. La châsse de saint Marcel reconduisait celle de sainte Geneviève jusqu'au Petit-Pont, puis s'en retournait à la cathédrale avec les chanoines. Les religieux et les prêtres des paroisses quittaient le cortège aux endroits les plus voisins de leurs églises, et enfin la châsse rentrait à la basilique.

Les chanoines de Sainte-Geneviève et les porteurs de la châsse, tous encore à jeun, sauf ceux dont la santé n'eût pu supporter cette fatigue, prenaient alors leur réfection avec les officiers de la ville. Il était souvent assez tard, car la procession ne rentrait guère avant la fin de la journée. Mme de Sévigné dit au sujet de la procession du 19 juillet 1675 : « J'ai été voir passer la procession de sainte Geneviève. Nous en sommes revenus de très bonne heure ; il n'était que deux heures. Bien des gens n'en reviendront que ce soir. » Tout le long du trajet, en effet, il fallait arrêter la châsse pour satisfaire la dévotion du peuple qui tenait à y faire toucher toutes sortes d'objets. On attachait grand prix à cette pratique. Aussi des surveillants, porteurs de bâtons violets décorés de fleurs de lis d'or, avaient-ils la mission de protéger le précieux reliquaire contre les indiscrétions de la foule.

Témoin de cet empressement, à la procession de 1534, un écrivain protestant, Jean Sleidanus, dit dans

un de ses livres[1] : « A Paris, la vierge Geneviève est honorée presque au-dessus de tous les saints. Le peuple est persuadé qu'on n'implore jamais en vain son assistance. Sa châsse est portée, d'après un antique usage, par des hommes qui se disposent à cette fonction, plusieurs jours à l'avance, au moyen de prières et de jeûnes. Les officiers de police sont sur pied ce jour-là et ont grand'peine à frayer le chemin. Car on s'empresse autour de la châsse avec une extrême dévotion, pendant qu'elle est portée en procession, et l'on croit que cela porte bonheur de la toucher soit avec le doigt, soit avec un chapeau ou un linge. »

D'ordinaire, la grâce spécialement sollicitée était obtenue, comme l'indiquent à plusieurs reprises les registres du Parlement dans le procès-verbal de la cérémonie. Mais il était rare et pour ainsi dire inouï qu'il ne se produisît pas de guérisons miraculeuses toutes les fois que la châsse sortait dans la ville. Ainsi, par exemple, à la procession du 5 juillet 1725, une paralytique fut guérie subitement dans la basilique et quatre autres miracles furent signalés[2].

Faut-il s'étonner de ces faveurs extraordinaires quand on considère quels sacrifices nos pères savaient s'imposer en ces occasions ? Ces religieux et ces por-

1. *De la situation de la religion et de l'État*, Strasbourg, 1555, l. IX, f. 138.

2. *Bibliothèque Sainte-Geneviève*, manuscrits, cart. 679, n° 188.

teurs de la châsse allant à jeun et pieds nus toute une journée, en quelque saison que ce fût, ces grands corps de l'État prenant officiellement part à la solennelle supplication, tout ce peuple préparé à la cérémonie par le jeûne de la veille et interrompant ses travaux quotidiens pour se presser sur le passage des reliques de sa sainte Patronne, tant de prières et de pénitences, tant de foi et de dévotion ne pouvaient manquer de faire violence au ciel. Habitués à ne plus voir dans les rues de la capitale que des manifestations profanes, quelquefois vulgaires et révoltantes, nous sommes devenus comme étrangers à tout acte public de piété nationale et nous ne comprenons plus rien à ces démonstrations religieuses d'autrefois. Aurions-nous même encore le courage de joindre à nos supplications ces pénitences auxquelles on s'astreignait jadis si volontiers pour le salut de la cité et de la patrie? Si aujourd'hui sainte Geneviève paraît moins libérale envers Paris et envers la France, c'est hélas! que Paris et la France ont perdu le secret de la prière nationale qui finit toujours par toucher le cœur de Dieu.

Quand la châsse était rentrée dans la basilique, on la remontait au sommet de son piédestal et on la recouvrait d'un voile de satin vert broché d'or. Fallait il exciter la dévotion des Parisiens et solliciter une grâce dont l'importance n'allait pas jusqu'à motiver une procession, on descendait la châsse pour l'expo-

ser de plus près à la vénération des fidèles, ou bien l'on se contentait de la découvrir soit entièrement, soit seulement par devant. Encore ces descentes et ces découvertes ne pouvaient-elles avoir lieu d'ordinaire qu'en vertu d'un arrêt du Parlement. Ainsi, dans le cours du dix-huitième siècle où l'on ne fit que deux processions, la châsse fut descendue deux fois et découverte vingt-quatre fois entièrement et quatorze fois par devant. On peut donc l'affirmer en toute vérité, jusqu'à l'époque de la Révolution, la châsse qui contenait les reliques de sainte Geneviève a été considérée comme le palladium de la capitale et le gage de la protection divine pour toute la France.

Les lettres et les arts n'ont pas manqué de célébrer une sainte si révérée dans une ville où les écrivains, les poètes et les artistes ont toujours jeté tant d'éclat. Les proses et les hymnes composées en son honneur depuis les plus anciens temps ne se comptent pas. Qu'il nous soit permis seulement de reproduire la petite pièce suivante, qui date de 1631 et dans laquelle le poète prie sainte Geneviève en s'inspirant du plus pur esprit catholique.

Vierge douce, vierge bénigne,
Vierge sainte, vierge très digne,
Vierge franche de France née,
Vierge de grâce enluminée,
Sainte Geneviève Madame,
Par pitié mon corps et mon âme

Veuille de tous péchez défendre
Et en ta saincte garde prendre.
Jésus, ton espoux débonnaire
Me doint[1] par ta bonne prière
Humble cœur en prospérité,
Patience en adversité,
De mes péchez rémission
Et en biens confirmation ;
Que jamais je ne puisse faire
Chose qui luy puisse déplaire,
Et à mes parens et amis
Doint bonne vie et paradis,
Les mauvais veuille convertir
Et les bons en paix maintenir[2].

La sculpture et la peinture la représentèrent ordinairement avec le costume simple qui convient à la religieuse et le voile sur la tête. Parfois l'artiste cherchait à reproduire différents épisodes de sa vie : Geneviève recevant la bénédiction de saint Germain d'Auxerre, rendant la vue à sa mère, priant pour éloigner Attila, obtenant la délivrance des prisonniers ou distribuant le pain pendant le siège de Paris[3].

1. Donne.

2. Le savant jésuite Pétau, si célèbre par ses grands travaux théologiques, dut à sainte Geneviève le rétablissement de sa santé qu'un labeur excessif avait épuisée, en 1617. En reconnaissance, il composa en l'honneur de la sainte plusieurs éloges en vers latins et un panégyrique en vers grecs.

3. Ces différents sujets ont été traités en style gothique dans les trente-six tableaux des verrières qui ornent le pourtour du cloître de Notre-Dame. Les dessins en sont dus à Viollet-le-Duc. On en trouve une reproduction dans

Le plus souvent la sainte apparaissait seule avec son attribut caractéristique, le cierge allumé à la main. Pour mieux accuser la signification mystérieuse de ce cierge, on aimait à placer au-dessus des épaules de la sainte un démon qui cherchait à en éteindre la flamme et un ange prêt à la rallumer. C'est ainsi notamment qu'elle était figurée au portail de l'ancienne basilique[1]. De l'autre main, elle tenait soit son livre de prières, soit, à Paris surtout dont elle est la patronne, les clefs de la ville. Tels sont invariablement les attributs de sainte Geneviève dans les statues et les peintures antérieures au XVIe siècle. C'est ce type que reproduisent les statues qui sont au porche de Notre-Dame, de Saint-Germain-l'Auxerrois et de plusieurs autres églises. Parfois, soit pour rappeler les jeunes années de sainte Geneviève, soit pour symboliser le peuple dont elle a eu la garde, on mettait une brebis à ses pieds, comme dans la belle peinture du XIIIe siècle de la cathédrale de Bayeux.

A partir du XVIe siècle, on commença à altérer le type traditionnel de la sainte. A cette époque, un aveugle de Bruges, Pierre du Pont, composa un

le livre de M. Delaumosne, curé de Nanterre, *Sainte Geneviève de Nanterre*, 1882.

1. Cette statue fort ancienne est maintenant au Louvre. Celle de la chapelle de Sainte-Geneviève, à Saint-Étienne-du-Mont, en est l'exacte reproduction.

poème en l'honneur de sainte Geneviève et jugea à propos de ne célébrer en elle que la bergère. L'idée fit son chemin. Les artistes se plurent à traiter ce thème qui leur sembla sans doute plus pittoresque. Ils n'abandonnèrent pas tout d'un coup la donnée traditionnelle. Quelques-uns représentèrent la sainte en bergère qui garde son troupeau, mais qui a en main son cierge et son livre. Dans le beau tableau de Lebrun, tous les attributs sont reproduits, le cierge allumé, l'ange et le démon, le livre, les clefs de la ville, des moutons, une quenouille, puis, à l'arrière-plan, Paris et les ennemis qui s'enfuient foudroyés à la prière de la sainte. D'autres finirent par confondre le cierge allumé avec une houlette et ne virent plus en sainte Geneviève qu'une simple bergère[1]. C'est sous cette forme que Vanloo l'a représentée. La légende réussit à s'accréditer à tel point qu'aujourd'hui encore, pour beaucoup d'esprits mal informés, elle tient lieu de l'histoire, et qu'on croit avoir tout dit quand on a appelé sainte Geneviève la « bergère de Nanterre ».

Une bergère peut devenir une sainte et couvrir de sa protection tout un pays : telles furent sainte Solange dans le Berri et sainte Germaine dans le Languedoc. Sainte Geneviève a pu garder le troupeau paternel pendant son enfance, nous l'avons dit. Mais

1. Cahier, *Caractéristiques des saints*, p. 136, 195 ; Kohler, *Étude critique*, p. XII-XVII.

de quinze à quatre-vingt-neuf ans, elle a mené à Paris la vie d'une religieuse et n'a jamais eu de brebis à surveiller. Qu'on la représente enfant, priant au pied d'un arbre, avec des moutons auprès d'elle, comme l'a fait Puvis de Chavanne, rien de mieux. Mais qu'on la figure en bergère à l'âge de trente ou cinquante ans, qu'on ne veuille voir en elle que la « bergère de Nanterre », c'est donner d'elle une idée tout aussi exacte que si, pour caractériser saint Vincent de Paul, on se contentait de l'appeler le « berger de Pouy ».

Ce qu'il y a de plus grave dans cette déviation de l'histoire, c'est qu'elle met de côté toute l'action sociale et patriotique de sainte Geneviève. Qu'une bergère soit la patronne de Paris, voilà une idée qui a fourni de champêtres inspirations aux artistes du XVIIIe siècle, de piquantes antithèses à des écrivains et à des orateurs du XIXe. Mais les vertus d'une bergère ne tirent pas à conséquence pour les habitants d'une grande capitale, et ces derniers peuvent aisément s'en désintéresser. L'exemple de la sainte sera d'une tout autre portée si, comme il en est grand temps, on revient à l'intelligence de son rôle historique, si l'on reconnaît en elle la femme aux héroïques vertus, dévouée à son peuple, comprenant les nécessités de son époque, ne reculant pas devant les grandes initiatives, payant toujours de sa personne et entourant de soins maternels une nation naissante.

Voilà un modèle d'abnégation et de dévouement bon à méditer, surtout en un temps où les tendances égoïstes s'accusent davantage et où le relèvement de la patrie dépend du travail, des sacrifices et des souffrances que chacun saura s'imposer.

La Révolution fit tout pour détruire à jamais la popularité et jusqu'au souvenir de sainte Geneviève; sa fureur fut celle d'une mer en courroux qui se précipite à l'assaut d'un rocher et ne réussit qu'à le couvrir un moment de son écume. Au début des troubles, il est vrai, le peuple put manifester son respect envers sa protectrice. Après la prise de la Bastille, il vint chanter le *Te Deum* devant la châsse. Les dames de la halle et les différentes corporations de Paris se rendirent tour à tour à la basilique et y apportèrent officiellement leurs hommages. Le 3 janvier 1790, jour de la fête de sainte Geneviève, le maire de Paris, Bailly, le commandant de la garde nationale, Lafayette, et les représentants de la Commune assistèrent en corps à la grand'messe de l'abbaye. A cette occasion, Bailly écrivit à l'abbé de Sainte-Geneviève : « Tout est également saint et antique dans ce lieu consacré par la piété. Ce temple est l'objet d'une longue et constante vénération, votre ordre depuis des siècles y reçoit l'hommage des fidèles. J'ai conduit ici au contraire une Commune qui s'y montre pour la première fois, une municipalité naissante, mais qui ne dégénérera pas de

la piété de ses ancêtres. Libre et franche, elle vient, suivant un usage qu'elle respecte et qu'elle veut conserver, offrir ses prières à la Patronne de Paris. »

Ces beaux sentiments eurent plus de sincérité que de durée. Le 14 août 1792, la châsse de la sainte fut transférée à Saint-Étienne-du-Mont. Parmi les nouveaux hôtes du Panthéon, il en était qui, comme Voltaire[1], Rousseau et Marat, s'accommodaient assez mal de la compagnie de sainte Geneviève. Le peuple continuait cependant à venir prier sa Patronne. Le 26 novembre, pour la fête de sainte Geneviève des Ardents, l'affluence fut énorme à Saint-Étienne-du-Mont. Dès la veille, à six heures du soir, les fidèles arrivaient de tout Paris, de Nanterre et des campagnes environnantes. Beaucoup ne purent pénétrer dans l'église et passèrent la nuit sur la place, malgré le froid très vif. A minuit fut célébrée une messe solennelle, puis, durant toute la journée, des milliers de pèlerins se succédèrent pour faire toucher des objets à la châsse.

Cet empressement était significatif, surtout à pareille date. Il exaspéra les ennemis de la religion.

1. On cite quelquefois, d'après les *Souvenirs de la marquise de Créqui*, des paroles de Voltaire à l'honneur de sainte Geneviève. Ces *Souvenirs*, publiés en 1834, par M. de Courchamps, sont de pure fantaisie et n'ont pas la moindre authenticité. L'insulteur de Jeanne d'Arc a épargné ses éloges à sainte Geneviève, et il n'a pas eu de grand-père parmi les porteurs de la châsse, comme on le lui fait dire.

Le 9 novembre 1793, la châsse fut enlevée de Saint-Étienne-du-Mont, par ordre de la Commune, et portée à la Monnaie. Le métal et les pierreries furent estimés à environ vingt-quatre mille livres, somme fort inférieure à leur valeur réelle. On fit aussi l'inventaire des reliques et on trouva « les ossements d'un cadavre et une tête ». On dressa un procès-verbal de ce qui s'était fait et l'on eut le bon goût de voter qu'un exemplaire en serait envoyé au pape. Enfin, il fut arrêté que ces ossements seraient sur-le-champ brûlés en place de grève, « pour y expier le crime d'avoir servi à propager l'erreur ». Deux commissaires, nommés à cet effet, se rendirent au lieu désigné et procédèrent à la sacrilège exécution. C'était le 21 novembre 1793, cinq jours avant l'anniversaire du miracle des Ardents.

Les cendres de sainte Geneviève, jetées dans la Seine, allèrent ainsi rejoindre celles de Jeanne d'Arc dans l'immense Océan, qui devait les envelopper à tout jamais de son mouvant linceul et en porter les glorieuses parcelles à toutes les plages de l'univers.

A la suite de cette impiété, le culte de sainte Geneviève fut pendant dix ans refoulé au fond des cœurs. Nous avons vu comment, le 31 décembre 1803, le tombeau de la sainte fut retiré des décombres. Les Génovéfains avaient jadis distrait quelques parties des reliques de la châsse pour satis-

faire à la dévotion de divers sanctuaires. Plusieurs d'entre elles furent restituées à Paris. L'église de Saint-Étienne-du-Mont en possède quatre. Celles qui avaient été attribuées au Panthéon ont été transportées à Notre-Dame après la profanation de 1885.

Depuis le commencement du XIXe siècle, le culte de la sainte a repris en France quelque chose de son antique splendeur. Les anciennes confréries établies en l'honneur de la Patronne de Paris se sont reconstituées. L'Institut des Dames de Sainte-Geneviève a été fondé en 1853 par l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, et béni par le Souverain Pontife, avec mission spéciale de prier chaque jour pour Paris et pour la France. La Compagnie des porteurs de la châsse a reparu et trois fois l'an, le 11 janvier, à la clôture de la neuvaine, le quatrième dimanche après Pâques, pour la fête de la Translation du tombeau, et le dernier dimanche après la Pentecôte, pour la fête de Sainte-Geneviève des Ardents, elle exerce ses fonctions si chères aux anciens bourgeois de Paris. Plusieurs œuvres se sont établies sous le patronage de la sainte, spécialement l'œuvre de Sainte-Geneviève dont les membres se dévouent au bien spirituel des habitants de la banlieue.

En dépit des brutalités de la Révolution, de la disparition des Génovéfains, des profanations périodiques du nouveau temple qu'on lui avait dédié, sainte Geneviève n'a pas cessé de voir affluer à son tombeau

le courant toujours aussi intense de ses fidèles. C'est même une des curiosités du Paris moderne que ce pèlerinage annuel, amenant pendant neuf jours, dans la saison la plus défavorable, les pèlerins par centaines de mille aux pieds de la sainte. L'ouvrier de la ville y coudoie le travailleur des champs; à l'habitant de la capitale vient s'unir dans une même prière celui des campagnes les plus éloignées. Rien de pittoresque et de touchant comme ce concours qui semble renouvelé d'un autre âge. On sent qu'il existe au cœur de tout ce peuple une dévotion vivace, qui ne se rattache à aucune institution contemporaine, n'obéit à aucun mot d'ordre et n'est que la suite ininterrompue du culte des ancêtres envers sainte Geneviève. L'amour de la sainte est dans le sang du peuple de toute la région parisienne, et cet amour est l'une des rares traditions nationales qui aient survécu à tous nos bouleversements.

Ce culte se continue, d'ailleurs, pendant tout le cours de l'année. Le mouvement est incessant au tombeau de la sainte. Les fidèles viennent, parfois de fort loin, pour lui adresser leurs supplications, solliciter une guérison, un succès temporel, une faveur spirituelle, acquitter un vœu, manifester leur reconnaissance. Que de fois l'action de grâces retentit près de ce tombeau ! C'est un mal qui a été conjuré, d'une manière inexplicable, à la suite d'une fervente neuvaine ; c'est un enfant arraché à la mort

par l'attouchement de linges qui ont été posés sur la pierre du tombeau; c'est une âme sauvée du désespoir par l'assistance de la sainte; c'est une vocation favorisée, un danger écarté, une faveur quelconque obtenue dans l'ordre temporel ou dans l'ordre spirituel. Assez souvent cette action de grâces vient de pays étrangers. Au delà même de l'Océan, la Patronne de Paris et de la France a été invoquée, son assistance s'est fait sentir, et une âme reconnaissante apporte ou envoie de plages lointaines l'hommage de son amour envers la sainte.

De fait, le rayonnement de la sainteté et de la puissance de Geneviève ne s'est pas concentré sur Paris et sur Nanterre; il s'est étendu bien au delà des limites de l'Ile-de-France et de la France elle-même.

Dans presque tous les diocèses français, on célèbre sa fête ou l'on fait mémoire d'elle. Son culte est plus particulièrement développé dans les pays qu'elle a visités, Meaux, Reims, Troyes et leurs environs, dans ceux qui ont été les dépositaires de la châsse pendant les invasions normandes, ou qui par la suite ont obtenu de ses reliques et les ont précieusement gardées, comme Diant, près de Meaux. En tous ces lieux, sainte Geneviève a des églises ou des autels. Dix communes de France portent son nom, quatre en Normandie, et les autres dans l'Ile-de-France, l'Orléanais, la Picardie, la Champagne, la Lorraine

et l'Auvergne. Bon nombre de paroisses l'ont prise pour patronne : Sainte-Geneviève de la Plaine et Asnières, aux portes de Paris, Tranzault, au diocèse de Bourges, Bourg-Beaudoin, au diocèse d'Évreux, et beaucoup d'autres. Germigny, paroisse voisine de Saint-Benoît-sur-Loire, possède un de ses plus anciens sanctuaires. C'est une église bâtie par Théodulphe, évêque d'Orléans et abbé de Fleury. Elle a été consacrée le 3 janvier 806 sous le vocable de sainte Geneviève et de saint Germain[1]. En Bretagne, dont les habitants durent jadis leur préservation à l'intervention de saint Germain d'Auxerre, le culte de sainte Geneviève est très répandu, et il n'est pas rare de rencontrer dans les églises, jusque dans le Finistère, des statues anciennes où la sainte est représentée avec son cierge et son livre.

En 1192, l'abbé de Sainte-Geneviève, Étienne, devenu évêque de Tournai, érigea une église à la sainte dans sa ville épiscopale. En Hollande, dans le Limbourg, non loin d'Aix-la-Chapelle, il existe à Holset une église dédiée à sainte Geneviève et très gracieusement décorée. Chaque année, à l'époque de la fête, des milliers de pèlerins s'y rendent de Hollande et d'Allemagne; bon nombre d'autres y

1. Saint Germain d'Auxerre, dont le nom a été défiguré en *Germinus*, a fourni son appellation au village. Sainte Geneviève y est nommée *Ginevra*. Un concile a été tenu dans l'église de Germigny en 843.

affluent en tout temps. La fondation de ce sanctuaire remonte à saint Falco, évêque de Maëstricht, contemporain et ami de saint Remi[1]. A Rome, une statue de la sainte a été érigée et son culte établi en 1895 dans l'église de Sainte-Marie *in Via*. Enfin l'Amérique connaît aussi sainte Geneviève, la vénère et la prie dans divers sanctuaires de son vaste continent.

Ainsi se vérifient les paroles d'une ancienne hymne qui se dit encore aux matines de la fête de sainte Geneviève : « O vierge, assurez à votre patrie le salut que des peuples éloignés obtiennent par vos prières ».

1. En Prusse rhénane, dans la région volcanique de l'Eifel, sur la rive gauche du Rhin, à l'ouest de Coblentz, il existe trois églises sous le vocable de sainte Geneviève, à Andernach, à Kruft et à Obermendig. L'église d'Andernach est un superbe monument, flanqué de quatre belles tours romanes et remontant au XIIe et au XIIIe siècle. Mais le personnage primitivement honoré dans ces sanctuaires n'a jamais existé que dans la légende ; c'est Geneviève de Brabant, qui aurait été mariée à un comte palatin du temps des croisades et serait devenue un modèle de fidélité conjugale. La légende a été rédigée au moyen âge dans le monastère bénédictin de Laach, qui est au centre de cette région et la fabuleuse Geneviève de Brabant usurpa dans ce pays la renommée qu'y possédait alors la Patronne de la France, sainte Geneviève de Paris. L'église d'Obermendig est revenue au culte de cette dernière. Voir F. Brüll, *Die Maifelder Genovefa*, Andernach, 1897 ; Fr. Gœrres, *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, heft 66, Cologne, 1898, p. 15-38.

Et pourtant, ce salut de la patrie française auquel elle a travaillé pendant tant de siècles, qui songe aujourd'hui à l'implorer par l'entremise de sainte Geneviève? Qui voit encore en elle la Patronne de Paris et de la France? Qui l'invoque comme la première de nos saintes nationales? On vient à elle et on la prie pour obtenir des grâces personnelles, pour lui confier des intérêts de famille. Mais s'agit-il des grandes causes qui font vibrer le cœur de la France, on oublie Geneviève, la mère de la patrie, la sainte à qui Dieu en a jadis confié la garde. Que la dévotion populaire se préoccupe surtout d'obtenir des faveurs particulières, cela se conçoit. Mais que la partie la plus intelligente de la nation oublie l'histoire de notre France, ne sache plus le rôle que Geneviève a joué dans notre pays pendant de longs siècles et délaisse la Patronne nationale pour se choisir des protecteurs nouveaux et plus à la mode, voilà ce qui se comprend moins aisément.

Aux plus mauvais jours de la dernière guerre, en 1870, à la veille du bombardement, le gouverneur de Paris voulut en appeler officiellement à l'antique protection de sainte Geneviève, et il rédigea une proclamation en ce sens à la population assiégée. Les autres membres du gouvernement s'opposèrent à ce qu'elle fût affichée[1]. Mieux valait, sans doute, la dé-

1. *Mémoires du général Trochu*, t. I, p. 508.

faite due à l'impuissance de l'homme, que le salut assuré par l'intervention d'une sainte.

Pourquoi aujourd'hui encore se trouve-t-il des Français catholiques qui se font les complices inconscients de cette rupture avec les traditions nationales ? Et qui donc leur a notifié que Dieu a retiré son crédit à sainte Geneviève, que l'ancienne protectrice de la patrie est maintenant déchue de son rôle tutélaire, que Dieu, dont pourtant « les dons sont sans repentance », est revenu sur ses desseins primitifs, et a assigné à la France des protecteurs mieux écoutés et plus puissants ?

Le siècle qui se termine n'a pas eu à se louer de son ingratitude envers sainte Geneviève. Puisse le siècle nouveau revenir aux grandes traditions du passé ! Puisse-t-on se rappeler enfin qu'il y a là-haut, auprès du Christ qui aime les Francs, auprès de la Vierge Marie qui est leur reine, une Patronne de Paris et de la France, qui marche à la tête de tous les saints qui ont illustré notre pays et le protègent.

Dans notre capitale des centaines de statues ont été dressées à des célébrités de tout ordre. Geneviève n'a point la sienne[1], elle à qui la cité est redevable de si longs et de si mémorables services. Paris s'honorerait en lui donnant la place qu'elle mérite, en amont de cette île qu'elle a consacrée par soixante-dix ans

1. Elle n'a pas même d'église qui lui soit exclusivement consacrée.

de séjour, au chevet de Notre-Dame, à cette pointe qui divise les eaux de la Seine en deux courants et qu'attriste le misérable réduit où viennent échouer toutes les épaves des accidents et des crimes de la capitale. C'est là qu'il serait beau de voir Geneviève, debout dans sa virginale et maternelle majesté, telle qu'un grand artiste l'a représentée veillant la nuit sur Paris endormi. Elle occuperait l'emplacement même où sa châsse fut apportée pendant le siège de 886, et où les Parisiens, confiants en sa protection, repoussèrent avec tant de vaillance les assauts des Normands. Elle serait à l'arrière d'un vaisseau, tenant en main la barre du gouvernail et présidant encore à la glorieuse marche en avant de la cité qui a pris pour devise : *Fluctuat nec mergitur*, « toujours ballotté, jamais submergé ».

Fluctuat, c'est toute l'histoire de Paris. *Nec mergitur*, pourquoi, sinon parce que sainte Geneviève veille toujours sur le navire ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface. 1
Chapitre I. — L'enfant de Nanterre. 1
Chapitre II. — La vierge du Christ. 23
Chapitre III. — L'invasion d'Attila.. 45
Chapitre IV. — L'activité religieuse de sainte Geneviève 63
Chapitre V. — Les miracles de sainte Geneviève. 81
Chapitre VI. — Le siège de Paris. 99
Chapitre VII. — La mère de la patrie.. 115
Chapitre VIII. — La basilique et l'abbaye de Sainte-Geneviève. 141
Chapitre IX. — Le culte de sainte Geneviève. . . 161

40956. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

BX 4700 .G3 L47 1900 SMC

Lesetre, Henri,
1848-1914.
Sainte Genevieve.

AWN-0287 (awsk)